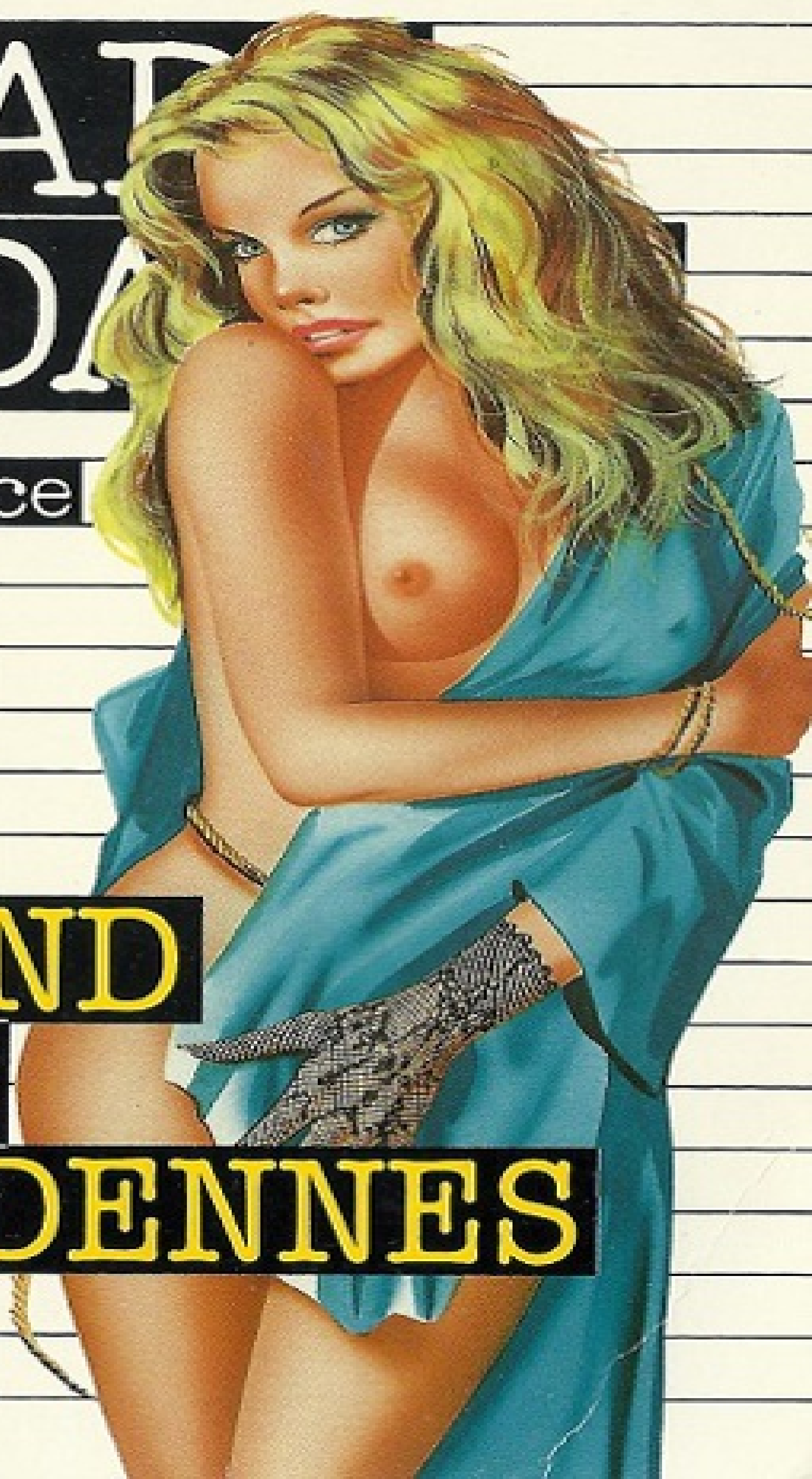
Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGA
MONDA



Par Michel Brice

LE GRAND PRETRE DES ARDENNES

VAUGIRARD

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°115)

LE GRAND PRÊTRE DES ARDENNES

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

CHAPITRE PREMIER



Quand la lourde porte en fer s'ouvrit, Virginie de Pottère cligna des yeux, éblouie par la lumière des dizaines de candélabres d’argent qui inondait l’immense cave voûtée. Instinctivement, elle fit un pas en arrière et frissonna sous la longue robe blanche qui la couvrait du cou aux chevilles. A l’exception de tout autre vêtement.

Solange d’Artenay l’empoigna par le bras et enfonça dans la peau tendre et laiteuse ses ongles démesurés peints en rouge écarlate.

— Tu ne vas pas craquer maintenant, ma chérie, souffla-t-elle de sa voix un peu trop rauque à l’oreille finement ourlée de Virginie. Ils t’attendent, tous. Tu vas être la reine de la soirée !

Virginie tourna vers elle ses grands yeux d’un bleu très pâle, presque transparents :

— J’ai... J’ai un peu peur ! C’est tellement étrange, tellement...

— Ne sois pas sotte, coupa Solange, d’un ton plus dur. Tu m’as promis, ne l’oublie pas ! Et puis, tu ne voudrais pas me décevoir, n’est-ce pas ?

Virginie baissa les yeux. Elle se sentait incapable de résister au magnétisme quasiment animal qui se dégageait de Solange. Elle était fascinée par ses immenses yeux verts, sa bouche presque trop rouge qui éclatait comme un beau fruit mûr dans son visage triangulaire parsemé de taches de rousseur et encadré par la masse soyeuse de sa chevelure flamboyante.

Le regard de Virginie glissa le long du corps épanoui de Solange, entièrement revêtu d’une combinaison de cuir noir qui la moulait comme une seconde peau, emprisonnant à grand-peine l’étonnant volume de sa poitrine.

Virginie poussa un profond soupir qui ressemblait à une plainte. Solange lui faisait penser à une amazone de l'Antiquité. Une amazone irrésistible et dangereuse.

Elle sentit qu'elle ne pouvait plus se défendre de lui obéir, l'ascendant de Solange sur elle était trop fort. Et l'héroïne pure qu'elle inhalait depuis la veillé sans discontinuer lui donnait l'impression de flotter sur un petit nuage ouaté où rien ne pourrait lui arriver.

Sauf du plaisir. Encore du plaisir...

Elle releva les yeux vers le visage de Solange qui la regardait en souriant vaguement.

— Je pourrai en avoir encore ? implora-t-elle.

Solange eut un petit rire de gorge :

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, tu auras autant de poudre que tu voudras. Et même plus... Et maintenant, va !

Vaincue par la voix de Solange, Virginie se retourna vers la cave où devait avoir lieu la cérémonie. A pas très lents, elle commença d'avancer.

La pièce lui paraissait immense, encore plus sans doute à cause de la flamme vacillante de toutes les bougies qui projetait sur les murs de pierre ocre des ombres irréelles. Le contact des dalles carrées sur la plante de ses pieds nus la fit frissonner.

Rapidement, ses yeux s'habituaient à la demi-pénombre qui régnait dans la cave. La première chose qu'elle distingua furent les oriflammes.

A chacun des quatre arcs-boutants qui soutenaient la voûte en ogive, était fixé un drapeau nazi, une énorme croix gammée dans un cercle blanc sur fond rouge vif. Virginie se rappelait avoir vu les mômes, encore plus grands, dans un de ses livres d'histoire. Ce devait être une photo d'un congrès du parti national-socialiste à Nuremberg, ou quelque chose comme ça. Les murs latéraux étaient ornés de grandes photos des plus hauts dignitaires du troisième Reich : Hitler, Goebbels, Goering, Himmler, von Paulus et d'autres que Virginie ne connaissait pas.

Au fond de la salle, juste en face d'elle, à une vingtaine de mètres de la porte par laquelle elle était entrée, était posé un autel de pierre grossièrement taillée, au-dessus duquel étaient suspendus trois encensoirs qui dégageaient une fumée âcre et lourde.

De chaque côté de l’autel se tenaient une quinzaine de personnes, assises en arc de cercle sur des chaises de bois au très haut dossier.

Virginie eut un haut-le-corps en les voyant. Ils étaient tous vêtus de la même façon, une sorte de chasuble écrue avec deux liserés noir et rouge sur la poitrine. Tous arboraient dos insignes nazis : croix gammées, têtes de morts des S. S.

Mais le plus impressionnant était la cagoule qui masquait entièrement leur visage, à l’exception des yeux et de la bouche. Une grande cagoule pointue à son extrémité, comme celle des membres du Ku-Klux-Klan.

En proie à un sentiment trouble, fait de peur et d’excitation, Virginie continua d’avancer vers l’autel, réprimant à grand-peine le tremblement de ses jambes. De voir tous ces yeux braqués sur elle lui fit naître une brusque chaleur au creux des reins. Elle devinait qu'ils étaient en train de détailler son corps, ses courbes encore juvéniles de fille de dix-neuf ans, ses hanches étroites, ses seins aux mamelons rose tendre, menus mais haut placés, la toison d’un noir de jais enfouie entre ses cuisses fines et nerveuses.

Alors qu’elle n’était plus qu’à quelques mètres de l’autel, un épais rideau noir s’écarta et un homme apparut. Il était vêtu d’une chasuble plus richement décorée que celle des autres participants et sa cagoule était ornée de fils d’or. A son arrivée, les autres s’agenouillèrent et levèrent les yeux vers lui en écartant les mains au-dessus de leur tête.

Dans le brouillard, provoqué par la drogue, qui lui embuait l’esprit, Virginie se dit qu’il devait s’agir du Grand-Prêtre dont Solange lui avait parlé le matin même. Elle en ressentit une brusque excitation. Les yeux noirs et très brillants de cet homme la fascinaient, ainsi que sa bouche aux lèvres minces, presque invisibles.

Le Grand-Prêtre tendit vers elle ses mains aux doigts interminables dont deux étaient ornés d’une bague à tête de mort en argent. Il ouvrit la bouche et sa voix, grave et presque atone, s’éleva sous la voûte avec une puissance qui sembla surhumaine à Virginie, immobile au pied de l’autel :

— Mes frères, les douze coups de minuit viennent de sonner, il est temps de rendre le suprême hommage à notre maître, le Grand Esprit des Ténèbres !

A ces mots, les fidèles entonnèrent une psalmodie aux sonorités étranges dont Virginie ne comprit pas un mot. il lui sembla qu’il pouvait s’agir d’une

langue Scandinave, mais elle n'en était pas du tout sûre. Le silence revint aussi brusquement qu'il avait été rompu.

— L'agneau purificateur nous est venu, reprit le Grand-Prêtre de sa même voix sépulcrale en désignant Virginie. Les commandements du Maître des Ténèbres vont pouvoir s'accomplir : la chair va se noyer dans la-chair, le Bien dans le Bien et le Mal dans le Mal !

— Qu'il en soit fait ainsi ! murmurèrent les fidèles, le visage toujours tourné vers l'autel.

Le Grand-Prêtre contourna la table de pierre et vint se placer juste devant Virginie qui tremblait de plus en plus. il planta ses yeux dans les siens, la faisant tressaillir.

— Tu as accepté que ton esprit et ton corps servent de lien entre nous et notre Maître, prononça-t-il. Es-tu toujours d'accord pour que le rite s'accomplisse ? Je dois te prévenir que tous les fidèles useront de ton corps comme il leur plaira pour parvenir à la communion suprême. Ils vont faire de toi une boule de plaisir et de douleur, afin que tes cris montent jusqu'au Maître des Ténèbres. Parle !

Virginie voulait dire non. Cet homme à la voix implacable la terrorisait. Elle n'avait plus qu'une idée : fuir. Mais en même temps, dans son cerveau brouillé par la drogue montait une puissante excitation. Elle avait l'impression folle qu'en devenant l'esclave sexuelle de ces gens masqués, elle allait en fait les dominer et leur imposer, par sa seule beauté, la réalisation de ses fantasmes les plus secrets.

Sans qu'elle en ait vraiment conscience, elle entendit les mots sortir de sa bouche, portés par une voix qu'elle reconnaissait à peine. Les mots que lui avait appris Solange, quelques heures auparavant :

— Par la volonté du Maître des Ténèbres, que mon corps sorte de mon corps pour qu'en jaillissent le Bien et le Mal et pour que triomphe l'esprit des Ténèbres !

Aussitôt, elle se sentit soulever dans les airs par les bras puissants du Grand-Prêtre qui la déposa sur l'autel. Il posa ses mains osseuses sur son visage à la peau très blanche et les fit descendre lentement le long de son corps, s'attardant, à travers la soie de la robe, sur ses seins à peine renflés et sur la peau satinée de son ventre plat.

— L'agneau est tourné vers le ciel, dit-il en se reculant d'un pas. Le rite peut commencer !

Les fidèles se relevèrent et entourèrent l'autel. Envahie par une bouffée de panique, Virginie tourna la tête vers Solange qui était restée un peu en arrière. Elle souriait de toutes ses dents à la blancheur éclatante et lui fit un petit signe pour l'encourager.

D'un coup, l'angoisse de Virginie tomba et un grand calme s'installa en elle. Sa respiration redevint plus régulière. Elle était décidée à tout accepter, tout subir, pour ne pas décevoir cette femme absolument extraordinaire qui avait su l'envoûter totalement jusqu'à lui faire abdiquer toute volonté propre.

Une femme dont elle était désormais la maîtresse soumise, alors qu'elle ne la connaissait pas vingt-quatre heures auparavant.

La veille de ce mercredi 8 décembre, Virginie et ses amis, tous des jeunes gens de la bonne société de Namur (Belgique) comme elle, avaient décidé de venir faire la fête en France. Ou plutôt : les autres avaient décidé. Car Virginie de Pottère, la fille du député européen de Namur, Louis de Pottère, ne décidait jamais rien. Pour la bonne raison qu'elle n'avait jamais envie de rien.

A part de sa dose biquotidienne d'héroïne qu'elle se procurait sans trop de mal à Bruxelles où elle poursuivait vaguement des études de littérature française. Elle n'avait jamais eu de problème d'argent grâce à la générosité de son père qui, trop pris par ses occupations politiques, se donnait bonne conscience en approvisionnant grassement le compte en banque de sa fille unique. Un compte dont il ne prenait môme pas la peine de vérifier les importantes sorties ducs à l'achat d'héroïne[1].

Deux ou trois fois, Virginie avait eu un sursaut et avait essayé d'arrêter de se droguer. Jamais elle n'avait dépassé le cap des deux jours sans replonger. Sans l'éblouissement provoqué par l'héroïne, « le flash » comme disent les initiés, la vie lui semblait n'être qu'un vaste désert morne et gris.

Et puis, elle se rassurait tant bien que mal en se disant qu'elle sniffait seulement, que c'était moins grave que de s'injecter la drogue directement dans les veines...

Passer la soirée en France ou ailleurs lui était indifférent. Mais tout était préférable à un tête-à-tête avec sa mère qui allait encore pleurnicher pendant des heures parce que son député de mari la trompait ouvertement avec sa suppléante.

Quand Albert Beaucarne, le fils du maire de Namur, avait proposé d'aller danser à « l'Apocalypse », la boîte la plus à la mode de Charleville-Mézières, elle n'avait pas protesté. Elle s'était laissé pousser sur la banquette arrière de la Jaguar « type E » d'Albert, coincée entre Edouard et Charles de Broyne, les fils jumeaux du plus gros industriel de la ville.

Elle n'avait pas protesté non plus quand, profitant des virages en épingle de la vallée de la Meuse, les deux adolescents au visage rongé par la même acné rebelle avaient entrepris de la peloter de plus en plus ouvertement. Une main sous son pull, l'autre enfouie entre ses cuisses, elle se laissait bercer par les mouvements de la voiture, l'esprit uniquement occupé par la poudre qu'elle allait s'enfiler dans les narines, bien cachée dans les toilettes de « l'Apocalypse », dès qu'ils seraient arrivés à Charleville.

De toute façon, le sexe ne l'avait jamais intéressée. i1 lui arrivait de coucher à droite ou à gauche avec un garçon, mais c'était uniquement parce qu'elle trouvait plus fatigant de refuser que d'ouvrir ses jambes en attendant que ça soit fini.

Ils avaient mis près de deux heures pour arriver, à cause de la neige tombée trois jours plus tôt qui n'était pas encore totalement fondue et qui rendait la conduite dangereuse.

Après, les souvenirs de Virginie étaient plutôt vagues. Elle était allée se faire sa ligne d'héro et, pour faire bonne mesure, avait avalé trois ou quatre cocktails coup sur coup. Les heures passaient sans qu'elle soit capable de les différencier l'une de l'autre...

Vers trois heures du matin, pourtant, elle fut prise d'une violente sensation d'étouffement dans la boîte bondée aux lumières tournoyantes. Brusquement, son cœur se mit à battre à toute allure et Virginie eut l'impression paniquante qu'il allait exploser.

En titubant, elle se leva et sortit pour essayer de respirer un peu d'air frais.

Le silence de la rue Jadoul, juste derrière la place Ducale[2], lui fit du bien. Elle reprenait peu à peu ses esprits en marchant sur le trottoir maculé de neige sale aux trois quarts fondue.

Un bruit de moto s'arrêtant à sa hauteur la fit sursauter. Elle tourna vivement la tête, vaguement inquiète. Sur l'énorme moto rouge vif, le pilote paraissait tout frêle, presque trop pour diriger un pareil engin.

Virginie ne put retenir un mouvement de surprise quand le pilote souleva fa visière de son casque intégral : c'était une femme.

— Vous n'avez pas l'air bien, mademoiselle, dit-elle d'une voix rauque qui fit frissonner Virginie. Je peux vous emmener quelque part ?

Virginie haussa les épaules. Qu'irait-elle faire avec cette inconnue sur sa moto ? Mais d'un autre côté, est-ce qu'elle avait plus envie de retrouver les jumeaux peloteurs et acnéiques dans la boîte à l'atmosphère irrespirable ?

Elle soupira et enfourcha le siège arrière de la moto.

— Emmenez-moi où vous voudrez, murmura-t-elle en plaquant frileusement sa poitrine contre le cuir de la combinaison.

Ce n'est que quand la moto eut tourné le coin de la rue qu'elle s'aperçut qu'elle avait oublié son blouson à « l'Apocalypse ».

Malgré le froid, Virginie, agrippée à l'inconnue qui roulait à vive allure, s'endormait presque. Ce n'est qu'en arrivant place Turenne qu'elle comprit qu'elles traversaient Sedan. La moto longea ensuite l'immense château fort[3] et fonça vers la place Nassau pour rejoindre la rue du Fond de Givonne, en direction de la frontière belge.

Virginie ferma les yeux. Elle était bien et elle n'avait aucune envie de savoir où l'emmenait l'inconnue. Elle ne les rouvrit que lorsque la moto ralentit et tourna dans un étroit chemin de terre qui serpentait à travers les sapins aussi sombres et épais que la nuit qui les entourait.

La moto s'arrêta brusquement en faisant crisser ses pneus et Virginie écarquilla les yeux de surprise. Devant elle se découpait la masse carrée et lourde d'un château, éclairé par la lune qui venait de déchirer les nuages. C'était un ahurissant assemblage de tous les styles possibles, depuis le Moyen Age jusqu'au XIXe siècle, chaque époque ayant eu à cœur de poser sa griffe sur cet édifice. Etrangement, l'ensemble était loin d'être laid.

L'inconnue coupa les gaz et enleva son casque. Libérée, la masse de ses cheveux acajou croula sur ses épaules. Elle tendit la main à Virginie pour l'aider à descendre.

— C'est un bon ami à moi qui vit ici, expliqua-t-elle. Il me réserve toujours une chambre, au cas où je viendrais le voir à l'improviste. On va passer la nuit là et demain vous irez mieux, d'accord ? Au fait, je m'appelle Solange...

Virginie se laissa entraîner à l’intérieur du château sans réagir. Sans savoir bien pourquoi, elle faisait une totale confiance à Solange. Elle avait une confuse envie de s’abandonner de nouveau contre elle, comme tout à l’heure sur la moto.

Elle suivit Solange à travers le grand hall d’entrée dont les murs étaient entièrement recouverts de tapisseries anciennes aux couleurs passées. Elles gravirent l’escalier de marbre qui montait en tournant vers le premier étage. Solange, sans hésiter, ouvrit la troisième porte dans l’étroit couloir qui partait à droite de l’escalier et s’effaça pour laisser entrer Virginie.

La chambre était assez petite, mais très chaude, avec ses murs tendus de tissu rouge sombre et ses doubles rideaux gris anthracite. A gauche de la fenêtre, trônait un lit à baldaquin immense. Solange y entraîna Virginie en la prenant par la main.

— Je crois que le mieux est de dormir, souffla-t-elle. On y verra plus clair demain, qu’en pensez-vous ?

Sans attendre, elle fit descendre le zip de sa combinaison de moto et s’en dépouilla avec dextérité. Elle ne portait qu’un slip et un soutien-gorge, minuscules, tous deux en dentelle noire transparente. Virginie eut le souffle coupé de tant de beauté. Le corps des autres femmes ne l’avait jamais intéressée auparavant. Mais Solange dégageait une telle impression de sensualité qu’elle ne pouvait s’empêcher d'en être profondément troublée.

Solange, consciente de la fascination qu’elle exerçait sur la gamine, se laissait admirer complaisamment, bombant le torse pour faire saillir ses deux seins, d’un volume et d’une fermeté incroyables.

Virginie laissa son regard errer sur le ventre plat, les cuisses pleines et galbées, les épaules à l’arrondi parfait, avant de revenir se fixer sur la toison flamboyante de son ventre, à peine dissimulée par le triangle de dentelle.

— Tu ne te déshabilles pas ? demanda Solange en adoptant le tutoiement. Tu es vraiment aussi fatiguée que ça ? Attends, je vais d’aider...

Elle saisit le bas du pull de Virginie et le tira vers le haut, dévoilant ses deux petits seins à la pointe rose pâle. Elle posa sa main sur la jeune poitrine et agaça le mamelon gauche de ses ongles démesurés, le faisant instantanément durcir.

— Tu as des seins très mignons, souffla-t-elle d’une voix changée. Et très sensibles en plus !

Virginie ne disait rien. Tout son être était suspendu aux attouchements de Solange qui l'excitait avec une habileté diabolique. Jamais encore, elle n'avait ressenti un tel besoin de caresses. Instinctivement, elle tendit son ventre en avant quand Solange entreprit de la débarrasser de son jean et de sa petite culotte de soie blanche.

Elle tremblait d'excitation, si fort qu'elle avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle. Solange s'en aperçut et la poussa doucement sur le lit où Virginie se laissa tomber sans résistance.

— Ne bouge plus, ma chérie, murmura Solange, la bouche à quelques centimètres de son ventre.

Laisse-moi m'occuper de toi. Tu veux bien que je te donne du plaisir ?

Sans attendre la réponse, Solange s'agrippa aux hanches frémissantes de Virginie et plongea ses lèvres dans sa toison brune déjà humide de désir.

Virginie faillit crier de bonheur quand la langue chaude et agile entreprit de fouiller ses replis intimes, envoyant dans tout son corps des ondes délicieuses, de plus en plus puissantes.

Elle releva légèrement la tête. Les cheveux roux étalés en corolle sur son ventre blanc lui parurent former le plus érotique des tableaux. Elle laissa retomber sa tête sur la courtepointe de velours beige et s'abandonna au plaisir qui montait de ses reins.

Un peu plus tard, elle sentit Solange monter sur le lit et l'enjamber pour se placer tête-bêche au-dessus d'elle. Elle ouvrit les yeux et découvrit l'intimité luxuriante, humide de désir, qui semblait s'offrir à elle avec une impatience frémissante. Le parfum lourd et entêtant de Solange acheva de lui faire perdre la tête. Elle noua ses bras fins et nerveux autour de ses hanches pleines et plongea son visage au cœur de cette forêt flamboyante.

Le lendemain matin, Virginie s'éveilla en proie à deux sensations violemment contradictoires : le bonheur d'être blottie dans les bras de Solange, et les affres du manque de drogue.

Et brusquement, elle se souvint de tout ce que Solange lui avait appris au cours de la nuit, après lui avoir fait éprouver de magnifiques orgasmes. Qu'elle faisait partie d'une secte secrète dont le lieu tir réunion était le château où elles se trouvaient.

Qu'une fois par mois, les membres de « l'Esprit des Ténèbres » (Virginie se souvenait de ce nom bizarre et un peu effrayant) se livraient à

une sorte de cérémonie sexuelle où une jeune femme était invitée à se soumettre aux plaisirs des fidèles. Que celles qui acceptaient repartaient le lendemain avec un « dédommagement » de 50000 francs français. Virginie se souvint aussi d'avoir rapidement calculé combien cette somme représentait de doses d'héroïne.

Et elle se souvint enfin d'avoir accepté d'être livrée en pâture aux fidèles de l'Esprit des Ténèbres.

A présent, il était trop tard pour reculer. Malgré la peur. Malgré l'angoisse qui lui nouait le ventre. Vingt-quatre heures avaient passé depuis sa rencontre avec Solange. Minuit venait de sonner et Virginie était étendue sur l'autel de pierre, entourée par les fidèles et le Grand-Prêtre.

Depuis plusieurs minutes, celui-ci prononçait de courtes phrases incantatoires que les autres répétaient à mi-voix, sans que Virginie pût saisir un seul mot. De toute façon, même s'ils avaient parlé en français, elle n'aurait sûrement pas mieux saisi : avant de commencer ce qu'il appelait « le rite », le Grand-Prêtre lui avait donné une dose d'héroïne à faire tomber un cheval et Virginie avait l'impression de planer à trois mètres au-dessus du sol, au milieu des lourdes fumées d'encens qui lui brouillaient encore plus les idées.

Petit à petit, son angoisse s'estompait, pour faire place à un bien-être intense, malgré son cœur qui battait à toute vitesse dans sa poitrine.

Dans un épais brouillard, elle vit le Grand-Prêtre ouvrir une petite cage dorée posée sur une table de bois à côté de l'autel et en sortir un jeune lapin roux, tandis que l'un des fidèles la dépouillait de sa robe avant de la reposer nue sur la pierre froide.

Le Grand-Prêtre saisit l'animal par les oreilles et le brandit au-dessus du ventre de Virginie.

— Fais le vide en toi, pour accueillir le principe de la vie et de la mort !, clama-t-il d'une voix terrible.

Puis, saisissant un large couteau de cuisine qu'il dissimulait entre les plis de sa chasuble, d'un geste précis, il trancha la gorge du lapin. L'animal émit un couinement lamentable, eut un dernier soubresaut et s'immobilisa, mort.

Virginie sentit un liquide chaud et épais gicler sur son ventre, couler entre ses cuisses et le long de ses flancs.

La vue du sang qui maculait le corps inerte de Virginie sembla brusquement agir comme un électrochoc sur les fidèles qui se mirent à gémir tous ensemble. Ils étaient à présent tout contre l'autel.

Sans pouvoir bouger, Virginie sentit des mains se poser sur son corps, palper ses seins, en tordre les pointes sans douceur, tandis que d'autres fouillaient son ventre sans ménagement.

L'un des fidèles qui se trouvait près de son visage, entrouvrit les pans de sa chasuble et en extirpa un sexe long et rouge, tendu comme un arc. Il en promena l'extrémité sur le ventre de Virginie avant do le ramener au-dessus de son visage.

Virginie vit le membre dégoulinant de sang dodeliner à quelques centimètres de ses yeux. En gémissant, elle ouvrit la bouche. Aussitôt, le sexe s'y engouffra, l'étouffant à moitié.

Tandis qu'elle aspirait le sexe qui forçait ses lèvres, un autre fidèle vint prendre place entre ses misses écartelées. Il se retroussa et exhiba une virilité aux proportions gigantesques dont la tête avait presque la grosseur d'une orange.

Il se cala entre les jambes de Virginie et s'enfonça d'une seule poussée dans son ventre. Malgré la drogue dont elle était saturée, Virginie eut l'impression qu'on venait de l'ouvrir en deux avec un fer rouge. Lâchant le sexe qui envahissait sa bouche, elle hurla à s'en déchirer les cordes vocales. Aussitôt, le Grand-Prêtre leva les bras au ciel et éclata d'un rire démoniaque.

— L'agneau a crié, hurla-t-il, c'est le Maître des Esprits qui s'exprime par sa voix. Que les fidèles s'unissent dans le Bien et dans le Mal I

Aussitôt, les participants se ruèrent les uns sur les autres et roulèrent ensemble sur le sol dallé, chaque homme titubant à la recherche d'une femme pour s'accoupler avec elle.

Seul le Grand-Prêtre restait immobile et regardait l'orgie avec un sourire plein de cruauté et d'ironie.

Virginie ressentit soudain un intense soulagement : l'homme qui lui déchirait le ventre venait de se retirer d'elle. Elie sentit qu'on la retournait, mais elle était toujours incapable du moindre mouvement.

Devant elle, elle crut voir Solange, la seule à ne pas être masquée, venir s'agenouiller aux pieds du Grand-Prêtre et engloutir son sexe rigide entre

ses lèvres avides. Elle ouvrit la bouche pour protester : Solange était à elle, rien qu'à elle. Elle n'en eut pas le temps. Au lieu des mots qu'elle s'apprêtait à prononcer, c'est un hurlement inhumain qui jaillit de sa gorge.

L'homme qui lui avait déjà labouré le ventre venait de lui perforer les reins de son monstrueux engin. Virginie sentit un liquide tiède lui inonder le haut des cuisses. Mais cette fois, ce n'était plus le sang du lapin.

C'était le sien.

A chaque coup de boutoir, l'infernale douleur augmentait. Et Virginie hurlait de plus en plus fort, tandis que la masse des corps enchevêtrés, autour d'elle, s'agitait avec une frénésie grandissante.

Elle projeta sa main droite devant elle, au juger, pour essayer de se soustraire à la douleur infernale. Elle agrippa un morceau de métal froid et tira dessus de toutes ses forces. Elle crut entendre un bruit d'étoffe déchirée et un juron prononcé par une voix d'homme.

Elle eut l'impression que son cœur s'emballait dans sa poitrine, comme une turbine prise de folie. Elle voulut crier encore plus fort, pour se délivrer de cet étau qui lui plantait ses mâchoires dans la poitrine.

Mais soudain, la douleur s'évanouit comme par « hautement. Virginie se sentit envahie par un intense bien-être. Les gémissements de plaisir autour d'elle s'estompèrent rapidement. Un rideau noir et épais tomba devant ses yeux et il n'y eut plus rien.

— Merde, il se passe quelque chose de pas normal ! Qu'est-ce qui lui arrive à cette salope ?

L'homme qui sodomisait Virginie venait de hurler Ces mots en voyant sa victime faire un violent soubresaut avant de retomber inerte sur la pierre de l'autel, en émettant un faible râle.

Aussitôt, l'un des participants, occupé à pénétrer une femme à quatre pattes devant lui, se releva et s'approcha de l'autel.

Il retourna Virginie et appuya son oreille contre sa poitrine. Le Grand-Prêtre avait repoussé Solange et s'était avancé lui aussi, les lèvres serrées.

Celui qui auscultait Virginie se redressa lentement et Ôta sa cagoule d'un geste lent. C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux yeux profondément cernés.

Il regarda un à un tous les « fidèles » avant de se tourner vers le Grand-Prêtre. Son teint était devenu terreux et ses traits s'étaient affaissés

brusquement.

— Elle est morte, dit-il d’une voix blanche.

CHAPITRE II



Un silence sépulcral s’abattit instantanément sur tous les fidèles, brutalement dégrisés par l’annonce de la mort de Virginie.

D’un même mouvement, tous se tournèrent vers le Grand-Prêtre, comme s’ils attendaient de lui qu’il rende la vie à leur victime.

— Qu’est-ce qui lui est arrivé ? demanda celui-ci d’un ton sec à l’homme qui venait d’ausculter Virginie.

— Crise cardiaque. Sans doute à cause de ça, répondit-il d’une voix mal assurée en désignant la coupe qui contenait l’héroïne. Ça plus la douleur, le cœur n’a pas tenu.

Le Grand-Prêtre s’absorba un instant dans ses pensées en frottant ses mains l’une contre l’autre. Autour de lui, personne n’osait bouger, ils étaient comme suspendus à son souffle. Enfin, il releva la tête et posa ses deux poings sur le bord de l’autel.

— Bien, je pense que le mieux est de nous séparer. Vous allez tous rentrer chez vous et je vous assure que vous n’entendrez jamais parler de

rien.

A peine avait-il fini de parler que les fidèles se précipitaient déjà vers la porte de la cave, pressés d'évacuer cet « incident » de leur mémoire. Les messes noires, ils étaient pour, surtout quand elles leur permettaient d'assouvir leurs fantasmes à bon compte. Mais là, cette fille qui mourait en plein milieu de la cérémonie, ce n'était plus leur affaire.

Quand ils eurent tous disparu, le Grand-Prêtre se tourna vers Solange et vers l'homme au membre gigantesque qui avait violé Virginie.

— La seule chose à faire, dit-il, est de nous débarrasser du corps le plus vite possible. Après tout, cette fille était une droguée, ça sera facile à établir. Et personne ne s'étonnera que son cœur ait lâché. Vous êtes bien certaine que personne ne peut savoir qu'elle est venue ici ?

Solange le regarda en souriant, les yeux brillant d'une lueur presque sauvage :

— Je peux vous l'affirmer. Je l'ai ramassée à la sortie d'une boîte de Charleville et la rue était déserte. On est venues directement ici sans s'arrêter nulle part.

— Parfait. Toi, René, tu te charges du corps. Le mieux serait peut-être d'aller le larguer dans la forêt. En cette saison, ça peut prendre des jours et des jours avant qu'on le retrouve.

René Lanton retira sa cagoule et se débarrassa de sa chasuble. C'était un homme d'une bonne cinquantaine d'années, pas très grand mais taillé en hercule. Ses cheveux gris étaient coupés très courts. Ses petits yeux noirs disparaissaient sous d'épais sourcils en broussaille et sa joue droite s'ornait d'une vilaine balafre, souvenir d'un combat à l'arme blanche dans les rues de Mostaganem, aux heures les plus sombres de la guerre d'Algérie.

II adressa un sourire rusé au Grand-Prêtre :

— Sauf le respect que je vous dois, j'ai une meilleure idée, dit-il d'une voix éraillée par ses trois paquets de gitanes sans filtre quotidiens : je vais aller balancer cette conne dans le canal, juste avant l'écluse du viaduc de Torcy. J'ai remarqué qu'il y avait trois caravanes de jeunes Hollandais depuis hier, au terrain du camping qui est juste à côté : tout le monde pensera qu'elle était avec eux et qu'ils l'ont violée à plusieurs. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le Grand-Prêtre se frotta les mains :

— Pas bête. Mais tâchez que personne ne vous voit.

— A cette heure-ci, je ne cours pas grand risque !

René Lanton chargea le corps de Virginie sur son épaule comme un vulgaire baluchon et sortit de la cave après un ironique « bonsoir la compagnie » qui ne rencontra aucun écho.

Il remonta l'escalier de pierre qui débouchait dans l'arrière-cuisine du château, une pièce rajoutée à la fin du XVIIIe siècle. L'air vif du dehors le surprit. Le vent s'était levé et faisait frissonner les hauts sapins qui cernaient le château.

En arrivant sur l'esplanade de gravier blanc, René Lanton poussa un juron : au lieu de sa R 5 fourgonnette, il n'y avait plus que la Rolls « Silver shadow » de son patron, Bernard de Saint-Luc, le cousin de Solange, lui aussi participant à l'orgie de ce soir.

— Mais qu'est-ce qui lui a pris à ce connard de me laisser sa caisse et de foutre le camp avec la mienne ? grommela-t-il furieux.

Cela faisait près de cinq ans que René Lanton exerçait officiellement les fonctions d'homme d'entretien dans la propriété familiale qu'occupait Bernard de Saint-Luc et sa cousine Solange. Un emploi que lui avait trouvé le Grand-Prêtre. Cela ne l'empêchait pas de mépriser profondément son patron qu'il jugeait fade et sans consistance. Sans « couilles au cul », comme il le disait lui-même. En revanche, il était tout acquis au Grand-Prêtre à qui il vouait une admiration sans limites depuis leur première rencontre au beau temps de l'OAS[4] dont ils avaient été tous deux des membres particulièrement actifs.

— Tant pis, je prends la Rolls, j'ai pas le choix. Tu vois ma petite : pour ton dernier voyage, tu vas avoir droit à un vrai carrosse de princesse !

Il chargea le corps dans le coffre et le recouvrit d'une couverture écossaise qui s'y trouvait déjà. Ça ne servirait à rien en cas de contrôle de la police. Mais les contrôles à deux heures du matin dans la forêt d'Ardenne, René n'y croyait guère. Ce serait vraiment trop de malchance.

Il démarra en douceur et prit la route de Sedan. Il mit à peine vingt minutes pour atteindre le centre ville et emprunta la rue Thiers, déserte, en direction de la Prairie. Ce que les Sedannais appelaient la Prairie était en fait l'ancien lit de la Meuse, à présent détournée, qui séparait le quartier de Torcy du reste de la ville. Parfois, lorsque la Meuse était en crue, elle

réinvestissait son ancien lit et les riverains venaient ensuite y attraper les poissons, pris au piège dans les trous d'eau.

La Prairie était longée, du côté de Torcy, par le petit canal qui permettait aux péniches de traverser Sedan en évitant la grande boucle de la Meuse, non navigable à cet endroit.

René Lanton traversa le viaduc et tourna à gauche dans le chemin de halage. Il coupa les gaz de la Rolls à une centaine de mètres de l'écluse et descendit.

Tout était calme alentour. Un camion à l'enseigne des tapis « Sommer » passa en trombe sur le viaduc et René attendit qu'il eût disparu dans la rue Thiers, pour sortir le corps de la malle arrière.

— Allez ma belle, murmura-t-il, en route pour le bain de minuit !

Il prit Virginie sous les aisselles sans s'apercevoir qu'elle tenait toujours dans son poing fermé le morceau de métal qu'elle avait arraché juste avant de mourir à la tunique de l'un des fidèles.

Il la laissa glisser le long de la paroi verticale du canal et la lâcha. Le bruit qu'elle fit en atteignant l'eau noire et glacée lui parut énorme. Le corps tournoya un peu sur lui-même. René eut peur qu'il reste ainsi à flotter à la surface, mais brusquement, il s'enfonça d'un coup et disparut en quelques secondes. L'eau grouilla un peu, puis reprit son immobilité initiale.

C'était exactement comme si Virginie de Pottère n'avait jamais existé.

René remonta dans la Rolls et reprit le chemin de halage dans l'autre sens. Il n'avait pas loin à aller. Au bout du viaduc, à droite, de l'autre côté de la Prairie, c'était le boulevard Fabert, là où Bernard de Saint-Luc avait son hôtel particulier, juste à côté de la sous-préfecture.

René rentra la voiture dans le parc et referma les lourdes portes de fer dont la peinture noire s'écaillait dans le bas. Juste à gauche, séparée du reste du parc par une haie de troènes, se trouvait la petite maison de gardien qu'il occupait avec Suzanne, sa femme, qui, depuis qu'une voiture l'avait renversée trois ans plus tôt, ne quittait plus sa chambre du premier étage, les jambes totalement paralysées.

René, lui, s'était installé dans la pièce qui avait été rajoutée à la maison après le départ des anciens concierges, partis vivre leur retraite à quelques centaines de mètres du boulevard, rue Bridier, dans le quartier de Torcy.

René monta sans bruit l'escalier de bois au moment où le carillon « Westminster » de la cuisine sonnait trois heures. Il s'endormit rapidement, avec la conscience tranquille de l'homme qui vient d'accomplir un travail sans bavure.

*

**

A deux heures et demie très précises, André Berteaux, l'éclusier, s'éveilla, comme cela lui arrivait pratiquement chaque nuit depuis la mort de son épouse, dix ans auparavant. Résigné à ne pas se rendormir avant plusieurs heures, il se leva pour aller se chercher un verre d'eau fraîche dans la minuscule cuisine encombrée de vaisselle sale.

Depuis qu'il vivait seul, André Berteaux avait tendance à se laisser aller. Sauf dans son travail : il se flattait d'être un éclusier irréprochable et connaissait la plupart des mariniers par leur prénom.

Il était déjà recouché quand il lui sembla entendre un « plouf » tout proche. Il se releva, intrigué et vaguement inquiet : « pourvu que ce ne soit pas quelqu'un qui est allé se foutre à l'eau », songea-t-il.

En quarante ans d'écluse, il avait vu repêcher des dizaines de noyés. Pas beau à voir, en général. Le dernier remontait à trois ans. Un Nord-Africain avec la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Un beau « sourire kabyle » effectué dans les règles de l'art. *REGLEMENT DE COMPTES* avait titré le journaliste de l'*Ardennais.*

André Berteaux s'approcha de la fenêtre aux carreaux graisseux juste à temps pour voir une grosse voiture reprendre le viaduc de Torcy et disparaître de son champ visuel.

Il haussa les épaules et regagna son lit. Il ferma les yeux et se força à demeurer rigoureusement immobile pour essayer de tromper l'insomnie.

Avec, quelque part au fond de son cerveau, un obscur pressentiment.

CHAPITRE III



L'inspecteur divisionnaire Boris Corentin, de la célèbre Brigade Mondaine, franchit le porche du 36, quai des Orfèvres à huit heures et demie très précises, en ce jeudi 9 décembre.

Avant de monter l'escalier pour rejoindre son bureau des « Affaires recommandées », la section reine de la Brigade Mondaine, il secoua ses cheveux bruns bouclés, répandant autour de lui une nuée de fines gouttelettes d'eau.

Depuis trois jours, il faisait un temps de chien à Paris. On avait l'impression que le déluge avait recommencé et qu'il allait noyer la ville entière. Cela n'avait pas empêché Boris de venir à pied de son studio de la rue de Turbigo. De toute façon, la pluie rendait la circulation automobile totalement impraticable.

Il grimpa les deux étages en petite foulée et ouvrit à la volée la porte du bureau qu'il partageait avec Aimé Brichot. L'inspecteur principal Aimé Brichot, avec qui, depuis de nombreuses années, il formait l'équipe la plus efficace, la plus brillante, de la brigade mondaine. Et aussi, accessoirement, une paire d'amis que rien n'aurait pu séparer.

Aimé était déjà là et salua l'entrée de sa flèche[5] par un éternuement tonitruant.

— Eh bien, Mémé[6], je croyais que tu avais finalement réussi à te débarrasser de ton rhume ?

Avant de répondre, Aimé prit le temps d'extraire un mouchoir bleu, marqué de ses initiales, de la poche de son pantalon Prince de Galles, acheté la semaine précédente chez « Old England »[7] au prix d'économies draconiennes réalisées sur l'argent de poche que lui allouait chaque semaine Jeannette, sa femme et la mère de leurs trois enfants.

— Je m'étais effectivement débarrassé du rhume dont tu parles, finit-il par dire. Seulement ce rhume-ci ne le savait pas, figure-toi !

Boris éclata de rire :

— Décidément, mon pauvre Mémé, tu es une vraie aubaine pour tous ceux qui t'approchent : au moins, dès qu'un microbe traîne dans le coin, on est sûr qu'il va tomber sur toi. En fait, tu es un paratonnerre très efficace !

— Très drôle, grommela Aimé après une nouvelle série d'éternuements tellement violents que ses lunettes « Amor » glissèrent de son nez pour venir atterrir sur le sous-main de son bureau. Au lieu de faire de l'esprit au rabais, tu ferais mieux de rectifier ta tenue : on est attendu chez Baba[8].

— Qu'est-ce qu'il nous veut ?

— Sais pas. Il a téléphoné il y a dix minutes, mais il n'a rien voulu me dire. Il paraît que c'est important.

— Eh bien, allons-y. Si on le fait attendre, il va être d'une humeur exécrable.

Boris et Aimé traversèrent rapidement le couloir qui menait au bureau du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade Mondaine.

Quand Boris poussa la porte capitonnée, il eut l'impression de pénétrer au cœur du « smog » Londonien, tant la fumée de cigarette était épaisse. A cette heure de la matinée, Badolini devait déjà en être à sa dix ou douzième Celtique « gros module » depuis son réveil. C'est à peine si on distinguait son bureau, de style Premier Empire, comme il se doit pour un Corse authentique comme le commissaire.

Chose inhabituelle, il se leva pour les accueillir, se redressant de toute sa petite taille sur ses chaussures à talonnettes.

— Ah, vous voilà ! s'exclama-t-il de sa voix éraillée par les dizaines de milliers de cigarettes brunes fumées depuis sa naissance. Il était temps, ça fait une heure que je vous attends !

Boris s'abstint de répondre qu'il avait téléphoné dans leur bureau il y avait moins d'un quart d'heure.

Il venait de découvrir, nonchalamment assis dans l'un des fauteuils qui faisaient face au bureau, quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

Il s'agissait d'un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un costume droit fait visiblement sur mesure et chaussé d'une paire de « Weston »[9] à boucles noires. Avec ses cheveux blonds au désordre savamment étudié, ses yeux d'un bleu très pâle et ses traits fins et réguliers, il était assez bel homme. Mais Boris fut immédiatement gêné par l'espèce de mollesse fuyante qui se dégageait du personnage.

— Permettez-moi de vous présenter mes deux meilleurs inspecteurs, attaqua Badolini : l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin et l'inspecteur principal Aimé Brichot. Messieurs, je vous présente monsieur Bernard de Saint-Luc, député européen des Ardennes, de Sedan, pour être précis.

Boris serra la main molle que lui tendait Saint-Luc comme à regret. Il prit place dans le fauteuil libre, tandis qu'Aimé tirait à lui l'une des trois chaises de bois peint disposées le long du mur.

— Messieurs, reprit Badolini, après avoir allumé une Celtique au mégot de la précédente, je vais vous expliquer en deux mots ce qui a conduit monsieur de Saint-Luc à faire appel à nous...

Boris jeta un coup d'œil discret vers le député. Il contemplait obstinément le bout de sa chaussure, comme s'il se désintéressait totalement de la conversation.

— Hier, en début d'après-midi, poursuivit le commissaire, une jeune fille de dix-neuf ans a été repêchée à Sedan, dans le canal qui longe la Meuse. D'après les premières constatations, elle a dû succomber à une crise cardiaque. Mais avant, elle a été violée. Plusieurs fois. Ce qui laisserait penser à un crime crapuleux. D'autant qu'on a retrouvé des traces d'héroïne dans ses voies respiratoires.

Boris alluma une Gallia et regarda tour à tour Saint-Luc et Badolini :

— Si je ne m'abuse, une affaire comme celle-ci est entièrement du ressort du SRPJ[10] local...

Badolini chassa un épais nuage de fumée du revers de la main droite :

— En principe oui. Seulement, il se trouve que cette jeune fille s'appelle Virginie de Pottère et qu'elle est la fille de Louis de Pottère, député européen de Namur, en Belgique...

Aimé leva timidement la main en rougissant de son audace :

— Pardonnez-moi patron, mais je ne vois toujours pas ce qui...

— Vous allez voir très vite, coupa Badolini. Monsieur de Pottère a demandé à monsieur de Saint-Luc, qui fait partie du même groupe parlementaire que lui, d'user de son influence pour que le meurtrier de sa fille soit retrouvé rapidement, et surtout le plus discrètement possible...

Boris et Aimé échangèrent un coup d'œil rapide. Ils se connaissaient suffisamment pour ne pas avoir besoin de longues phrases pour se comprendre. Durant leur carrière, ils en avaient rencontré pas mal de ces personnages riches, puissants, qui voulaient que justice leur soit rendue, mais qui désiraient surtout que leur réputation ne soit pas éclaboussée par un vulgaire fait divers.

— Il faut que vous sachiez que le père de monsieur de Saint-Luc et moi nous sommes connus pendant la Résistance et que, jusqu'à sa disparition, j'ai entretenu les meilleurs rapports avec lui. C'est pourquoi, il a pensé à moi, ou plutôt à nous, pour tenter de résoudre cette délicate affaire.

Bernard de Saint-Luc s'agitait de plus en plus dans son fauteuil, visiblement agacé par cette allusion à son père. Il ne cessait de se frotter le coin de l'œil droit du bout de l'index.

— La vérité, dit-il brusquement, d'une voix un peu trop haut perchée, c'est que je me suis résolu à contacter le commissaire Badolini parce que mon collègue de Pottère ne veut pas que les fouineurs de la presse se jettent comme des hyènes sur le cadavre de sa fille. Et vu la discrétion des policiers de province, j'ai préféré venir jusqu'ici. Vous imaginez les dégâts s'ils débarquent dans cette affaire avec leurs gros sabots !

Boris faisait des efforts désespérés pour ne pas se lever et quitter le bureau séance tenante, tant les propos ironiques et méprisants du député le mettaient hors de lui.

— Vous savez, répliqua-t-il d'une voix qui s'efforçait au calme, si nos collègues de province sont chaussés de gros sabots, comme vous dites, nous ne travaillons pas non plus en escarpins vernis comme des petits marquis poudrés.

Bernard de Saint-Luc pâlit sous l'allusion à la noblesse de son nom. II ouvrait la bouche pour répliquer, mais Badolini le prit de vitesse :

— Allons, messieurs, restons calmes, je vous en prie !

Il se tourna vers le député avec une grimace qui se voulait sourire :

— Monsieur de Saint-Luc, je puis vous donner l'assurance que nous allons faire le maximum pour retrouver le ou les responsables de cette mort. Vous pouvez en avertir monsieur de Pottère. Naturellement, je compte sur vous pour faciliter autant que possible l'enquête sur place de mes inspecteurs.

Saint-Luc se leva sans cesser de se frotter le coin de l'œil :

— Bien, je pense que ma présence n'est plus indispensable, dit-il d'un ton sec. J'ose croire que tout se passera bien.

Il quitta le bureau à grandes enjambées, escorté par Badolini qui referma la porte derrière lui.

— Eh bien, dites donc, j'espère que le père était moins désagréable que le fils, sinon, ça n'a pas dû être drôle tous les jours, la Résistance !

Badolini sourit à la remarque de Boris et revint s'asseoir derrière son bureau.

— Je vous accorde que le personnage n'est pas très sympathique, dit-il d'un ton amusé. Néanmoins, je vais vous demander comme un service personnel de vous occuper de cette affaire. Je ne peux la confier à personne d'autre dans la mesure où...

Badolini laissa sa phrase en suspens. Ce qu'il aurait voulu dire c'est que Boris était de loin son inspecteur préféré. Avec son intelligence, son flair, son énergie et son charme ravageur, il représentait le fils qu'il aurait toujours voulu avoir et que, malheureusement, sa femme, Suzanne, n'avait pas pu lui donner. Mais ça, sa pudeur de Méditerranéen l'empêcherait toujours de le dire ouvertement. Même si, parfois, il songeait que Boris l'avait certainement deviné depuis longtemps.

Aimé rompit le silence :

— Je vais peut-être dire une bêtise, mais si ça se trouve, cette fille est réellement morte d'une crise cardiaque après un abus d'héroïne...

Badolini le regarda, un petit sourire aux lèvres :

— Et vous trouvez sans doute naturel, inspecteur Brichot, qu'en plein mois de décembre, elle soit allée se baigner dans le canal complètement à

poil, après s'être fait violer par tous les orifices possibles !

Aimé devint rouge comme une pivoine et tenta de dissimuler sa gêne dans un éternuement tonitruant.

— Cela dit, patron, fit Boris pour essayer de soutenir son coéquipier en détresse, Aimé n'a pas tout à fait tort. Il se peut très bien qu'elle ait succombé à une overdose et que ceux qui étaient avec elle à ce moment-là aient paniqué et se soient débarrassé du corps.

— Possible, convint Badolini. D'autant que j'ai pris mes renseignements : la Virginie en question se droguait depuis pas mal de temps déjà.

Boris passa la main dans ses cheveux :

— Et évidemment, le papa se soucie de sa fille maintenant qu'elle est morte et qu'elle peut nuire à sa réputation, mais ça ne l'inquiétait pas avant, quand elle se shootait à l'héro !

— Ne soyez pas injuste, Boris ! Vous devriez être bien placé pour savoir qu'il n'est pas si facile de sortir un enfant de la drogue quand il y est tombé !

— Bref, conclut Boris, vous nous demandez d'aller enquêter sur la mort de cette fille, uniquement pour faire plaisir à un député imbuvable !

— C'est en gros ça, oui. De toute façon, il n'y a pas grand-chose à faire ici en ce moment. Je vous ai fait préparer le dossier avec ce que j'ai pu obtenir de renseignements : rapport médico-légal et tout le tremblement. Je vous préviens que le commissaire Vauchelais que vous allez rencontrer sur place n'a pas l'air d'être un franc rigolo. Essayez d'être diplomate, Boris ! A propos, vous êtes déjà allé à Sedan ?

— Pas depuis la débâcle de 1870, répliqua Boris du tac au tac.

Badolini fronça le sourcil. L'humour pendant le travail, ce n'était pas sa tasse de thé.

— Bien, messieurs, je ne vous retiens pas. Vous avez un train pour les Ardennes à 12 h 38. Ma secrétaire s'est occupée de vos billets...

Boris et Aimé rejoignirent leur bureau.

— Tu en penses quoi, toi, de cette histoire ? demanda Aimé, le nez dans son mouchoir.

— J'en pense qu'on va se payer une petite virée dans la forêt ardennoise pour rien, figure-toi. Je suis à peu près certain que cette histoire va se

dégonfler comme une baudruche. Et en plus, il va falloir se farcir cc Saint-Luc. Je te jure que si ce n'était pas pour rendre service au patron, je n'irais môme pas !

Boris décrocha son blouson du portemanteau :

— Je repasse au studio prendre quelques affaires. On se retrouve à la gare de l'Est devant les guichets à midi. Ça te va ?

— OK. Ça me laisse le temps de passer embrasser Jeannette à la maison. Elle va encore croire que je me défile pour ne pas l'accompagner dans les grands magasins à la chasse aux cadeaux de Noël !

Boris sourit en voyant son coéquipier sortir du bureau dans un éternuement sonore. Resté seul, il se mit à repenser au motif de leur voyage. Il était sincère quand il disait qu'il ne croyait pas à cette affaire.

Mais il savait aussi que, parfois, les enquêtes les plus simples pouvaient déboucher sur un véritable sac de nœuds.

Des nœuds mortels.

CHAPITRE IV



— Par pitié, calmez-vous José ! Vous allez finir par me donner le tournis à force d'aller et venir comme un ours en cage !

Solange d'Artenay croisa ses longues jambes et se laissa aller en arrière dans le profond fauteuil de cuir fauve. Elle était arrivée vers 10 heures du matin, ce jeudi, au château de José de Moers, là où Virginie avait trouvé la mort l'avant-veille.

Elle posa son regard ironique sur le maître des lieux qui continuait d'arpenter le grand salon tendu de velours saumon à larges enjambées.

José de Moers, de nationalité belge, était un homme de cinquante-cinq ans, au visage congestionné, court sur pattes, affligé d'un ventre proéminent dû à son goût immodéré pour la Maredsous et l'Orval[11]. Ses cheveux clairsemés étaient soigneusement ramenés sur le dessus de son crâne « à la Giscard ». Tout son être donnait une impression de mollesse, impression aussitôt démentie par l'éclat métallique de ses yeux.

En trente ans, il avait bâti une fortune considérable dans le recyclage des métaux non ferreux, avait monté six usines en Belgique et deux autres dans la zone industriel de Glaire, à la sortie de Sedan. Il possédait le château de Warnaucourt depuis une dizaine d'années et quand le Grand-Prêtre avait créé « L'Esprit des Ténèbres », il en avait tout de suite été l'un des membres les plus importants. Grâce à l'argent qu'il donnait sans compter, mais aussi en raison de son activisme politique : il était l'un des principaux financiers occultes des groupuscules néonazis belges et du nord de la France.

Il se servit une rasade de Chivas qu'il avala d'un trait.

— Vous avez tort de boire comme ça, remarqua Solange. Vous savez bien que ça ne vous vaut rien.

Il vint se planter debout en face d'elle, sans paraître remarquer la vue plongeante sur la superbe poitrine que lui offrait le décolleté du chemisier de soie grège.

— Vous ne trouvez pas que j'ai de bonnes raisons pour boire ? gronda-t-il. Qu'est-ce qui va se passer maintenant qu'ils ont repêché le corps de cette fille, hein ?

— Il ne va rien se passer du tout ! Personne ne peut remonter jusqu'à nous.

— Ce n'est pas l'avis du Grand-Prêtre...

De Moers baissa le ton en prononçant ce nom et regarda rapidement autour de lui, comme s'il s'attendait à voir le Grand-Prêtre se matérialiser

dans le salon par enchantement.

— Quand il m’a appelé hier pour m’annoncer la découverte du corps, reprit-il, il n’avait pas l’air si rassuré que ça.

Solange croisa ses jambes, dévoilant une bande de peau très blanche entre le haut de ses cuissardes et le bas de sa mini-jupe de cuir noir.

— Laissez donc le Grand-Prêtre tranquille, dit-elle avec une certaine ironie. Faites comme moi. Regardez : est-ce que j’ai l’air de m’affoler ?

Elle laissa son regard errer dans le vague en repensant à la soirée de l'avant-veille. La mort de Virginie avait déclenché quelque chose d’inconnu en elle. Sur le moment, elle avait été incapable de dire exactement ce qu’elle ressentait. Mais en y repensant, elle avait bien dû s’avouer la vérité.

Cette mort en pleine orgie, ce « sacrifice », lui avait procuré une volupté incroyable.

En femme habituée à ne se soucier que de ses plaisirs, elle ne s’était pas effrayée de la découverte d’une telle passion morbide. Au contraire, elle n’avait qu’un regret : que Virginie soit morte de façon purement accidentelle.

Et non égorgée sur l’autel comme un vulgaire lapin.

En imaginant le couteau du Grand-Prêtre s’enfoncer dans le cou tendre et gracile, Solange sentit une brusque chaleur embraser son ventre. Elle posa ses yeux brillants de désir sur de Moers qui continuait d’arpenter la pièce en grommelant.

Elle se leva et s’approcha de lui d’une démarche ondulante en faisant saillir sa croupe rebondie. Elle se plaqua contre le ventre de l’industriel et agaça du bout de ses ongles les mamelons de sa poitrine, à travers le tissu de sa chemise blanche à fines rayures bleues ;

— Ne pensez plus à tout ça, lui souffla-t-elle à l’oreille. Vous ne croyez pas que nous avons mieux à faire ? Je connais un excellent moyen pour vous détendre...

L’esprit ailleurs, de Moers tenta mollement de la repousser, mais le contact contre son torse de la masse élastique des seins de Solange lui ôtait beaucoup de sa détermination. Quand la main de la jeune femme s’insinua entre ses cuisses, il cessa de lutter. Il sentit son sexe s’ériger lentement et poussa un profond soupir.

Avec un sourire vainqueur, Solange se laissa glisser à ses pieds et entreprit de défaire un à un les boutons du pantalon de velours côtelé déformé par une bosse impressionnante. Avec l'habileté d'une professionnelle, elle parvint à extraire la tige de chair dure qui oscilla lourdement devant ses yeux. Quand ses lèvres chaudes enserrèrent l'extrémité de son membre palpitant, José de Moers ferma les yeux et s'abandonna à l'affolante caresse.

A chaque fois que Solange lui prodiguait une savante fellation, il avait l'impression que jamais il n'avait éprouvé de sa vie une sensation aussi irrésistible. Et cela durait depuis trois ans. Le souffle de plus en plus court, l'industriel vit passer devant ses yeux les images de sa première rencontre avec Solange d'Artenay.

Il déjeunait avec deux clients importants au *Bon vieux Temps,* le restaurant de la place de la Halle, quand Solange était entrée au bras de son cousin, Bernard de Saint-Luc. De Moers revoyait encore la manière dont elle était vêtue : une robe de soie verte largement échancrée dans le dos et qui s'ouvrait à chacun de ses mouvements. Quand Bernard de Saint-Luc lui avait présenté de Moers, elle s'était penchée vers lui et il avait reçu un choc d'une violence inouïe en découvrant les globes de ses seins magnifiques soutenus par deux petits balconnets noirs.

En bégayant à moitié, ils les avait invités à sa table et s'était complètement désintéressé de ses deux clients et de leurs cinquante tonnes de métal à vendre. Il dévorait Solange du regard, hypnotisé par ses yeux vert d'eau et sa crinière de feu.

Au moment du café, elle s'était levée pour se rendre aux toilettes en lui adressant un petit clin d'œil. De Moers n'avait même pas pris la peine de réfléchir à ce qu'il s'apprêtait à faire.

Prétextant un coup de téléphone urgent, il avait marché comme un automate jusqu'aux toilettes des femmes. Adossée au carrelage des lavabos, les pans de sa robe largement écartés sur son mini-slip noir, Solange l'attendait en souriant.

Il l'avait poussée dans une cabine libre, les yeux hors de la tête. A peine le verrou tiré, il malaxait fiévreusement sa somptueuse poitrine en soufflant comme un phoque.

Quand il avait voulu insinuer ses doigts tremblants entre les cuisses fuselées, Solange l'avait repoussé doucement.

— Non, pas comme ça, avait-elle murmuré en se laissant tomber à genoux devant lui.

De Moers avait cru crier de bonheur quand la bouche charnue avait englouti son sexe douloureux à force de raideur.

Depuis, il retrouvait le même plaisir fou, intact, à chaque fois qu'elle le prenait entre ses lèvres. Ils n'avaient jamais fait l'amour ensemble. Solange avait posé ses conditions dès le début. Il aurait droit à toutes les fellations qu'il voudrait, mais rien de plus. Et ils ne se tutoieraient jamais.

Fou d'amour, de Moers avait dit oui à tout. En échange de ses bontés, il approvisionnait régulièrement le compte en banque de Solange. Un gouffre perpétuel. Car Bernard de Saint-Luc, malgré une relative aisance, était d'une pingrerie rare.

Mais pour l'instant, José de Moers se souciait comme d'une guigne de Saint-Luc. Les yeux clos, le souffle court, planté au milieu de son salon, il se concentrait sur les sensations délicieuses que lui procurait la langue agile de Solange, virevoltant autour de son membre congestionné.

Un crissement de pneus sur le gravier de l'esplanade lui fit rouvrir les yeux. Il se tourna vers la grande baie vitrée, juste à temps pour voir René Lanton claquer la portière de sa R 5 fourgonnette et se diriger rapidement vers le perron.

Instantanément, José de Moers fut repris par ses angoisses. Il écarta Solange et se rajusta rapidement.

— Il tombe bien, celui-là, grommela-t-il. J'ai deux mots à lui dire...

Solange était en train de se relever quand l'employé de son cousin entra dans le salon, sans même prendre la peine de s'annoncer. Il vit la jeune femme tirer précipitamment sur le bas de sa mini et eut un sourire égrillard.

— Vous pourriez au moins frapper ! attaqua de Moers d'un ton rogue. Vous n'êtes pas chez vous ici, que je sache !

— Ça dépend à quel étage, rétorqua Lanton sans se démonter.

De Moers crispa ses mâchoires, mais ne répondit rien. Lanton l'horripilait avec son air de toujours se foutre du monde. Mais il savait qu'il était le bras droit du Grand-Prêtre. Et, à ce titre, totalement intouchable.

— Je suis désolé de troubler votre tête-à-tête, reprit Lanton, mais j'ai une commission pour mademoiselle Solange...

Il se tourna vers elle et la détailla des pieds à la tête sans se gêner avant de poursuivre :

— Monsieur de Saint-Luc m'a chargé de vous dire qu'il souhaitait vous voir le plus rapidement possible. Il sera dans son bureau jusqu'à quatorze heures environ.

Incapable de se contenir plus longtemps, de Moers vint se planter devant lui. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Qu'est-ce qui vous a pris, bougre d'imbécile, d'aller jeter le corps dans le canal ? Vous trouvez ça malin de traverser toute la ville avec un cadavre dans le coffre de votre voiture ?

Lanton lui tourna carrément le dos et alla s'appuyer à la fenêtre.

— D'abord, ce n'est pas avec ma voiture que j'ai fait ça. Et comme ce n'est pas avec la vôtre non plus, je ne crois pas que tout cela vous regarde.

De Moers faillit s'étrangler d'indignation et de colère :

— Comment ça, ça ne me concerne pas ? Et ce n'est peut-être pas chez moi que cette fille est morte ? Vous croyez que si on vous met la main dessus, il sera très difficile de remonter jusqu'à moi ?

Lanton revint vers lui et l'empoigna par le revers de sa chemise :

— Moi, moi, moi ! Mais arrêtez donc de ne penser qu'à vous, une minute, bordel ! Dites-vous bien que nous sommes tous dans la même galère, si galère il y a ! De toute façon, soyez sans crainte : je suis certain que personne n'a pu me voir.

— Et si vous vous étiez fait. arrêter en route ?

— Et si, et si ! Vous m'emmerdez à la fin, avec vos conneries ! Si vous avez les foies, adressez-vous directement au Grand-Prêtre !

A ce nom, la colère de De Moers tomba aussi vite qu'elle était montée.

— C'est bon, marmonna-t-il, n'en parlons plus. Je crois que nous sommes tous un peu nerveux en ce moment.

— Eh bien, tâchez de vous calmer, rétorqua Lanton en se dirigeant vers la porte. C'est la nervosité qui fait faire des conneries, oubliez pas ça !

Il sortit sans dire au revoir, suivi par le regard chargé de désir de Solange.

D'un coup, elle avait oublié de Moers, son cousin et tout le reste. Devant ses yeux dansait l'image obsédante du sexe énorme de Lanton perforant le

ventre et les reins de Virginie, totalement à sa merci.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir, tant son envie était forte. Elle avait presque l'impression de sentir le pieu de chair rigide au fond de son ventre.

Elle se leva d'un bond :

— Bon, vous avez entendu ce qu'il a dit ? Je crois qu'il vaut mieux que j'y aille tout de suite. Sinon, mon cher cousin va encore me faire la morale !

De Moers eut un petit sourire sans joie et se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, comme vidé par son accès de colère.

Solange enfourcha sa moto et démarra à toute vitesse. Elle voulait rejoindre la R 5 de Lanton avant Sedan. Pour se donner à lui. Tandis qu'elle roulait sur la petite route déserte, l'image revint devant ses yeux d'une jeune fille étendue sur l'autel de pierre, entièrement nue. Une jeune fille qui ne serait pas Virginie, mais qui, elle l'espérait, allait bientôt la remplacer. Elle imaginait cette victime encore inconnue, fouillée par le sexe énorme de Lanton.

Et la gorge tranchée de part en part.

CHAPITRE V



— Ah, je te jure, la SNCF n'est plus ce qu'elle était !

— Allons, Mémé, ne sois pas si râleur ! Tu ne vas pas en faire une maladie pour un retard d'une demi-heure...

— De toute façon, la maladie, je l'ai déjà, alors...

Boris éclata de rire et poussa son coéquipier dans le taxi qui venait de s'arrêter, juste devant la gare de Sedan. Il donna au chauffeur, un Asiatique fluet qui ne paraissait guère plus de dix-huit ans, l'adresse du commissariat, rue du Rivage, à deux pas de la place Turenne.

Tandis que la voiture s'engageait dans l'avenue Philippoteaux» Aimé se tassa dans un coin, la mine sombre, le front collé à la vitre.

— Pas folichon comme patelin, finit-il par grommeler.

Boris contempla les hautes maisons construites dans la pierre ocre du pays, surmontées de toits d'ardoise. C'est vrai qu'avec ses façades dégoûtantes de pluie qui les maculait de longues tramées plus sombres, l'avenue dégageait une impression de tristesse et d'ennui, encore renforcée par les tas de neige grisâtre qui achevaient de fondre sur les trottoirs faits de larges dalles à moitié défoncées.

Le ciel plombé écrasait tout, y compris les hommes et les femmes qui marchaient courbés par le vent soufflant en violentes rafales mugissantes.

— Evidemment, ce n'est pas la Côte d'Azur, reconnut Boris. Mais un amoureux de l'Angleterre comme toi ne devrait pas s'effrayer d'un peu de pluie et de grisaille !

Aimé ne releva pas cette allusion à son indécrottable anglomanie, son péché mignon.

Le taxi tourna à gauche, place d'Alsace-Lorraine, devant le jardin botanique. Dix minutes plus tard, il stoppait devant le commissariat de police, à l'angle de la rue du Rivage et de la place Goulden où se trouvait le « Strasbourg », l'hôtel où Boris et Aimé avaient leurs chambres réservées.

— Bon, maintenant, fit Boris avec un soupir fataliste, il ne nous reste plus qu'à affronter le commissaire Vauchelais qui n'a pas l'air précisément ravi de nous accueillir, si j'en crois Baba.

Le commissariat était une bâtisse moderne mais déjà vieillie, sans aucun caractère. Au poste de garde, on leur indiqua le bureau du commissaire, à gauche de l'escalier de bois grinçant, au premier étage.

La porte s'ouvrit avant même qu'ils aient eu le temps de frapper et Boris éprouva un choc à la poitrine. Devant lui se tenait une jeune femme d'environ vingt-cinq ans aux cheveux très bruns coupés courts. Ses yeux noisette pétillaient et son sourire sensuel découvrait des dents parfaites d'une éclatante blancheur. Boris laissa son regard le long du corps à la fois mince et épanoui, mis en valeur par un tailleur gris perle qui avait bien du mal à dissimuler le volume de la poitrine qu'il renfermait.

— Vous êtes l'inspecteur Corentin, je présume ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Exact. Et voici mon coéquipier, l'inspecteur Brichot.

Elle accorda un sourire distrait à Aimé et ses yeux revinrent se poser sur Boris. Elle ne faisait même pas d'effort pour cacher l'intérêt qu'elle lui portait.

— Je suis l'adjointe du commissaire, dit-elle d'une voix de plus en plus caressante. Je m'appelle Chantai. Inspecteur principal Chantai Virieu. Je suis très heureuse de vous connaître. J'ai beaucoup entendu parler de vous...

Elle rosit brusquement en se rendant compte qu'elle se confiait un peu vite et un peu trop facilement à cet homme qu'elle ne connaissait pas dix secondes plus tôt. Elle baissa les yeux et s'effaça pour les laisser entrer :

— Le commissaire va vous recevoir, je pense...

Elle traversa le bureau d'une démarche ondulante, sous le regard intéressé de Boris. Son enquête ardennaise lui paraissait soudain beaucoup plus passionnante.

Chantai Virieu frappa à la porte communicante, juste à gauche de son bureau de bois verni disposé contre la fenêtre munie d'épais barreaux gris. Une voix métallique lui dit d'entrer.

— Patron, l'inspecteur divisionnaire Corentin et l'inspecteur principal Brichot viennent d'arriver au Palais...

— Amenez-les-moi ! fit la voix puissante.

Chantai s'effaça pour laisser passer Boris et Aimé.

— A tout à l'heure, souffla-t-elle à Boris d'un ton caressant.

Le bureau du commissaire était une vaste pièce aux murs totalement nus, à l'exception d'une carte du département et d'un plan de Sedan, tous deux épinglés au mur marron clair, derrière son bureau. Lequel bureau, long et

encombré de papiers, formait le seul mobilier de la pièce, avec les deux fauteuils de cuir élimé qui lui faisaient face.

Boris et Aimé s'avancèrent sans que le commissaire Vauchelais daigne lever les yeux du courrier qu'il était occupé à rédiger.

C'était un homme d'un peu plus de cinquante ans, aux cheveux poivre et sel un tout petit peu trop longs. Avec ses épaules carrées, sou cou épais et son teint buriné, il donnait l'impression du baroudeur revenu de tout, trop à l'étroit dans le bureau où il était confiné.

Boris et Aimé se tenaient debout devant lui et il ne paraissait même pas s'apercevoir de leur présence. Boris commençait à bouillir. Il avait horreur qu'on le prenne pour un imbécile en le faisant lanterner. Il allait dire quelque chose quand Vauchelais releva enfin la tête.

Ses yeux étaient d'un gris presque transparent et lançaient des éclairs brefs qui dénotaient une grande intelligence, en même temps qu'une dureté implacable. Boris se prit à songer que ce ne devait pas être drôle tous les jours de travailler sous les ordres d'un tel personnage.

— Asseyez-vous messieurs, dit Vauchelais, sans presque remuer ses lèvres minces. Je vais aller droit au but : je connais le motif de votre présence ici, je irai évidemment pas les moyens de m'y opposer, mais sachez que je trouve votre arrivée inopportune. Pour ne pas dire plus.

Aimé se racla la gorge, ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Mais il se ravisa et s'absorba dans la contemplation de ses chaussures.

Boris se redressa et braqua ses yeux droit dans ceux de Vauchelais :

— Ecoutez, monsieur le commissaire, je veux d'abord que vous sachiez que nous ne sommes pas à Sedan pour vous mettre des bâtons dans les roues. Cela dit, on m'a chargé d'une mission. Et cette mission, je l'accomplirai, quelles qu'en soient les difficultés.

Vauchelais eut un petit sourire froid et se frotta les mains l'une contre l'autre :

— Une mission, dites-vous ? Racontez-moi ça...

Boris fit un effort surhumain pour rester calme.

Vauchelais se foutait de lui ouvertement. Seulement, s'il ne voulait pas compromettre sa mission, il était préférable de ne pas se le mettre à dos d'entrée de jeu.

— L’inspecteur Brichot et moi-même sommes ici pour essayer d’éclaircir les circonstances de la mort de mademoiselle de Pottère. Et ceci à la demande expresse de monsieur de Saint-Luc, comme vous le savez sans doute.

Vauchelais se leva brusquement et se pencha vers Boris et Aimé, les deux poings posés sur son bureau :

— Monsieur de Saint-Luc n’a pas autorité, que je sache, pour se substituer à moi dans cette affaire, martela-t-il de sa voix de stentor. De toute façon, l’histoire est claire. Le corps a été repêché près de l’écluse, à deux cents mètres du terrain de camping où se trouvaient trois caravanes remplies de jeunes Hollandais, dont deux ont déjà eu maille à partir avec la police de leur pays pour des affaires de drogue. Et comme par hasard, ils ont décampé le lendemain matin à la première heure.

Boris releva la tête :

— Vous les avez retrouvés ?

— Pas encore, mais c’est une question d’heures. J’ai averti mes collègues belges et hollandais, au cas où ces lascars auraient repassé la frontière.

— Pourrais-je vous demander de nous tenir au courant si vous leur mettez la main dessus ?

Le commissaire se rassit, un petit sourire aux lèvres :

— Messieurs, vous êtes ici pour mener une enquête parallèle contre ma volonté. Fort bien. Mais ne comptez pas sur moi pour vous mâcher le travail. Sur ce, je ne vous retiens pas : j’ai beaucoup à faire.

Boris sortit du bureau, les mâchoires serrées et les poings crispés à s’en faire éclater les jointures. Il venait de se faire vider comme un malpropre et il avait horreur de ça.

— Encore, pire que ce que Baba nous avait annoncé ! soupira Aimé, quand ils mirent le pied sur le trottoir de la rue du Rivage.

— S’il s’imagine que je vais me laisser impressionner par ses grands airs, il se goure complètement, gronda Boris. Cette enquête, je la mènerai jusqu’au bout. Même si je dois passer six mois ici !

Fouetté par son affrontement avec le commissaire, il avait déjà oublié ce qu’il disait à Aimé, quelques heures auparavant, sur l’inutilité de leur

voyage ardennais. On l'avait piqué au vif et il n'était plus qu'un fauve en chasse. Bien décidé à trouver sa proie.

— Viens, Mémé. On va aller déposer nos bagages dans nos chambres et je te paie un coup au bar de l'hôtel. Ça nous remettra !

Dix minutes plus tard, ils étaient installés devant une bouteille de bière, dans le bar du *Strasbourg,* presque totalement désert, à l'exception d'un couple d'une quarantaine d'années qui se dévoraient des yeux avec le ravissement de deux collégiens.

— Mémé, attaqua Boris en choquant son verre contre le sien, nous sommes dans le pire cas de figure : non seulement nous devons nous battre contre les criminels, mais en plus contre le commissaire qui est censé nous faciliter la tâche. Je crois qu'il va y avoir du sport !

— En tout cas, apparemment, tu as quand même un allié dans la place, remarqua Aimé avec un mouvement du menton en direction de la porte à tambour.

Boris se retourna. Chantai Virieu venait d'entrer dans le grand hall et les cherchait du regard. Son sourire s'épanouit dès qu'elle les aperçut et elle vint vers eux sans hésitation.

— Vous me permettez de me joindre à vous ? demanda-t-elle en désignant le fauteuil de velours vert à côté de Boris.

— Avec plaisir, répondit celui-ci. Ça fait drôlement du bien de voir un flic Sedannais souriant...

Chantai s'assit et croisa les jambes, dévoilant une cuisse bronzée et bien galbée.

— Je comprends votre ressentiment, dit-elle. C'est vrai que Vauchelais a un caractère entier.

— Vous appelez ça un caractère entier, s'insurgea Aimé en remontant ses lunettes sur son nez. Moi, j'appelle ça un vrai butor, oui !

— C'est un peu pour ça que je suis là, poursuivit Chantai avec un petit sourire amusé. Je me suis dit qu'il fallait que je redresse l'image négative qu'il a pu vous donner de nous...

Boris posa sa main sur celle de la jeune femme qui frissonna légèrement :

— Ne vous inquiétez pas pour ça : ce n'est pas la première fois que nos collègues de province nous accueillent un peu froidement en pensant que

l’on vient empiéter sur leur territoire ! Cela dit, vu le manque d’empressement à coopérer de votre patron, ce serait pas mal si vous nous donniez quelques précisions sur l’affaire qui nous intéresse...

Le garçon en veste blanche et pantalon noir qui attendait la commande de Chantai avait les yeux rivés dans le décolleté de son tailleur et ne semblait nullement pressé de repartir vers son comptoir. La jeune femme lui demanda un Vichy-fraise et il dut faire un effort surhumain pour s’arracher à son rêve érotique.

— Je suppose que vous savez déjà l’essentiel, reprit Chantai, puisque Vauchelais a faxé le rapport à votre patron ce matin de bonne heure. Je ne vois pas ce que je peux vous dire de plus. Virginie de Pottère a bien été violée plusieurs fois. Et pas avec douceur, d’après le médecin légiste. Elle était morte d’un arrêt du cœur avant d’être jetée dans le canal puisqu’il n’y avait pas d’eau dans ses poumons. Et elle avait pris de l’héroïne en quantité importante.

— Piqûre ? demanda Brichot.

— Non, en inhalation : ses cloisons nasales sont dans un sale état, paraît-il...

— Aucun indice intéressant ? demanda Boris à son tour.

— Rien. A part bien sûr la croix gammée en laiton...

Boris sursauta dans son fauteuil et reposa sa bière sur la petite table ronde en marqueterie :

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire de croix gammée ? demanda-t-il, la voix tendue.

Chantai le regarda avec étonnement :

— Vous n’êtes pas au courant ? Je croyais que c’était dans le rapport. Quand on l’a repêchée, Virginie de Pottère tenait dans son poing fermé un badge en laiton représentant une croix gammée. Ça m’a étonnée d’ailleurs et je me suis demandée où elle s’était procuré ça.

Boris se frottait le menton pensivement.

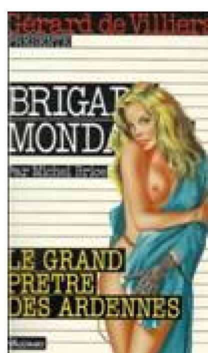
— Moi, ce que je me demande surtout, c’est pourquoi, alors qu’elle était entièrement nue, elle a pris la peine de conserver cet insigne nazi dans sa main. A moins qu’elle l’ait arraché à quelque chose juste avant de mourir.

— A quelque chose... ou à quelqu’un, compléta Aimé qui avait parfaitement suivi le raisonnement de sa flèche.

Un raisonnement qui n'enchantait pas Boris. Mais alors pas du tout. Car si ce qu'il entrevoyait devait se révéler exact, cela voulait dire qu'ils n'étaient plus en face d'une banale affaire de drogue entre jeunes paumés.

Mais d'un sac d'embrouilles beaucoup plus délicat.

CHAPITRE VI



— Tu es inconsciente, ma parole ! Inconsciente ou complètement folle !

Bernard de Saint-Luc se leva pour la dixième fois de son fauteuil Louis XVI et alla se planter devant l'immense fenêtre de son bureau qui donnait sur le fond du parc. Il respira un grand coup pour tenter de se calmer et s'absorba dans la contemplation de l'immense sapin qui trônait au milieu du parc. Ce sapin qu'il s'amusait à escalader quand il était enfant, malgré l'interdiction de ses parents.

Mais, pour une fois, cette évocation ne lui fit aucun bien. Il se tourna vers sa cousine en se frottant le coin de l'œil. Sa lèvre supérieure tremblant légèrement.

— Tu ne comprends donc pas que tu joues avec le feu ? Je t'ai dit de ne pas te servir de la moto pendant quelque temps. C'est avec elle que tu as ramassé cette Virginie et il pourrait bien se trouver quelqu'un pour faire le

rapprochement. Notamment ce Corentin qui m'a l'air d'être tout sauf un demeuré !

Solange décroisa ses jambes et s'étira langoureusement dans le large canapé de cuir rouge accoté à l'immense bibliothèque emplie de livres de prix. Des éditions originale du XVIIe siècle pour la plupart.

— Décidément, tu n'as pas plus de nerf que ce gros porc de De Moers, mon pauvre Bernard ! lâcha-t-elle d'un ton méprisant. Je me tue à vous dire que je n'ai peur de personne.

— Toi peut-être. Mais moi, c'est différent, figure-toi. Même si je n'étais pas mis en cause, le simple fait que l'on puisse ne serait-ce que soupçonner quelqu'un de mon entourage signifierait la ruine de mes projets.

Son élection aux dernières Européennes, élection que tous les spécialistes s'accordaient à trouver miraculeuse, tant les chances de Saint-Luc étaient minces au départ, lui avait mis l'eau à la bouche. Très vite, il s'était dit que les élections municipales étaient prévues pour dans dix-huit mois. Et que le maire actuel de Sedan était vieux, sa santé chancelante. Bref, Bernard de Saint-Luc se voyait fort bien installé dans le bureau du maire, face à la statue de Turenne.

Mais pour cela, il lui fallait de l'argent, beaucoup plus qu'il n'en avait. Parfois, il se demandait s'il avait vraiment bien fait de parler de tout ça au Grand-Prêtre.

— Aucun problème, lui avait dit celui-ci. L'argent, tu l'auras : « l'Esprit des Ténèbres » est riche.

Evidemment, en échange, Bernard avait dû s'engager à être très conciliant avec les différents petits groupes néo-nazis clandestins que le Grand-Prêtre implantait un peu partout, comme des pions sur un échiquier.

Et il avait fallu que cette excitée de Solange aille draguer précisément la fille de son voisin de banc au Parlement de Bruxelles. Si encore tout s'était déroulé comme les autres fois, ça aurait été demi-mal : la fille serait partie avec ses 50000 francs et plus personne n'en aurait entendu parler. Mais il avait fallu qu'elle ait le cœur faible.

Une malchance pareille, ça n'arrivait qu'à lui.

Solange se leva et vint se planter devant lui. Elle le dépassait de plusieurs centimètres, ce qui accroissait encore l'ascendant irrésistible qu'elle avait sur son cousin.

— Et d’abord, qu’est-ce qui t’a pris d’aller sonner le branle-bas à Paris ? demanda-t-elle d’un ton sec. Tu fais du zèle ou quoi ?

Bernard eut un geste brusque de la main qui faillit renverser un vase en porcelaine de Delft, posé sur le guéridon d’acajou à sa droite.

— Tu ne comprends donc pas que je ne pouvais pas faire autrement ?

— Je connais ça, ironisa Solange : avec les autres on a l’embarras du choix, mais avec toi on n’a que l’embarras !

— Très drôle. N’empêche que je ne vois pas comment je pouvais refuser mon aide à de Pottère. D’autant que, tout Belge qu’il est, il peut quand même me donner un sérieux coup de pouce pour les Municipales ici. N’oublie pas sa famille parle d’implanter une conserverie en France. Et ils hésitent encore entre Sedan et Charleville. Si j’emporte le marché, je suis sûr ou presque d’être élu !

De ce point de vue, Solange dut admettre qu’il avait raison. Toute personne qui parvenait à créer quelques emplois nouveaux était considérée comme un sauveur, dans cette région où les entreprises fermaient les unes après les autres. Dans ses réunions électorales, Saint-Luc avait coutume de dire : « Si personne ne fait rien, dans vingt ans il n’y aura plus à Sedan que des fonctionnaires et des retraités. Vous ne voulez pas ça pour votre ville ? Moi non plus ! »

Succès garanti.

— Que tu fasses mine d’aider ton collègue, je veux bien, reprit Solange. Mais bon Dieu, pourquoi être allé chercher ces flics parisiens ?

Saint-Luc eut un geste de découragement et se laissa tomber sur le canapé que venait de quitter sa cousine :

— Je me suis dit que des types débarquant d’ailleurs seraient moins efficaces puisqu’ils ne connaîtraient rien de la région...

Solange éclata d’un rire méprisant :

— Tu es vraiment encore plus stupide que je ne pensais ! Ah, il est beau, monsieur le député ! Tu n’es vraiment bon qu’à lécher mes bottes comme un petit toutou.

A ces mots, prononcés d’une voix rauque, Bernard leva les yeux vers sa cousine. Son visage s’éclairait d’un sourire veule et soumis. Instinctivement, sa main droite se crispa sur son entrejambe qu’il se mit à triturer nerveusement.

— Dis-le que tu n’es bon qu’à lécher mes bottes ! répéta Solange dont les yeux lançaient des éclairs. Au lieu de te branler comme un sale gosse !

— Tu as raison, murmura Bernard d’une voix tremblante, à peine perceptible, je ne suis bon qu’à ça.

— Eh bien, fais-le alors !

Comme s’il n’attendait que cet ordre, Bernard se laissait tomber à genoux et se prosterna aux pieds de sa cousine. Empoignant sa cuissarde par le talon, il la couvrit de baisers passionnés en gémissant sourdement.

Solange avait décroché du mur une cravache à poignée de nacre et en caressait négligemment la nuque de Bernard qui frémissait à chaque fois que le cuir entrait en contact avec sa peau.

Au bout d’une minute, elle le repoussa sans ménagement du bout du pied.

— Redresse-toi, ordonna-t-elle. Et baisse ton pantalon, petit salaud !

Tremblant d’impatience, Bernard s’attaqua à la boucle de sa ceinture de crocodile et fit descendre son pantalon de toile beige clair sur ses cuisses blanches.

— Ton slip aussi !

Le député s’exécuta, les yeux toujours baissés dans une attitude de parfaite soumission. Quand le slip bleu ciel descendit jusqu’à ses genoux, son sexe fin mais assez long se redressa, comme tendu par un ressort. Solange en agaça le bout avec sa cravache, déclenchant un violent frisson de volupté chez Bernard.

— Je vois que tu bandes toujours aussi fort pour ta cousine, remarqua-t-elle, le souffle plus court. J’espère que n’en as pas fait profiter toutes les putains qui te courent après !

Bernard leva vers elle des yeux pleins d’adoration muette et son sexe se tendit encore davantage :

— Tu sais bien que je ne peux qu’avec toi...

Solange eut un petit rire de gorge, la tête légèrement renversée en arrière. Elle n’avait aucun doute à ce sujet, sa question faisait simplement partie du jeu pervers qui existait entre eux depuis près de dix ans.

A cette époque, à la mort de ses parents dans un accident d’avion, Solange était venue vivre chez son oncle et sa tante. Elle n’avait que seize ans, mais elle en savait déjà long comme le bras sur les choses de l’amour.

Et elle avait vite remarqué que son cousin Bernard, de huit ans son aîné, la dévorait du regard.

Elle avait pratiquement été obligée de le violer, un après-midi, dans le colombier au fond du parc. Et, à sa grande surprise, il lui avait avoué que c'était la première fois qu'il faisait l'amour.

Depuis, Bernard de Saint-Luc avait fait quelques tentatives avec d'autres femmes, mais avec aucune il n'était parvenu à éprouver le plaisir que lui donnait Solange. Solange et sa cravache.

— Puisque tu es en de si bonnes dispositions, souffla-t-elle, allonge-toi et branle-toi. Et surtout, ne perds pas une miette du spectacle !

Dès que son cousin se fut allongé sur l'épaisse moquette rouge sombre et qu'il eut empoigné son membre raide, Solange plaça ses pieds de part et d'autre de ses épaules. Elle fit glisser sa petite culotte de dentelle le long de ses cuisses pleines et s'en débarrassa d'un coup de pied.

Puis, elle descendit lentement, jusqu'à ce que son intimité écartelée ne se trouve plus qu'à quelques centimètres du visage empourpré de Bernard qui se caressait de plus en plus vite.

Solange porta la main à son ventre et deux de ses doigts disparurent dans sa toison humide et parfumée. Quand elle sentit que Bernard était au bord de l'explosion, elle se recula vivement, de façon à ce que son sexe entre en contact avec le membre palpitant.

Elle s'en empara avec un feulement rauque et parvint au paroxysme du plaisir en même temps que lui.

Dès qu'elle eut reprit sa respiration normale, elle se releva et se rajusta rapidement, sans un regard pour Bernard qui restait étendu immobile, les yeux fermés, d'une pâleur de mort. Au moment où elle atteignait la porte, elle se retourna à demi :

— Et je te le répète : ne t'inquiète de rien, tu ne cours aucun danger. D'ailleurs, ton petit flic parisien, je vais n'en faire qu'une bouchée, fais-moi confiance !

Elle sortit de l'hôtel particulier et s'accouda un moment à la balustrade de pierre qui encadrait le perron. Le vent était tombé et, çà et là, les nuages sombres laissaient apparaître quelques trouées de ciel d'un bleu presque blanc.

Ses yeux se posèrent machinalement sur la petite maison occupée par Lanton et sa femme impotente. Celle-ci était à la fenêtre de sa chambre, comme chaque après-midi. Solange lui tira la langue et, dans un grand éclat de rire, lui tourna le dos pour aller chercher sa moto dans le hangar adossé au mur d'enceinte du parc.

Suzanne Lanton la regarda sortir et passa ses doigts déformés par les rhumatismes dans ses cheveux gris qu'elle ne peignait plus depuis longtemps.

Ses petits yeux noirs injectés de sang brillaient de haine. Elle reporta son regard sur la Marfée[12] au-dessus de laquelle s'amoncelaient de gros nuages annonciateurs de pluie. Ses lèvres s'entrouvrirent sur ses gencives noires dépourvues de dents, en ce qui pouvait passer pour un sourire.

— Tu te crois plus forte que moi parce que tu es jeune, petite salope, et que tu as ensorcelé mon homme, marmonna-t-elle. Mais profites-en bien car tu ne le garderas pas longtemps. Le malheur est sur toi et ton idiot de cousin, les vents de la nuit me l'ont dit. Et avant longtemps, ils vous coucheront à terre et vous enseveliront sous des tonnes de pierres glacées.

Elle referma brusquement sa fenêtre avec un long rire dément.

*

**

Au moment où Solange d'Artenay quittait l'hôtel particulier du boulevard Fabert, Boris et Aimé sortaient du petit café de la rue Gambetta, l'une des principales artères commerçantes de Sedan, reliant la place Goulden à la place d'Armes, où ils étaient allés avaler un sandwich.

— Quel est le programme ? demanda Aimé, fort occupé à essayer de se moucher tout en marchant.

— Je propose que l'on aille faire un tour jusqu'à l'écluse, histoire de se familiariser avec le décor. Et qui sait : peut-être qu'on pourra glaner un tuyau intéressant qui a échappé à ce cher commissaire Vauchelais.

— Tu y crois beaucoup, toi ?

— Tu as mieux comme idée ?

Aimé soupira en remettant son mouchoir dans sa poche et suivit Boris qui remontait la rue de la Comédie à grandes enjambées. A l'entrée du pont de la Meuse, adossé à la caravane du marchand de frites qui n'avait pas bougé depuis trente ans, un clochard à la barbe incroyablement longue essaya de leur extorquer de quoi s'acheter « un litron ».

Au milieu de la rue Thiers, Aimé faillit être renversé par une horde de gamins braillant et gesticulant qui sortait des immeubles d'habitation que l'on avait construits sur l'emplacement des anciennes casernes désaffectées, une dizaine d'années plus tôt.

— Tiens, nous y voilà, fit Boris quand ils atteignirent le viaduc de Torcy. Regarde, le canal est juste de l'autre côté.

Il était juste cinq heures et le jour commençait à décliner. Sous le ciel noir et mouvant, les hautes maisons ocres prenaient un aspect sinistre. En se penchant vers l'écluse où bouillonnait une eau épaisse, juste en dessous du parapet en fer, Boris repensa à la chanson de Brel, *l'Eclusier :*

« *Dans mon métier*
C'est au printemps
Qu'on prend le temps
De se noyer. »

Si André Berteaux, l'éclusier qui leur ouvrit la porte, n'avait aucune tendance suicidaire, il était en tout cas à moitié ivre, à en juger par l'haleine de trappeur qu'il souffla au nez des deux inspecteurs de la Brigade Mondaine. Boris se nomma et présenta Aimé.

— Entrez messieurs, entrez, dit-il d'une voix éraillée. Ça fait du bien de voir un peu de monde, allez ! Vous prendrez bien un petit coup de blanc ? C'est du bon !

Boris déclina poliment et s'assit sur une chaise de paille défoncée, tandis qu'Aimé restait debout, regardant le pauvre décor d'un air dégoûté. On était loin du chic anglais cher à son cœur.

— Vous savez sans doute, attaqua Boris, que l'on a repêché le corps d'une jeune fille, hier, tout près de votre écluse.

— Ben dame ! Evidemment que je le sais : j'étais là. C'est même moi qui leur ai montré comment s'y prendre pour la ramener, la petite. Parce que,

soit dit sans vous vexer, ils ne sont pas très doués, vos collègues ! Vous êtes sûr que vous ne voulez pas boire un petit coup ?

Boris lui fit signe qu'il pouvait se servir et approcha sa chaise de la table graisseuse :

— Monsieur Berteaux, est-ce que vous avez remarqué quelque chose de suspect au cours de la nuit qui a précédé la découverte du corps ? Réfléchissez bien, le moindre détail peut être important.

L'éclusier eut un petit sourire satisfait et avala d'un coup les trois quarts de son verre de vin pour s'éclaircir la voix :

— J'étais sûr que vous viendriez me demander ça. Et vous avez raison, parce que j'ai effectivement remarqué quelque chose...

Aussitôt, Boris se tendit. Il jeta un rapide coup d'œil à Aimé qui, lui aussi, avait brusquement dressé l'oreille.

— Il faut vous dire que je suis insomniaque, commença André Berteaux, tout heureux d'avoir un auditoire aussi attentif. Mais seulement depuis la mort de ma femme, hein ! Parce qu'avant, je dormais comme un bébé. A tel point que...

— Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit-là, monsieur Berteaux ? interrompit Boris en s'efforçant de cacher son impatience.

— J'y arrive, j'y arrive. Donc je me suis réveillé comme chaque nuit...

— A quelle heure ? demanda Aimé.

— Deux heures et demie. C'est toujours à cette heure-là que je me réveille. C'est curieux, hein ? Bref, j'ai entendu un gros plouf. Je me suis levé pour voir et j'ai aperçu une grosse voiture qui quittait le chemin de halage et qui repartait en direction de la ville.

— Quelle voilure ? demanda Boris à brûle-pourpoint.

— Ah ça, jeune homme, vous m'en demandez trop. Elle était très grosse, comme les Américaines qu'on voit dans les films. Mais quand à vous dire la marque, bernique !

Boris et Aimé se regardèrent, la même idée en tête : il ne figurait aucune trace de cette mystérieuse voiture dans le rapport fourni à Badolini par le commissaire Vauchelais.

— Monsieur Berteaux, reprit Boris, puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas parlé de cette voiture aux policiers venus vous interroger ?

L'éclusier posa sur lui des yeux stupéfaits :

— Ben ça, vous en avez de bonnes, vous ! C'est bien vous les policiers, non ?

— Personne n'est venu vous interroger avant nous ? insista Boris.

— Pas vu un chat ! Ça m'a d'ailleurs un peu surpris que vous soyez si long à me faire une petite visite. Mais enfin, c'est vos oignons, n'est-ce pas ? Alors, c'est sûr, vous ne voulez pas trinquer ?

Une fois dehors, Boris et Aimé marchèrent sans se dire un mot jusqu'à la place de Torcy où ils entrèrent dans le bar-tabac-journaux pour commander un demi.

Après avoir bu une longue gorgée de bière mousseuse et délicatement amère, Boris rompit le silence :

— Tu veux que je te dise, Mémé ? Ce commissaire Vauchelais me paraît de plus en plus bizarre.

« Chelou »[13], comme diraient tes jumelles. Tu trouves ça normal, toi, de ne même pas interroger le plus proche témoin éventuel ?

— C'est peut-être une négligence d'un inspecteur débutant, suggéra Aimé mollement.

— Allons, Mémé, ne me fais pas rire ! Même un gosse de dix ans ne commettrait pas une pareille bourde. Non, il y a autre chose. Le hic, c'est que je ne vois pas quoi.

— Moi non plus, avoua Aimé entre deux éternuements.

Boris vida son verre et se leva, imité par son coéquipier.

— Mon vieux Mémé, je crois qu'il ne serait pas inutile d'en savoir un peu plus long sur Vauchelais. Je pense que Baba peut nous trouver facilement ses antécédents. Tu t'occupes de ça ?

— Sans problème. Et toi, pendant cc temps-là ?

Boris fit mine de ne pas-avoir entendu la question.

Il avait quelque scrupule à envoyer son coéquipier au travail, alors que lui s'apprêtait à aller dîner avec la belle Chantai Virieu à qui il avait arraché sans difficulté un rendez-vous pendant qu'Aimé était parti dévaliser la pharmacie voisine.

Un rendez-vous qui ne lui procurait plus autant de plaisir que tout à l'heure. Car l'attitude du commissaire le tracassait de plus en plus.

Et quelque chose lui disait que les ennuis ne faisaient que commencer.

CHAPITRE VII



La porte émit un gémissement lugubre quand Solange la poussa. La jeune femme, malgré son aplomb, avait toujours un petit pincement d’appréhension quand elle pénétrait dans la cave du château de De Moers.

A plus forte raison quand elle devait y rencontrer le Grand-Prêtre en tête à tête.

Il était là, debout, appuyé contre l’autel de pierre où Virginie était morte deux jours plus tôt. Il était vêtu d’un ensemble de jogging et d’une paire de Nike.

Et à visage découvert.

Une fois de plus, Solange fut troublée par sa stature qui dégageait une impression de puissance, son cou de taureau et son visage buriné. Mais surtout par ses yeux pâles à l’éclat presque insoutenable.

Elle était l’une des rares personnes, avec René Lanton, à connaître la véritable identité du Grand-Prêtre. Mémé son cousin et de Moers l’ignoraient.

— Vous et moi sommes de la même trempe, lui avait-il dit, deux ans auparavant, à l'issue d'une messe noire où Solange s'était déchaînée, imposant ses caprices sexuels à tous les participants. Il est inutile de jouer la comédie plus longtemps.

Elle avait quand même eu un mouvement de surprise quand il avait ôté sa cagoule, mais elle s'était vite reprise. Elle était même furieuse de ne pas l'avoir découvert plus tôt car, avec un minimum de perspicacité, elle était sûre qu'elle aurait pu trouver toute seule qui il était.

— Toutes ces simagrées sont bonnes pour ces crétins, avait-il poursuivi, avec un large geste du bras qui désignait l'ensemble des « fidèles » absents. Il faut leur donner du religieux et du démoniaque, de l'au-delà et de la vie éternelle, si on veut qu'ils crachent leur fric. Et justement, moi, c'est leur fric qui m'intéresse.

Il lui avait ensuite longuement expliqué comment l'argent donné généreusement par les fidèles de sa secte, de plus en plus nombreux et recrutés uniquement parmi les notables les plus importants, lui servait à créer des groupuscules clandestins et activistes, tous sélectionnés parmi les illuminés néonazis qui attendaient l'arrivée du nouveau Führer.

— Puisqu'ils le veulent, ils l'auront leur Führer, avait conclu le Grand-Prêtre. Mais ce sera moi et personne d'autre. Quand j'aurai gangrené tous les rouages de leur maudite démocratie, je serai le maître de la ville. Et après, plus personne ne sera capable de m'arrêter. Je briserai tous ceux qui s'opposent à moi !

Solange, ce soir-là, s'était donnée à lui avec une fureur qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Avec les autres hommes, même si elle éprouvait du plaisir, elle avait toujours l'impression de dominer complètement la situation, de leur imposer sa propre volonté.

Avec le Grand-Prêtre, lors de cette première étreinte à visage découvert, elle avait enfin ployé sous une volonté plus forte que la sienne. Elle s'était transformée en une femelle soumise et haletante avec un plaisir inouï.

Quand elle pénétra dans la cave, le Grand-Prêtre appuya sur un bouton situé sous l'autel. Aussitôt, les accents terribles du dieu Wotan, diffusés par les haut-parleurs accrochés aux quatre coins, emplirent la pièce voûtée.

C'était un rite entre eux. Quand elle arrivait, le Grand-Prêtre l'accueillait aux accents grondants de la musique de Wagner. Toujours la même : le deuxième acte de *la Walkyrie,* dans la version enregistrée *live* à San-

Francisco en 1936 par Kirsten Flagstad, Lotte Lehmann, Lauritz Melchior et Friedrich Schorr[14].

Solange s'approcha de l'autel, frissonnante d'excitation. A mesure qu'elle avançait, le regard du Grand-Prêtre, d'une fixité et d'un éclat insoutenables, la remplissait à la fois de peur et de désir, le laissait sans volonté aucune.

Ils restèrent un long moment silencieux. Le Grand-Prêtre semblait perdu dans le déchirant duo d'amour de Siegmund et Sieglinde.

Enfin, il parut s'apercevoir de la présence de Solange. Il n'accorda aucun regard à ses formes affolantes, mises en valeur par le pantalon de latex, moulant comme une seconde peau, et le boléro de dentelle crème qui laissait nu son ventre plat et satiné.

— Tu as demandé à me voir, dit-il d'une voix atone.

— Oui, je pense qu'il le fallait. De Moers et mon cousin tremblent de peur depuis la mort de la fille de Pottère. Je dois reconnaître que j'ai vraiment joué de malchance en tombant sur elle, mais...

— Laisse donc ces deux crétins tranquilles, coupa-t-il brutalement. Laisse-les couiner de trouille, ils n'ont pas, plus d'importance que de la vermine.

Il se frotta les mains l'une contre l'autre, tandis que les cuivres de l'orchestre annonçaient l'affrontement passionné entre Wotan, le dieu des dieux, et Brünnhilde, la Walkyrie, sa fille préférée.

— Ecoute, reprit-il, la voix chargée d'une émotion que seule la musique était capable de lui procurer. Ecoute comment chantent les Dieux et les Héros ! Nous, nous sommes de leur race : pas les deux larves dont tu es venue me parler...

Il resta plus d'une minute en extase devant le chant de Flagstad et Schorr, puis s'ébroua :

— Quoi qu'il en soit, dis-leur que tant qu'ils m'obéiront aveuglément, il ne leur arrivera rien de fâcheux.

Solange passa un bout de langue sur ses lèvres charnues, comme hypnotisée par l'homme qui la dominait totalement.

— C'est tout de même embêtant que mon cousin ait cru bon d'aller chercher du renfort à Paris, dit-elle d'une voix presque timide. Mais

évidemment, je ne pouvais pas l'en empêcher. Sinon, il aurait pu deviner...

Le Grand-Prêtre eut un ricanement sans presque desserrer les lèvres :

— Ne t'inquiète pas de ces deux petits flics à la manque : je suis bien placé pour les rendre aussi inoffensifs que des agneaux en route vers l'abattoir !

Solange se rapprocha encore de lui, la poitrine tendue, offerte :

— Moi, je n'ai jamais douté de vous, souffla-t-elle. Vous savez bien que je vous servirai toujours...

Le Grand-Prêtre eut un sourire cruel :

— Je le sais bien. Et surtout depuis avant-hier soir, n'est-ce pas ?

Solange rougit et baissa les yeux. Pour une fois décontenancée. Ainsi, il avait vu clair en elle. Ainsi, il avait compris le plaisir nouveau qu'elle avait ressenti à la mort de Virginie. Et sans doute savait-il aussi qu'elle mourait d'envie de participer maintenant à un véritable sacrifice...

— Nous le ferons, dit le Grand-Prêtre d'une voix calme, comme en écho aux pensées de Solange. L'idée m'en est venue en même temps que toi.

Finalement le hasard a bien fait les choses en faisant mourir cette idiote au beau milieu de la cérémonie. Mais tu as raison : ce sera beaucoup plus excitant de procéder à la mise à mort nous-mêmes.

Solange releva la tête :

— Mais les fidèles ? Comment allons-nous faire pour...

— Ne t'inquiète pas, j'ai pensé à tout. Pour les plus timorés, nous continuerons les petites séances « soft » comme avant. Quant aux autres, et je sais déjà lesquels, les cérémonies « hard » vont leur coûter un maximum. Ce qui sera très bon pour les finances de la secte... et donc pour ton frère. Je te charge de l'avertir en douceur, ainsi que de Moers. Mais surtout n'en parle pas aux autres : ces imbéciles flanqueraient tout par terre. Ce serait bien dommage, car je dois reconnaître que l'idée m'excite presque autant que toi...

Avec un mince sourire, il posa sa main sur son sein droit et en pinça la pointe dressée sans douceur, à travers le fin tissu du boléro.

Solange gémit sous la douleur, mais ne se déroba pas. Au contraire, elle se cambra pour s'offrir davantage aux doigts qui la torturaient.

Le Grand-Prêtre lâcha le mamelon dardé et pesa de toute sa force sur les épaules rondes de Solange qui se laissa tomber à genoux devant lui.

Avec des gestes rendus maladroits par le désir qui la possédait tout entière, elle fit descendre le pantalon de jogging. Elle poussa un profond soupir quand le membre court, mais épais et dur comme du bois, jaillit devant ses yeux.

Elle l'engloutit entre ses lèvres gonflées en grognant de volupté.

Le Grand-Prêtre avait enfoui ses doigts dans ses cheveux et faisait aller et venir sa tête sans ménagement, déclenchant les haut-le-cœur de Solange chaque fois que son sexe gonflé venait buter au fond de sa gorge.

Solange poussa un petit cri de frustration quand le Grand-Prêtre se retira de sa bouche avide. La saisissant sous les bras avec une force peu commune, il la jeta à plat ventre sur l'autel, les jambes pendantes, la croupe offerte.

Il la saisit aux hanches, sans un regard pour l'intimité luxuriante et humide qui s'ouvrait comme une fleur, et la pénétra d'un seul coup de reins.

Solange poussa un long cri de délivrance en sentant ses replis les plus secrets investis par le pieu brûlant. A chaque coup de boutoir, sa joue frottait douloureusement sur la pierre rugueuse de l'autel, mais cette souffrance augmentait encore son désir de jouissance.

Elle prit son plaisir en se tordant dans tous les sens et en criant sans discontinuer. Quand le Grand-Prêtre se fut retiré d'elle, elle tomba à genoux devant lui et reprit le membre luisant dans sa bouche pour lui rendre « l'éclat du neuf ».

Le Grand-Prêtre la releva et lui sourit avec une certaine douceur :

— Maintenant, va. Et souviens-toi que nous sommes les plus forts. Je te promets que nos prochaines soirées seront encore plus intenses que tout ce que tu as connu jusqu'à présent.

Solange sortit de la cave sans un mot, à reculons, pour voir le plus longtemps possible cet homme à qui elle avait décidé de vouer sa vie.

Quand il fut seul, le Grand-Prêtre se mit à arpenter lentement la pièce froide et humide.

Il était loin d'éprouver l'assurance qu'il avait affichée face à Solange. Lui aussi, ce Boris Corentin l'inquiétait. Beaucoup même. Il se frotta les

mains et redressa la tête, au moment où la volonté du dieu Wotan anéantissait le héros Siegmund.

Exactement comme lui anéantirait Corentin s'il devenait trop curieux.

CHAPITRE VIII



Les deux amoureux plaqués contre une porte cochère sursautèrent quand Aimé éternua violemment en passant près d'eux. Il les regarda avec un petit sourire d'excuse et poursuivit son chemin, après avoir frileusement relevé le col de son trench-coat beige.

La pluie s'était remise à tomber. Une pluie froide et fine qui transperçait n'importe quel vêtement. Il « drache », disent les Ardennais pour caractériser ce genre de pluie qui peut durer des jours et des jours.

Aimé consulta son plan de Charleville en maugréant. Si son rhume dégénérait en bronchite, ce serait entièrement de la faute de Boris.

Car s'il était en train d'arpenter les rues de Charleville, à près de vingt-deux heures, c'était parce que sa flèche, juste après avoir quitté l'éclusier, avait eu l'idée de téléphoner au domicile des De Pottère, à Namur.

Boris était tombé sur la mère de Virginie. En pleurs. Elle lui avait appris que sa fille, ce soir-là, avait vaguement parlé d'aller passer la soirée en

France. Où ? Elle ne savait pas au juste.

— Vous savez, avait-elle précisé, Virginie était une fille très secrète, elle ne se confiait pas beaucoup. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle allait quelquefois à Charleville avec des amis à elle. Dans une discothèque.

— Est-ce que vous connaissez le nom de cette discothèque ? avait demandé Boris, plein d'espoir.

Non, elle ne le savait pas.

— Est-ce que d'autres personnes pourraient être au courant de ce qu'a fait votre fille ce soir-là ? avait insisté Boris.

— Pas son père en tout cas ! avait-elle répliqué d'une voix sèche. Et malheureusement, je ne sais même pas avec qui elle avait l'habitude de sortir depuis quelque temps. Elle me parlait peu, vous savez...

Boris avait raccroché, déçu. Il voyait très bien à qui il avait affaire. Ils en avaient tellement rencontré, Aimé et lui, de ces familles où rien ne manque, ni l'argent, ni l'instruction, ni les sorties et les belles toilettes. Rien, sauf une chose : un minimum de tendresse et de compréhension entre les générations. Et un jour, les parents, trop pris par leurs affaires, découvrent sans comprendre ce qui leur arrive que leurs enfants sont partis à la dérive et ne leur appartiennent plus.

— Mon vieux Mémé, avait dit Boris, je crois qu'il serait bon qu'un de nous aille faire le tour des boîtes à la mode de Charleville. On ne sait jamais...

Aimé s'était immédiatement renfrogné :

— Et je suppose que « l'un de nous deux », ça veut dire moi ?

— Je ne vois pas d'autre solution, avait répondu Boris, l'air faussement navré. A moins que tu ne veuilles dîner avec Chantai à ma place...

Aimé n'avait pas insisté, mais il commençait à le regretter. Il en était à sa quatrième discothèque, dont deux à l'extérieur de la ville. Chou blanc. Il avait eu beau questionner tout le personnel en leur brandissant sous le nez une photo de Virginie que leur avait fournie Chantai, personne ne semblait l'avoir vue.

Il poussa un profond soupir et consulta la liste qu'il avait établie avant de quitter Sedan. L'endroit suivant s'appelait *l'Apocalypse.* Par chance, il était situé à deux pas de la place Ducale, là où le taxi venait de le déposer.

Aimé s’approcha d’un homme d’environ quarante ans, en bleu de travail, coiffé d’une casquette sans couleur précise, qui sortait les poubelles d’un immeuble de cinq étages à l’apparence bourgeoise.

— Pardon, mon brave : pourriez-vous m’indiquer où se trouve la rue Jadoul, je vous prie ?

L’autre se redressa et le regarda avec des yeux stupéfaits, avant d’éclater de rire :

— Qu’est-ce qui vous prend de me parler comme dans un mauvais téléfilm, mon vieux ? Vous voulez peut-être que je vous donne du « not’ bon maître » pendant que vous y êtes !

Aimé se sentit rougir et essaya de se rattraper tant bien que mal :

— Veuillez me pardonner, je pensais que...

— Vous pensiez que comme je suis concierge, il faut me parler en petit nègre, c’est ça ?

Du coup, Aimé s’embrouilla complètement et ne parvint plus à sortir un seul mot intelligible. A tel point que l’autre éclata de rire une seconde fois et lui envoya une bourrade à l’épaule qui manqua le propulser dans le caniveau encombré de papiers détrempés.

« Allez, remettez-vous, s’exclama-t-il, je plaisantais. Ce qu’il y a c’est que je ne suis pas un concierge ordinaire. Dans mon jeune temps, j’ai obtenu sans trop d’efforts une maîtrise d’histoire de l’art. Après quoi, j’ai fait quatre ans de Beaux-arts à Paris, où on me promettait un brillant avenir dans la peinture. Seulement, voyez-vous, le barbouillage, ça ne nourrit son homme que si on est également doué pour lécher le cul des marchands de tableaux. Bref, ils m’ont tellement écœuré, ces cuistres inopérants, que j’ai tout largué pour revenir ici m’établir comme concierge. Et je suis heureux et j’emmerde le inonde entier, figurez-vous !

— La peinture ne vous manque pas trop ? demanda Aimé machinalement, complètement interloqué par la tirade de l’étrange concierge.

— La peinture ? C’est de la merde, mon ami ! Si, parfois, pour garder la main, je peins le pot de fleurs qui est sur la table, dans ma loge. Ça plaît beaucoup à mes connards de locataires... Bon, je vous retarde, là. Votre rue Jadoul, elle est juste derrière vous. La petite ruelle toute sombre, vous voyez. Je la connais bien : c’est là que donne la fenêtre du gourbi qui me

sert d'appart'. Mais qu'est-ce que vous allez y foutre, au fait, dans cette putain de rue ?

Aimé se racla la gorge, ce qui provoqua un violent éternuement.

— Je vais à *l'Apocalypse,* réussit-il à dire dans un dernier hoquet.

Le peintre-concierge émit un petit sifflement sarcastique :

— On va s'encanailler ? On se cherche une petite poulette bien fraîche pour la nuit ? Pourquoi pas, d'ailleurs ? Moi, hein, je ne juge personne. Mais, soit dit sans vous faire de peine mon vieux, vous n'avez pas tellement le look de la taule, comme disent les jeunes d'aujourd'hui dans leur franglais imbécile. Moi, je les connais bien, je les vois passer tous les soirs devant ma fenêtre, pendant que je suis occupé à lire. Y'a môme des petites salopes que ça amuse de me montrer leur cul en passant, vous vous rendez compte ?

Aimé dressa l'oreille, soudain intéressé par le bavardage du concierge. Il sortit précipitamment de la poche intérieure de son trench la photo de Virginie et la brandit sous son nez :

— Est-ce que par hasard vous auriez aperçu cette jeune fille dans la soirée d'avant-hier ?

L'autre le dévisagea d'un œil soupçonneux :

— Vous seriez flic, vous, que je serais pas surpris...

— J'appartiens effectivement à un service de police, rétorqua Aimé d'une voix plus sèche. Je vous demande de regarder cette photo attentivement.

Le peintre rengracia et observa le cliché qui représentait un gros plan de Virginie, le visage grave, le regard mélancolique. Sa réponse fit bondir Aimé :

— Ouais, je l'ai vue. Je suis presque sûr que c'était elle. Je l'ai remarquée parce qu'elle était complètement bourrée et que je me suis levé pour voir si elle allait par s'affaler sur le trottoir. Ça arrive souvent, vous savez.

— Où est-elle allée ? demanda Aimé, frémissant d'impatience.

— Où, j'en sais rien, mon vieux. Mais ce que je peux vous dire, c'est comment elle y est allée...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que juste après être passée devant ma fenêtre, elle a été rejointe par une moto, qu'elle est montée en croupe et qu'ils ont disparu.

Aimé remit la photo dans sa poche et eut une pensée pour Boris : une fois de plus, il avait vu juste en l'envoyant faire la tournée des boîtes de Charleville. Il reporta son regard vers le concierge :

— Quel genre de moto ? demanda-t-il.

— Gros cube, sans aucun doute. Et toute rouge.

— Est-ce que vous avez pu voir le pilote ?

— A travers un casque intégral, pas facile ! En tout cas, il était petit et mince. Je me suis même demandé comment il arrivait à maîtriser son engin avec un gabarit pareil.

— Vous êtes bien sûr que c'était avant-hier ?

— A cent pour cent : la petite Georgette venait de passer devant ma loge et elle vient voir son père, au quatrième, régulièrement tous les mardis soirs.

Elle est instit' et elle n'a pas cours le lendemain, c'est pour ça...

Aimé en savait assez. Du moins, il sentait qu'il ne tirerait rien de plus de son interlocuteur. Il le remercia dans un dernier éternuement.

— Pas de quoi, répondit le concierge, hilare. Et soignez-vous, hein ! Si vous avez envie d'une petite aquarelle, venez me voir : je vous ferai un prix « spécial-flic » !

Dans un grand éclat de rire, il disparut sous la porte cochère qu'il referma derrière lui.

Aimé consulta sa montre : dix heures vingt. Il avait juste le temps d'aller interroger par acquit de conscience le personnel de *l'Apocalypse,* au cas où il pourrait glaner un détail supplémentaire. Sans trop y croire.

En remontant la rue Jadoul, il songeait que l'information qu'il venait de recueillir posait plus de questions qu'elle n'en résolvait. Est-ce que le motard « petit et mince » qui avait embarqué Virginie était pour quelque chose dans sa mort ? Et si oui, pourquoi avait-on retrouvé le corps à Sedan et non ici, à Charleville ?

En approchant de la discothèque, dont la musique lui parvenait par coups sourds et réguliers comme le martèlement d'une forge, il se dit que Boris avait peut-être bien raison : leur séjour ardennais ressemblait de moins en moins à une promenade de santé.

*
**

— Je bois à votre beauté... qui est l'orgueil de la police nationale !

Chantai eut un petit rire ravi et choqua sa flûte à champagne, pleine de Cristal Roederer, contre celle de Boris, assis en face d'elle.

Boris avait réservé une table au *Bon Vieux Temps,* place de la Halle, sur les conseils du réceptionniste du *Strasbourg* et il ne le regrettait pas : l'endroit était très agréable, avec sa salle du XVIIIe siècle aux poutres brunies par le temps. Propice en tout cas à un dîner en tête à tête avec une jeune femme.

Pour la circonstance, Chantai avait fait très fort. A son entrée dans le restaurant, tous les regards masculins avaient louché vers elle avec des éclairs de concupiscence. A chaque pas, sa robe imprimée bleu ciel s'ouvrait sur ses jambes bronzées et incroyablement longues, tandis que les pans brodés, retenus par un clip d'argent, laissaient entrevoir la naissance de ses seins volumineux. Elle avait juste mis un peu de rouge à lèvres très léger et une ombre de fard à paupières qui faisait ressortir la luminosité de son regard.

Durant tout le repas, Boris et elle n'avaient pratiquement pas parlé de leur enquête, ni du commissaire Vauchelais. Chantai avait fait honneur au Vosnes-Romanée qui accompagnait le rôti de sanglier et, sous l'effet du Bourgogne, elle enveloppait Boris de regards de plus en plus tendres.

A un moment, leurs jambes s'étaient frôlées sous la table et elle n'avait rien fait pour retirer la sienne. Au contraire, Boris avait eu la nette impression qu'elle accentuait discrètement la pression.

Ils avaient déjà vidé la moitié de la bouteille de champagne quand la porte du restaurant s'ouvrit sur deux hommes. L'un était lourdaud et comme gêné par son propre volume.

L'autre, Boris le reconnut instantanément : c'était Bernard de Saint-Luc.

Ils furent accueillis avec empressement par le patron, un petit homme rondouillard et affable qui ne cessait de passer son index entre son col de chemise et son cou comme s'il étouffait en permanence. Il les conduisit à

une table un peu en retrait, dans le coin droit de la salle où ils étaient protégés des regards par le haut bar de bois brun verni.

Boris se pencha vers Chantai :

— Retournez-vous discrètement et dites-moi qui est l'homme qui vient d'arriver avec Bernard de Saint-Luc...

Faisant mine de chercher quelque chose dans son sac à main de cuir, suspendu au dossier de sa chaise, Chantai jeta un rapide coup d'œil derrière elle.

— Il s'appelle José de Moers, c'est un industriel belge qui s'est implanté à Sedan il y a déjà quelques années. Il possède un château sur la route de Bouillon. Très beau à voir, paraît-il. Pourquoi, il vous intéresse ?

Boris ne répondit pas. Le nom de De Moers venait d'allumer une petite lumière rouge dans sa prodigieuse mémoire et il faisait des efforts désespérés pour se rappeler dans quelles circonstances il l'avait déjà entendu.

Il passa la main dans ses cheveux et sourit à Chantal :

— Si nous y allions ? Je commence à m'ankyloser à rester assis.

Il aida Chantai à se lever et ils se dirigèrent vers la porte de sortie, ce qui les obligeait à passer juste à côté de la table où étaient installés de Moers et Saint-Luc.

Celui-ci se figea quand il aperçut Boris qui le saluait. Il lui répondit d'un petit mouvement très sec de la tête et se replongea aussitôt dans l'étude de la carte qu'il tenait en main.

Boris aurait juré que le député était contrarié de le trouver sur son chemin. « C'est pourtant lui qui a réclamé notre aide », songea-t-il en s'effaçant pour laisser sortir Chantai.

— Vous me raccompagnez chez moi ? proposa celle-ci dès qu'ils furent dehors. J'ai un excellent Cognac que mon père m'envoie régulièrement de mes Charente natales...

Boris acquiesça en souriant. Finir la soirée avec elle était loin de lui déplaire. Il la prit par les épaules et, aussitôt, elle s'abandonna contre lui, sa tête posée sur son épaule.

La pluie avait cessé, laissant Ie6 trottoirs déserts complètement détrempés. Ils marchèrent en silence jusqu'à l'avenue Eugène Franquin, qui

longeait le C. E. S. Nassau et où Chantai avait son studio, au deuxième étage d'un immeuble neuf qui en comportait trois.

Boris eut un petit mouvement de surprise en découvrant l'endroit où vivait Chantai. Les murs étaient recouverts de posters d'acteurs de cinéma, de Christophe Lambert à Matt Dillon, en passant par

Alain Delon dans « la Tulipe Noire » et Mickey Rourke dans « Neuf semaines et demie ». La jeune femme croisa son regard et rougit brusquement.

— Je suis restée très midinette, avoua-t-elle d'une toute petite voix. C'est idiot hein ?

Boris s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Elle se blottit contre lui avec un frémissement de tout le corps :

— N'allez pas croire que je fais monter chez moi tous les hommes que je rencontre, se défendit-elle. En principe, même, je...

— Chantai, interrompit Boris d'une voix douce, vous n'avez rien à m'expliquer. Il n'y a qu'une chose qui compte : c'est que vous soyez là, dans mes bras, et que j'aie très envie de faire l'amour avec vous...

Les mots de Boris eurent raison d'un coup de ses dernières timidités. Elle noua ses bras autour de son cou et plaqua ses lèvres pulpeuses contre les siennes en un baiser passionné. Tout en répondant à son étreinte, Boris fit descendre ses mains le long de son corps souple. Il emprisonna ses fesses, petites mais très fermes, et se mit à les caresser doucement, provoquant les gémissements de Chantai.

Elle plaqua son ventre avec force contre la bosse qui déformait le jean de Boris, sans pour autant cesser de l'embrasser avec fougue.

Boris la souleva sans effort et la porta jusqu'au lit de pin verni, acheté en « kit » chez Ikéa, où elle se laissa allonger sans résistance.

Boris défit le clip d'argent et les pans de la robe s'écartèrent d'eux-mêmes, dévoilant ses seins aux pointes dressées. Il se pencha et saisit délicatement un mamelon entre ses lèvres, arrachant des gémissements de plaisir à Chantai dont le corps se cambra.

Sans cesser de torturer délicieusement son sein, Boris envoya sa main droite entre les cuisses dénudées. Ses doigts remontèrent lentement sur la peau satinée.

Chantai eut un violent sursaut quand il atteignit l'orée de sa toison bouclée. Boris enregistra avec satisfaction que, pour dîner avec lui, la « sage » Chantai avait jugé bon de ne pas mettre de petite culotte.

Quand ses doigts prirent possession de son ventre onctueux de désir, Chantai se redressa brusquement et plongea son regard enfiévré dans les yeux de Boris.

— Prends-moi, Haleta-t-elle, prends-moi tout de suite. J'ai tellement envie de te sentir en moi !

Boris ne se le fit pas dire deux fois. Dégageant à la hâte son membre tendu à se rompre, il pénétra d'un seul coup de reins puissant dans le ventre palpitant de Chantai.

Aussitôt, elle noua ses jambes dans son dos, pour l'absorber davantage en elle. Boris avait l'impression d'être prisonnier d'un fourreau brûlant. Une prison dont il n'avait nullement l'intention de sortir. Il se mit à aller et venir avec de plus en plus de force, déclenchant des gémissements chaque fois plus rauques chez sa partenaire.

Chantai planta ses ongles dans sa nuque et l'attira vers elle.

— Oh oui, encore, supplia-t-elle. Donne-moi encore ta queue, c'est tellement bon !

Ce mot cru dans la bouche d'une jeune femme plutôt réservée, presque timide, fit à Boris l'effet d'un électrochoc érotique. Il sentit le plaisir monter du plus profond de lui et accéléra ses mouvements.

Quand il se déversa en elle à longs jets brûlants, Chantai poussa un hurlement qui s'acheva en une plainte heureuse. Tout son corps se détendit brusquement, anéanti par le plaisir que Boris venait de lui donner. Elle laissa sa tête retomber sur le côté et, les yeux clos, ne bougea plus.

Boris roula sur le dos, le souffle court. Quand il eut repris son calme, un visage vint se superposer devant ses yeux à la peinture blanc cassé du plafond qui commençait déjà à s'écailler par plaques.

Le visage de De Moers, l'industriel belge. Mais cette fois encore, il ne parvint pas à retrouver pourquoi ce nom lui disait quelque chose. Il savait que ce n'était pas une affaire récente, mais c'était tout.

Il se releva doucement et contempla avec attendrissement le visage de Chantai, totalement apaisé. Il alla prendre une Gallia dans la poche de son blouson et revint s'asseoir sur le bord du lit, toujours songeur.

Il était presque sûr que quand il saurait qui était réellement de Moers, il aurait franchi un grand pas en avant.

Car même s'il aurait été bien en peine d'expliquer pourquoi, son instinct lui disait que ce qu'il cherchait dans les profondeurs de sa mémoire avait un rapport avec la mort de Virginie.

CHAPITRE IX



Au moment où Boris tournait et retournait dans sa tête le nom de De Moers, celui-ci entrait dans l'hôtel particulier des Saint-Luc sur les talons du maître de maison.

Il le suivit dans le fumoir du rez-de-chaussée, le front barré par un pli soucieux. C'est lui qui avait tenu à ce dîner avec Bernard. Depuis la mort de Virginie, il avait l'impression angoissante que le ciel allait leur tomber sur la tête. Et ce que lui avait dit Saint-Luc au cours de leur dîner sur ce flic parisien n'était pas fait pour le rassurer.

Il l'avait observé à la dérobée, au restaurant, quand il avait salué Saint-Luc. Un frisson lui avait parcouru l'échine, tant le regard de Boris l'avait fouillé jusqu'à l'âme.

Il se laissa tomber dans le fauteuil de cuir noir que lui désignait son hôte et accepta un Davidoff n° 2 qu'il fit machinalement rouler entre ses doigts

pour en apprécier la texture parfaite.

Saint-Luc se dirigea vers le bar en ébène, disposé à gauche de la baie vitrée qui donnait sur l'entrée du parc. Machinalement, il jeta un coup d'œil dehors. La fenêtre de Suzanne Lanton était éclairée et sa silhouette se découpait dans le rectangle lumineux.

Saint-Luc ne put réprimer un frisson. « Vieille folle, songea-t-il. Tu as de la chance que je ne puisse pas me débarrasser de ta brute de mari. Sans ça... »

Il avait beau trouver ça ridicule, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de frayeur quand la paralytique le regardait avec son mauvais sourire aux lèvres. Exactement la même peur instinctive que quand ses parents l'envoyaient chercher quelque chose dans le grenier. Pour le gosse qu'il était alors, le bruissement des pattes sur les planches du pigeonnier voisin était le signe que, la nuit, des esprits malins se réveillaient. Et qu'ils lui en voulaient à lui, Bernard.

Avec la vieille Lanton, c'était pareil.

Il se secoua pour chasser ses idées noires et se retourna vers de Moers :

— J'ai un armagnac hors d'âge qui n'est pas mauvais du tout, proposa-t-il.

— Si ça ne vous fait rien, je préférerais une bière bien fraîche.

Jean-Luc ouvrit le mini-réfrigérateur encastré dans le mur et dissimulé par un petit tableau, une scène champêtre exécutée par un anonyme du XVIIIe siècle, à la manière de Watteau. Il en sortit une bouteille de Gueuze Mort Subite[15] que de Moers saisit avec des mines gourmandes. Lui-même se servit une généreuse rasade d'armagnac dans un verre en cristal de Bohême finement taillé.

— Après tout, dit-il en suivant à haute voix le cours de ses pensées, Solange a peut-être raison : nous avons sûrement tort de nous faire des cheveux. D'ailleurs, c'est vrai que, jusqu'à maintenant, le Grand-Prêtre a toujours réussi ce qu'il entreprenait. Nous sommes bien placés, vous et moi, pour le savoir.

De Moers prit le temps d'avaler une longue rasade de bière mousseuse avant de répondre :

— Je ne dis pas le contraire, allez ! Mais tout de même, cette fois, il y a eu meurtre.

Saint-Luc sursauta violemment comme si une guêpe venait de le piquer :

— Comment ça, meurtre ? Je vous rappelle que la fille de De Pottère est morte d'une crise cardiaque, rien de plus.

— Mais après absorption massive d'héroïne et divers sévices sexuels. Sévices dont nous sommes les complices, même si nous n'y avons pas directement participé.

L'industriel vida son verre et tira une bouffée de son cigare dont il rejeta la fumée légère et bleutée vers le plafond à moulures :

— De toute façon, le fait d'avoir balancé le corps dans le canal ne plaide pas en notre faveur, n'est-ce pas ?

Saint-Luc se frotta le coin de l'œil avec vigueur et se planta devant de Moers :

— Je crois que le mieux est de cesser les cérémonies pendant quelque temps. Je pense que le Grand-

Prêtre sera d'accord pour observer la plus élémentaire prudence.

— Non seulement, il ne le sera pas, mais il est même bien décidé à aller de l'avant !

Les deux hommes sursautèrent en entendant la voix qui venait de prononcer ces mots. Saint-Luc se retourna d'un bloc pour se retrouver nez à nez avec sa cousine.

Solange, vêtue d'un déshabillé de dentelle transparente qui lui arrivait au ras des fesses, les regardait du seuil avec un sourire ironique.

Elle s'avança et passa ses bras autour du cou de Bernard :

— Tu me sers un whisky sur glace, mon chéri ? Et après je vous expliquerai ce qui va se passer...

Troublé malgré lui par le contact affolant du corps de sa cousine plus qu'à demi nue, Saint-Luc lui servit une grande rasade de Glenfiddish dans laquelle il laissa tomber deux glaçons.

Son verre en main, Solange vint se poser sur l'accoudoir du fauteuil où se trouvait de Moers. Celui-ci avait les cuisses pleines de la jeune femme à quelques centimètres des yeux et devint brusquement encore plus rouge qu'au naturel.

— Messieurs, attaqua Solange, je viens de voir le Grand-Prêtre. Et j'ai le plaisir de vous dire que nous sommes d'accord sur un point important.

— On peut savoir lequel ? demanda Bernard d'une voix inquiète.

— On peut. La mort de Virginie a été accidentelle, nous sommes bien d'accord. Et nous nous sommes dit que c'était cet « accidentel », justement, qui était ennuyeux et auquel il fallait remédier.

Saint-Luc se leva et s'approcha de sa cousine. Tout son être était tendu et le sang se retirait rapidement de son visage :

— J'ai peur de ne pas bien comprendre, coassa-t-il.

Solange le toisa d'un regard méprisant :

— Au contraire, mon chéri : ce dont tu as peur, c'est de trop bien comprendre. Et tu as raison : le Grand-Prêtre a décidé de procéder à de véritables sacrifices humains.

De Moers se leva d'un bond, avec une agilité étonnante pour son volume :

— Ah ça, mais vous êtes donc tous fous, une fois ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais être d'accord avec une telle abomination ?

Solange lui adressa un sourire tranquille :

— Je ne crois pas que l'on vous ait demandé votre avis.

— Eh bien, je vous le donne, moi ! et je vous dis que je vais tout faire pour empêcher cette horreur. Même si je dois aller à la police pour cela !

Solange éclata de rire et avala son verre de whisky d'un coup :

— Allez-y donc à la police, pauvre imbécile ! Ils seront sûrement ravis de vous voir. Surtout si le Grand-Prêtre ressort cette affaire de détournement de mineure qu'il avait étouffée à l'épôque. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

De Moers se laissa retomber lourdement dans son fauteuil en poussant un faible gémissement. Evidemment qu'il se souvenait. Comment pourrait-il jamais oublier la plus belle trouille de sa vie ?

Trois ans plus tôt, il avait été surpris par une ronde de police, dans une encoignure des remparts du château de Sedan, en train de se faire caresser par une gamine d'à peine douze ans dont il avait auparavant baissé la petite culotte.

II. avait été conduit au commissariat sans aucun ménagement et se voyait déjà en train de finir ses jours derrière des barreaux. Mais quelques heures plus tard, on était venu le libérer sans lui fournir la moindre explication. Ce

n’est qu’une fois rentré chez lui qu’il avait reçu un coup de téléphone du Grand-Prêtre lui expliquant qu’il s’était chargé d’étouffer l’affaire.

Accessoirement, il lui avait aussi signifié que ses dons à « l’Esprit des Ténèbres » étaient dorénavant multipliés par cinq. Pour service rendu.

De Moers se releva en titubant. Evidemment, il était coincé. Si cette vilaine affaire ressortait, c’en était fait de lui. Sans même un regard pour Solange et Saint-Luc, le visage gris de terreur, il se dirigea vers la porte qu’il ne prit même pas la peine de refermer derrière lui.

Dès qu’ils furent seuls, Saint-Luc se tourna vers sa cousine qui n’avait pas bougé de l’accoudoir du fauteuil où elle s’était assise. Les yeux du député exprimaient un effroi indicible, comme si, au lieu d’une jeune femme belle et désirable, il découvrait soudain qu’il abritait un monstre effroyable, une goule sanguinaire, sous son toit depuis des années.

— Comment peux-tu seulement envisager une chose pareille ? murmura-t-il d’une voix blanche. C'est impossible, je sais que tu ne le feras pas !

Solange, un sourire presque tendre aux lèvres, fit signe à Bernard de venir s’asseoir près d’elle dans le fauteuil. Habitué à lui céder, il ne songea môme pas à résister.

D’un geste quasiment maternel, elle prit sa tête entre ses bras et l’appuya contre son sein :

— Non seulement, je vais le faire, murmura-t-elle d’une voix douce en lui caressant légèrement les cheveux, mais tu le feras avec moi.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ! cria Bernard d’une voix presque sanglotante, au bord de la crise nerveuse.

— Parce que je le veux, mon pauvre amour, juste parce que je le veux. Et aussi parce que le Grand-Prêtre le veut.

Bernard se redressa d’un bond et agrippa sa cousine par les épaules :

— Le Grand-Prêtre, toujours le Grand-Prêtre ! J’en ai assez. Tu m’entends : assez ! Pourquoi est-ce que je devrais sans cesse lui obéir ? Je ne sais même pas qui il est !

Solange se dégagea sans douceur de l’étreinte de Bernard. Ses yeux lançaient des éclairs :

— Ah, tu ne sais pas qui il est ! Eh bien, je vais te rafraîchir la mémoire, moi : il est celui qui t’a fait député, tout simplement !

— Tu mens ! Si j’ai gagné les élections, c’est grâce à la campagne que j’ai menée et parce que...

— Pauvre imbécile ! S’il n’y avait eu que ta campagne, tu n’aurais pas dépassé trente-cinq pour cent des voix au second tour. Tu ne t’es jamais demandé pourquoi, entre les deux tours, le candidat du centre démocratique et républicain s’est rallié à toi alors qu’il te déteste ?

— Eh bien, je pense que j’ai su...

— Tu n’as rien su du tout ! Simplement, le Grand-Prêtre possède un dossier sur lui. Pas très épais mais drôlement explosif, tu peux me croire. Voilà pourquoi tu as été élu. Et voilà aussi pourquoi tu seras peut-être maire de la ville dans dix-huit mois. Ça te suffit comme raison ?

Solange se calma aussi brusquement qu’elle s’était mise en colère et s’agenouilla aux pieds de son cousin, effondré dans son fauteuil. Elle posa sa tête sur son ventre et frotta doucement sa joue contre son pantalon, faisant naître un renflement prometteur.

— Et puis surtout, murmura-t-elle, cette idée de sacrifice m’excite terriblement, tu sais. Et je ne veux pas le faire sans toi. Parce que tu m’appartiens...

Bernard poussa un gémissement pitoyable. Solange venait de le dégrafer et caressait doucement son membre tendu, à l’intérieur du pantalon.

— Mais comment peux-tu être excitée par une chose aussi horrible, parvint-il à dire.

— De toute façon, dis-toi bien une chose : même si cela ne me faisait pas envie, je le ferai tout de même. Uniquement pour plaire au Grand-Prêtre.

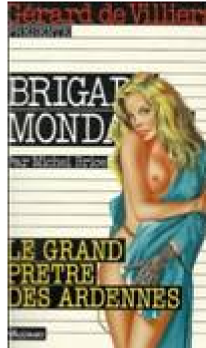
Elle accentua sa pression sur le sexe palpitant qu’elle tenait dans sa main :

— Car j’appartiens au Grand-Prêtre, exactement de la même manière que tu m’appartiens, toi.

Bernard ferma les yeux et s’abandonna à la caresse savante de Solange. Mais, pour la première fois, il ne parvenait pas à la savourer pleinement. A cause de cette impression paniquante qui ne le lâchait pas : celle de se trouver au bord d’un gouffre sans fond.

Un gouffre dans lequel il savait qu’il ne pouvait pas faire autrement que de plonger la tête la première.

CHAPITRE X



La maison était en feu. Déjà, de hautes flammes léchaient les murs de la chambre, interdisant toute retraite, et une fumée épaisse et noire envahissait l'espace. L'alarme se déclencha, mais il était trop tard. Il ne parviendrait jamais à sortir du brasier...

Boris bondit dans le lit et constata avec soulagement que l'alarme de son rêve n'était que la sonnerie du téléphone et la fumée celle du bol de café noir que Chantai venait de déposer sur la table de chevet, à quelques centimètres de son visage.

« Tu deviens trop émotif, mon vieux Boris », se dit-il en passant la main dans ses cheveux en désordre. Tandis que Chantai, totalement nue, se dirigeait vers le téléphone, posé à côté de la chaîne hi-fi, il consulta le petit réveil de voyage à côté de lui.

Neuf heures. Boris calcula rapidement qu'il n'avait pas dormi plus de cinq heures. Chantai s'était révélée insatiable. Il la regarda, attendri.

Elle venait de décrocher et paraissait surprise :

— Oui, c'est bien moi...

— Oui, il est là, effectivement...

— Non, non, pas du tout, je vous le passe. Ne quittez pas...

Elle posa sa main à plat sur le combiné et s'approcha du lit avec l'appareil.

— C'est pour toi, dit-elle en s'asseyant au bord du matelas de mousse. Ton collègue. Je me demande comment il a fait pour savoir que tu étais chez moi.

— Parce que sous ses airs un peu dans la lune, répondit Boris en prenant le combiné, c'est le meilleur flic que je connaisse. Voilà pourquoi.

« Alors, Mémé, décidément, il n'y a pas moyen d'avoir une vie privée avec toi !

A l'autre bout du fil, Aimé toussota d'un air gêné :

— Suis vraiment désolé, Boris. Il y a une heure que je fais le guet en bas de chez ta... enfin en bas de chez mademoiselle Virieu. Et comme tu ne te décidais pas à descendre, j'ai pris sur moi d'appeler. J'ai récolté quelques trucs qui peuvent être intéressants.

— Super, je descends dans dix minutes, le temps de passer sous la douche. Au fait, à titre d'information : comment tu as su que je serais ici ?

— Comme si je ne te connaissais pas aussi bien que ma poche ! grogna Aimé avant de raccrocher.

Boris se tourna vers Chantai et eut la surprise de la découvrir déjà habillée. Tailleur strict et chemisier boutonné jusqu'au cou.

— Sans vouloir être mesquin, je préférais ta tenue d'hier soir, fit-il remarquer.

— Moi aussi, figure-toi. Mais le commissaire Vauchelais aime les jeunes femmes « comme il faut ». D'où mon accoutrement pour aller bosser. C'est ce que j'appelle « me déguiser en madame » !

— Ça ne fait rien, tu es très belle quand même. On se voit ce soir ?

— Malheureusement, non. Je suis prise. Rassure-toi, c'est juste ma tante ! Mais elle est très à cheval sur les principes. Demain soir, si tu veux ?

— D'accord pour demain, conclut Boris en l'embrassant dans le cou.

Dix minutes plus tard, il retrouvait Aimé dans l'unique bar de la rue, attablé devant une tasse de thé Earl Grey, que le barman avait déposé devant lui avec une mine inquiète. Pas sûr du tout que ce breuvage soit assimilable par un gosier français.

Boris lui commanda un grand crème et deux croissants et il repartit vers son comptoir, rassuré.

— Alors, Mémé, ta soirée a été fructueuse ?

— Pas tant que la tienne, apparemment, bougonna Aimé en sortant précipitamment son mouchoir.

— Allez, fais pas la tête ! De toute façon, c'est pour ton bien que j'ai dîné avec Chantai au lieu d'aller à Charleville : je me dois d'épargner toutes les tentations au mari fidèle que tu es.

— Un peu facile, non ? Bref, je dois dire que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps...

Aimé prit le temps d'avaler une gorgée de thé brûlant avant de poursuivre, ménageant ses effets comme un acteur consommé. Il en fut pour ses frais, car Boris qui le connaissait bien attaqua tranquillement son deuxième croissant, sans marquer la moindre impatience.

Deux hommes d'une cinquantaine d'années entrèrent à ce moment dans le bar, en faisant tinter la sonnette de la porte. Ils saluèrent le patron en habitués qui n'ont même pas besoin de préciser leur commande. De fait, le patron, un petit homme tout sec et incroyablement ridé, leur servit à chacun un ballon de blanc sec.

Aimé se racla la gorge pour ramener l'attention de sa flèche à lui :

— Donc, je me suis tapé la tournée des discothèques de Charleville. Pas drôle, crois-moi. Et finalement, par un coup de hasard qui serait un peu long à t'expliquer, j'ai réussi à trouver celle où est effectivement allée Virginie de Pottère, le soir de sa mort.

Boris reposa le reste de son croissant. Brusquement, il n'avait plus faim.

— Et alors ?

— Alors, elle est sortie de la boîte seule et complètement saoule. Elle titubait sur le trottoir quand une grosse moto rouge, pilotée par un type petit et fluet, l'a embarquée. C'est tout ce que j'ai pu obtenir.

Boris donna un coup de poing si violent sur la table que le chat qui dormait au-dessus du radiateur, à côté d'eux, s'éveilla en sursaut et fila vers la cuisine d'où s'échappait par bouffées une forte odeur d'oignons en train de frire.

— Mémé, tu es génial !

— N'exagère pas...

— Mais si ! Tu te rends compte que tu viens de flanquer par terre la piste des campeurs hollandais et que, du coup, Vauchelais va bien être obligé de reconsidérer l’affaire sous un autre angle.

Aimé pinça le bout de sa moustache :

— Tiens, c’est vrai, je n’y avais pas pensé sur le moment.

Il héla le garçon pour lui demander un petit pot d’eau chaude que l’autre lui apporta en grommelant.

— Et ce n’est pas tout, poursuivit-il ensuite. A propos de Vauchelais, Baba a appelé ce matin à l’hôtel. Il paraît que son dossier est plutôt épais. Elément extrêmement brillant, d’une grande intelligence, qui aurait dû faire une carrière exceptionnelle.

— Mais ? fit Boris qui voyait venir la suite.

— Mais il a eu la mauvaise idée de prendre une part active à l’OAS et de fréquenter beaucoup trop les milieux de l’extrême droite agissante, à une époque où ceux-ci n’avaient qu’une idée : flinguer de Gaulle. Ça lui a valu de se retrouver à Sedan, dont il n’a plus bougé depuis. Et où, apparemment, il ne fait plus parler de lui. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Boris n’écoutait plus. Quand Aimé avait prononcé le mol « extrême droite », ça avait fait tilt dans son esprit. Il venait, par association d’idées, de retrouver pourquoi le nom de De Moers lui disait quelque chose. Dix ans plus tôt, il avait été impliqué dans une affaire de groupes néo-nazis, dans son pays. Des groupes qui avaient des ramifications en France. A l’époque, Boris avait lu comme tout le monde l’information dans les journaux et l’avait rangée dans un coin de sa mémoire.

Elle ressortait à point nommé aujourd’hui.

A son tour, il raconta à Aimé sa soirée de la veille. Moins l’épisode Chantai évidemment.

— Voilà où nous en sommes, conclut-il. D’un côté, un industriel sympathisant d’extrême droite, de l’autre, une gamine que l’on retrouve nue dans le canal, avec précisément un insigne nazi dans la main. Et entre les deux, un commissaire de police dont la carrière a été brisée à cause de ses accointances avec le même milieu. Ça commence à faire beaucoup tout ça, non ?

Aimé ôta ses lunettes Amor et entreprit de les nettoyer avec un coin de sa serviette en papier.

— En admettant même que de Moers soit coupable, ou complice, de la mort de Virginie, tu ne penses tout de même pas que Vauchelais freinerait l'enquête, uniquement pour couvrir un vague sympathisant à ses idées ? Des idées dont, d'ailleurs, on ne sait même pas s'il les a encore...

Boris ne répondit rien. Ce qui commençait à germer dans son esprit lui faisait presque peur.

*

**

René Lanton esquissa un mouvement de recul en ouvrant la porte de sa maison de gardien.

C'était la première fois que le Grand-Prêtre venait chez lui en plein jour. Il eut un regard instinctif vers la porte, derrière lui, qui ouvrait sur l'escalier menant au premier étage. Là où Suzanne se trouvait, assise dans son fauteuil roulant, devant la fenêtre. Dans la position exacte où il l'avait installée une heure plus tôt.

Il s'effaça pour laisser entrer le Grand-Prêtre et lui désigna la grande cuisine, à gauche de la porte d'entrée, dans laquelle régnait une odeur bizarre, un mélange de chou refroidi et de café chaud. Il débarrassa en hâte une chaise cannelée recouverte de linge sale. Le carillon Westminster sonna neuf heures.

— Est-ce que je peux vous offrir...

Le Grand-Prêtre l'arrêta d'un geste et lui fit signe de s'asseoir face à lui, devant la table de bois bancale recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et bleus.

— Il y a du nouveau, attaqua le Grand-Prêtre en se frottant les mains l'une contre l'autre. La mort de Virginie m'a donné une idée : désormais, nous allons procéder à de véritables sacrifices humains.

Lanton ne broncha pas. Son visage n'exprimait aucun sentiment particulier. Il se comportait comme d'habitude en homme accoutumé à obéir aveuglément, quel que soit l'ordre donné. Et puis, il en avait vu d'autres et un meurtre, fût-il rituel, n'était pas fait pour l'effrayer.

— Vous ne craignez pas que les fidèles se dégonflent ? demanda-t-il d'une voix tranquille.

— Certains oui. Mais ceux-là ne seront au courant de rien. Les sacrifices n'auront lieu que pour un petit nombre.

— Qui sera la victime ?

Le Grand-Prêtre eut un mince sourire, le visage tourné vers le boulevard Fabert où un camion passait en faisant trembler les vitres.

— Je ne sais pas encore, répondit-il. Mais le mieux est de faire confiance à notre amie Solange pour ça. Elle a le chic pour nous ramener les agneaux égarés, non ?

René Lanton inclina la tête sans répondre et se leva en même temps que le Grand-Prêtre qu'il raccompagna jusqu'à la porte.

— Ça aura lieu quand ? demanda-t-il.

— Très bientôt. Le plus tôt possible en fait.

Il sortit sans se retourner, poursuivit par le grincement lugubre de la petite porte en fer qui donnait sur le boulevard.

— René !

Lanton soupira en entendant la voix sèche et plaintive de sa femme qui l'appelait depuis sa chambre.

Il monta l'escalier à pas lents, comme s'il voulait le plus possible retarder le moment de se trouver face à elle, dans cette chambre qui n'était plus la sienne depuis longtemps et dont l'odeur fade de médicaments l'écœurait.

Il poussa la porte, se baissa instinctivement pour éviter la grosse poutre maîtresse qui barrait toute la pièce dans le sens de la largeur et se planta devant le fauteuil roulant de Suzanne :

— Tu as besoin de quelque chose ?

Sa femme manœuvra son fauteuil pour se trouver face à lui. Ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise qui fit froid dans le dos à Lanton. Lui, le baroudeur revenu de tout, n'avait jamais pu s'empêcher de craindre Suzanne.

— Moi, je n'ai besoin de rien, gronda-t-elle. Mais toi oui : tu as besoin qu'on te mette en garde ! Cet homme qui vient de venir te voir est maudit. Il traîne la mort après lui, je le sens. Il ne faut plus le voir, René, sinon la mort sera pour toi aussi !

René Lanton redescendit l’escalier en soupirant. Décidément, l’état mental de Suzanne ne s’arrangeait pas. Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque chose qu’il n’avait jamais connu jusqu'à ce jour.

La peur.

CHAPITRE XI



— Dis donc, il ne s'embête pas, le député !

Aimé Brichot venait de franchir la grille de l'hôtel particulier de Saint-Luc et en béait d'admiration. Evidemment, à côté de son appartement à Kremlin-Bicêtre, la grande bâtisse carrée de trois étages, avec son perron de pierre et son grand toit d'ardoises véritables faisait figure de palais des mille et une nuits.

Il s'arracha à sa rêverie et traversa le parc en faisant crisser les graviers blancs sous ses semelles de cuir.

Il était ici pour interroger Bernard de Saint-Luc et cela ne l'amusait qu'à moitié. Si le député était dans les mêmes dispositions d'esprit à son égard que la veille dans le bureau de Badolini, ça allait être coton.

Mais Boris tenait à en savoir plus sur lui, notamment sur ses liens avec de Moers. Aimé le connaissait trop pour ne pas voir que sa flèche avait une idée derrière la tête.

— Je préfère ne rien te dire pour le moment, avait répondu Boris à ses questions. C'est encore trop vague dans mon esprit. Vague et surtout complètement fou...

Aimé n'avait pas insisté. Ils s'étaient partagé le boulot, comme toujours dans ces cas-là : de Moers pour Boris et Saint-Luc pour lui. Chacun sachant très bien que l'autre tirerait le maximum de son interrogatoire.

C'était ça le secret de la terrible efficacité de leur équipe depuis tant d'années : une confiance absolue dans les capacités de l'autre.

Aimé grimpa les marches du perron et tira sur la poignée de fer accrochée au bout d'une chaîne. Un carillon retentit de l'autre côté de la double porte en verre dépoli.

Pendant près d'une minute, il ne se passa rien. Aimé allait resonner quand il entendit le bruit de pas dans le hall. Un homme d'une bonne cinquantaine d'années, aux cheveux gris coupés très courts et au visage barré par une grosse cicatrice, lui ouvrit.

— C'est pour quoi ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Aimé lui brandit sa plaque sous le nez :

— Inspecteur principal Aimé Brichot. Je souhaiterais parler à M. Bernard de Saint-Luc.

— Bougez pas, je vais voir s'il peut vous recevoir. Il est très occupé en ce moment.

— Moi aussi, je suis très occupé, répondit Aimé sans se démonter. Et je suis quand même venu jusqu'ici.

René Lanton s'éloigna en grommelant quelque chose de peu aimable sur « ces flics qui se croient tout permis ». Il appuya sur le bouton d'un interphone dissimulé par un gros pilier rond, en marbre blanc.

— Monsieur ? 11 y a là un fî... un policier, qui demande à vous parler. Inspecteur Michot ou quelque chose comme ça... Très bien, je lui dis de monter.

Il revint vers Aimé, l'air de moins en moins aimable :

— Le patron vous attend. Vous montez au premier, c'est la porte juste en face de l'escalier. Pouvez pas vous gourer. M'excuse de pas vous accompagner, mais j'ai du taf.

Il disparut par une petite porte étroite, dissimulée sous l'escalier.

Aimé arriva au premier étage, impressionné par les marches de marbre et la rampe de fer forgé rehaussée de dorures rutilantes.

Bernard de Saint-Luc l'attendait sur le palier, vêtu d'une robe d'intérieur en soie chamarrée, une Dunhill entre les doigts.

— Bonjour, monsieur l'inspecteur, dit-il d'une voix qui se voulait cordiale. Vous pardonnerez ma tenue, mais je ne m'attendais pas à votre visite et je travaille toujours ainsi le matin. Que voulez-vous, chacun ses petites manies !

Il s’effaça pour le laisser entrer dans son bureau et lui désigna le fauteuil qui tournait le dos à l’immense bibliothèque.

— Alors, est-ce que votre enquête avance ? demanda-t-il en ouvrant la porte du bar. J’espère que vous allez justifier la confiance que j’ai placé en vous. D’ailleurs, je suis tranquille : on m’a dit que vous étiez les plus fins limiers de Paris et je n’en doute pas un seul instant ! Puis-je vous servir quelque chose ?

Aimé refusa l’offre. L’attitude de Saint-Luc l’intriguait. Son amabilité avait quelque chose de forcé, comme s’il voulait à tout prix se concilier ses bonnes grâces.

— Monsieur le député, attaqua-t-il, pour les besoins de notre enquête justement, j’ai besoin de vous poser quelques questions.

— Mais faites donc, j’y répondrai de mon mieux !

— Tout d’abord, il nous serait utile de savoir ce que vous faisiez le soir où Virginie de Pottère est morte.

Saint-Luc eut un haut-le-corps et se tourna d’un bloc vers Aimé. Toute son amabilité avait disparu d’un seul coup comme par enchantement.

— Qu’est-ce que vous prétendez insinuer ? demanda-t-il d’une voix glaciale. Je suis devenu suspect peut-être ?

Aimé se racla la gorge, faisant des efforts désespérés pour contenir l’éternuement qu’il sentait monter en lui. Intérieurement, il maudit Boris de l’avoir envoyé se fourrer dans un guêpier pareil.

— Bien sûr que non, bredouilla-t-il en se tortillant dans le fauteuil trop profond pour lui. Mais vous savez, ça fait partie des questions de routine que l'on pose toujours. Notamment aux personnes qui habitent près du lieu où l’on découvre la victime. Hors, il se trouve que votre domicile n’est séparé du canal que par la Prairie...

— C’est totalement idiot, grinça Saint-Luc en se servant une double dose de whisky qu’il avala d’un trait. D’autant plus que, puisque vous tenez absolument à tout savoir, je n’étais pas chez moi ce soir-là.

Aimé remonta ses lunettes sur son nez où perlaient quelques gouttes de transpiration. Le brusque besoin d’alcool du député l’intriguait. Et l’inclinait à penser que ses questions le mettaient mal à l’aise.

— Puis-je vous demander où vous étiez ? demanda-t-il d’une voix plus ferme.

Saint-Luc pointa vers lui un index qui tremblait légèrement :

— Vous m'énervez avec vos questions insidieuses ! Vous savez que j'ai assez de pouvoir pour vous casser en deux comme du verre ?

Aimé ne broncha pas. En quinze ans de Brigade Mondaine, s'il avait dû être brisé par tous ceux qui le lui avaient promis, il ne serait plus qu'un petit tas de cendres.

— Puis-je vous demander où vous avez passé la soirée du 7 décembre dernier ? répéta-t-il du même ton neutre.

Saint-Luc prit une profonde inspiration et fit un violent effort pour rester maître de lui-même :

— Très bien, dit-il d'une voix plus calme, puisque vous y tenez tant que ça : j'ai passé la soirée chez José de Moers, un industriel belge de mes relations qui possède un château sur la route de Bouillon. Etes-vous satisfait ? D'ailleurs, si vous mettez ma parole en doute, vous pouvez toujours interroger mon homme d'entretien : c'est lui qui a sorti la Rolls du garage ce soir-là.

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire, monsieur. Vous êtes très ami avec M. de Moers ?

Il sembla à Aimé que Saint-Luc pâlissait, mais il se reprit très vite :

— José de Moers et moi sommes en affaires. C'est mon droit, je suppose ?

Le ton était excédé. Aimé comprit qu'il ne tirerait rien de plus du député et choisit de battre en retraite. En passant devant la haie de troènes, il eut l'idée de demander à René Lanton ce qu'il faisait le soir de la mort de Virginie. A tout hasard. Il frappa plusieurs fois à la porte, mais personne ne répondit.

II allait s'en aller quand une fenêtre s'ouvrit au-dessus de sa tête. Aimé leva les yeux et vit une tête de femme hirsute se pencher vers lui.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle d'une voix éraillée. La mort plane sur cette maison !

Et elle referma la fenêtre dans un grand éclat de rire.

Un peu interloqué, Aimé se dépêcha de refermer derrière lui la petite porte de fer noir. Il décida de rentrer directement à l'hôtel pour passer un coup de fil à Jeannette et aux enfants, avant que Boris ne passe le prendre

pour aller déjeuner. Tout en remontant le boulevard Fabert vers la rue Thiers, il se dit que sa visite chez Saint-Luc n'avait pas donné grand-chose.

Pourtant, à une ou deux reprises, il aurait juré que le député savait plus de choses qu'il ne voulait bien en dire.

*

**

Boris tourna à gauche dans le petit chemin de terre détrempé par les pluies de la veille.

Cela faisait deux fois qu'il se trompait, empruntant des chemins qui se perdaient dans la forêt sans mener nulle part. En tout cas, pas au château de José de Moers.

Celui-ci paraissait mieux entretenu que les précédents, ce qui était bon signe.

Boris roula encore trois cents mètres dans la R11 de service que Vauchelais avait consenti, de très mauvaise grâce, à mettre à sa disposition. Les nuages de la veille avaient fait place à un ciel d'un bleu très soutenu. Le soleil jouait dans les hautes branches des sapins, mais ne parvenait pas à percer leur masse touffue jusqu'au sol. Un sol perpétuellement plongé dans la nuit et où rien ne poussait.

Enfin, au détour d'un virage, le château apparut. Boris arrêta sa voiture sur l'esplanade et gravit les marches du majestueux perron quatre à quatre. Il allait soulever le lourd marteau de bronze en forme de main quand la porte s'ouvrit sur José de Moers en personne.

— Je vous ai vu arriver de la fenêtre, expliqua-t-il avec cette pointe d'accent belge dont il n'était jamais parvenu à se défaire malgré ses efforts. Vous êtes l'inspecteur que j'ai vu hier soir au restaurant, n'est-ce pas ? Donnez-vous la peine d'entrer.

Il le fit pénétrer dans le salon bibliothèque, une vaste pièce aux murs recouverts de boiseries précieuses qui aurait été superbe sans le luxe ostentatoire étalé un peu partout. Ainsi, Boris eut l'impression que les livres richement reliés de la bibliothèque en merisier avaient été achetés au kilomètre et jamais ouverts.

Il refusa d'un geste le cigare que lui proposait de Moers et attaqua bille en tête. Une méthode qui avait l'avantage de décontenancer l'adversaire et qui donnait parfois de bons résultats :

— Monsieur de Moers, est-ce que vous financez toujours les groupes néo-nazis de votre pays ?

L'industriel sursauta, laissant échapper l'allumette qu'il s'apprêtait à enflammer.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez très bien entendu. Je vous demande si vous avez toujours des activités politiques illégales, activités pour lesquelles vous avez été condamné autrefois.

De Moers devint encore plus rouge qu'au naturel et crispa ses deux poings avec force :

— Ecoutez-moi, dit-il d'une voix sourde, j'ai été condamné pour certains... disons « errements de jeunesse », d'accord. Mais il y a des années de ça. J'ai payé, je suis quitte !

— Tant mieux, tant mieux, fit Boris d'un air affable. Parce que sinon, il aurait fallu essayer de m'expliquer d'où pouvait venir la croix gammée que Virginie de Pottère serrait dans son poing quand on l'a repêchée dans le canal.

De Moers pâlit. Comme si le sang s'était soudain retiré de son visage. Boris crut qu'il allait s'écrouler sur le tapis, tant ses jambes tremblaient.

Boris était à peu près sûr que l'industriel lui cachait quelque chose. Il attrapa un disque rangé avec quelques autres, près de la chaîne Bang et Olufsen dernier modèle.

— Vous êtes peut-être rangé des voitures, comme on dit, mais ça, ce sont quand même les chants de la Wehrmacht. C'est toujours votre musique préférée, monsieur de Moers ?

L'industriel s'était un peu repris et il réussit à s'extirper un pâle sourire. Il alla prendre un volume relié dans sa bibliothèque et le tendit à Boris :

— Comme vous voyez, j'ai aussi le recueil des discours de De Gaulle. Vous ne me demandez pas si je suis toujours gaulliste, inspecteur ?

Boris dut convenir en lui-même que de Moers venait de marquer un point. Ça n'empêchait pas qu'il avait failli s'évanouir quand il lui avait parlé de la croix gammée.

Il ouvrait la bouche pour reprendre le fil de ses questions quand un bruit de moteur, dans la cour, attira son attention. Il s'approcha de la croisée, juste à temps pour voir une jeune femme à la chevelure flamboyante descendre d'une grosse cylindrée rouge sang.

Une petite lumière s'alluma instantanément dans son esprit et son cœur se mit à battre plus vite. « Virginie a été embarquée par une grosse moto rouge, lui avait appris Aimé. Pilotée par un type petit et fluet. »

C'était comme si un voile venait de se déchirer brusquement devant les yeux de Boris. L'idée qui jaillissait avec une force incroyable dans son esprit remettait tout en question. Car Boris était en train de se dire que, sous la combinaison de cuir et le casque intégral, il n'y aurait aucune différence entre un homme de faible stature et... une femme.

Evidemment, il devait y avoir beaucoup de grosses motos rouges dans les Ardennes, mais tout de môme : la coïncidence était troublante.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à de Moers qui s'était, lui aussi approché de la fenêtre.

— Solange d'Artenay. La cousine de Bernard de Saint-Luc, que vous connaissez.

— C'est une amie à vous ?

— Une relation, sans plus...

— Une relation qui entre chez vous sans même s'annoncer, rétorqua Boris qui trouvait que, décidément, tout ce petit monde était très lié.

Il se retourna vers l'industriel qui ne faisait rien pour cacher l'embarras où le mettait la visite impromptue de Solange.

— Eh bien, nous allons accueillir Mlle d'Artenay ensemble, si vous le voulez bien...

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. La porte s'ouvrit sur Solange, vêtue d'une combinaison de cuir qui la moulait de façon indécente et sous laquelle elle était totalement nue.

Elle marqua un temps d'arrêt en apercevant Boris, puis elle lui offrit son sourire le plus sensuel et le détailla sans se gêner.

De Moers, de plus en plus mal à l'aise, s'interposa :

— Solange, je vous présente l'inspecteur Corentin. C'est lui que votre cousin est allé chercher à Paris pour tenter d'élucider la mort de...

— Je suis au courant, coupa Solange sans quitter

Boris du regard. Pour une fois, ce pauvre Bernard a eu la main heureuse. Il n'aurait pas pu mieux choisir.

Elle s'approcha de Boris d'une démarche outrageusement chaloupée, la poitrine en avant :

— Je présume que vous savez déjà qui je suis, murmura-t-elle en lui tendant sa main aux ongles démesurément longs.

— En effet. Mais on ne m'avait pas averti que vous étiez aussi belle...

Solange eut un petit rire de gorge :

— Beau gosse et galant ! Décidément, la police me plaît de plus en plus !

Elle posa ses doigts sur la chemise de Boris et lui agaça la poitrine de ses ongles. Boris eut l'impression qu'on lui envoyait une décharge électrique dans tout le corps. Solange était d'une sensualité torride et, dans d'autres circonstances, il aurait eu bien du mal à lui résister.

La combinaison de cuir, à moitié ouverte en haut, lui offrait une vue imprenable sur la fabuleuse poitrine constellée de taches de rousseur qui semblait se passer fort bien de soutien-gorge.

Brusquement, de Moers saisit Solange par le bras et l'écarta sans douceur de Boris.

— Chère amie, dit-il d'une voix qui se contenait, l'inspecteur a sûrement encore beaucoup à faire, et il ne serait pas raisonnable de notre part de le retenir plus longtemps.

Solange éclata de rire :

— Est-ce que vous seriez jaloux, par hasard ? En ce cas, vous auriez parfaitement raison de l'être, figurez-vous !

Boris prit congé rapidement, soucieux de ne pas envenimer les choses inutilement. Avant de remonter dans sa voiture, il se retourna vers la fenêtre du salon qu'il venait de quitter et vit Solange lui adresser un petit signe de la main.

Il se dit qu'elle était vraiment superbe. Et de surcroît, toute prête à se laisser séduire. Deux qualités qu'il appréciait particulièrement chez les femmes. Mais il y avait quelque chose qui le bloquait chez Solange.

L'éclair d'acier, impitoyable et cruel, qu'il avait lu dans son regard d'émeraude.

CHAPITRE XII



Solange avait les nerfs en pelote.

Elle venait de passer deux heures devant le dancing *La Corrida,* juste à la sortie de Bouillon, en Belgique. Un dancing ouvert l'après-midi et où les adolescents venaient danser quand ils n'avaient pas classe ou à la sortie de leur dernier cours de la journée.

Il lui était arrivé plusieurs fois de venir là, de repérer une fille qui repartait toute seule et de la convaincre de l'accompagner, moyennant finances, au château de De Moers, où elle servait de victime aux fidèles de l'Esprit des Ténèbres.

Mais aujourd'hui, elle devait bien se dire qu'elle allait rentrer à Sedan bredouille. Et ça l'agaçait particulièrement. Car, de plus en plus, l'idée du sacrifice la taraudait. Seulement, là, il fallait redoubler de précautions pour aborder une fille.

Pas question de se faire repérer bêtement.

« Tant pis, c'est foutu, songea-t-elle. Je n'ai plus qu'à rentrer et à prévenir le Grand-Prêtre de mon échec. »

Elle grimpa sur sa moto sous l’œil brillant d’envie de deux adolescents qui ne savaient plus ce qu’ils désiraient le plus : la moto ou le pilote.

Solange leur sourit et passa sa langue sur ses lèvres, ce qui les fit rougir comme des pivoines et ricaner. Ils étaient bien gentils tous les deux et, dans d’autres circonstances, Solange se serait sûrement fait un plaisir de les déniaiser. Mais là, c’est une fille qu’elle cherchait.

Et elle n’en avait pas trouvée.

Elle mit les gaz et reprit la route de la frontière qu’elle atteignit en un petit quart d’heure. Evidemment, il n’y avait personne au poste de douane : depuis quelques années, la frontière franco-belge n’était plus qu’un vieux souvenir.

Soudain, trois kilomètres plus loin, alors que la nuit commençait de tomber, le cœur de Solange bondit dans sa poitrine.

A cent mètres devant elle, à la sortie d’un virage, une fille marchait le long de la route, un gros sac à dos pesant sur ses épaules.

Solange ralentit rapidement et s’arrêta à sa hauteur. Elle retira son casque et s’ébroua, faisant voler ses cheveux autour d’elle.

— Bonjour, dit-elle d’une voix douce. Vous allez loin comme ça ?

L’adolescente la regardait avec dans les yeux un mélange de méfiance et de peur. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ses cheveux blonds et raides étaient sales et ses traits creusés par la fatigue.

Mais avec ses grands yeux délavés et sa bouche rouge et pulpeuse dans son visage triangulaire, elle était loin d’être dénuée de charme.

— N’aies pas peur de moi, insista Solange, adoptant instinctivement le tutoiement. Est-ce que tu veux que je te dépose quelque part ?

La gamine haussa les épaules :

— Je ne sais même pas où je vais, alors...

— Bon, raconte-moi un peu tout ça. Tu t’appelles comment d’abord ?

— Isabelle. Isabelle Bernier.

— Et tu t’es sauvée de chez toi, c’est ça ?

Isabelle hésita une fraction de seconde. Elle détaillait Solange avec attention, semblant chercher un signe qui lui dirait si elle devait lui faire confiance ou pas.

— Bon OK, c’est vrai que je me suis tirée de chez mes vieux. Ils me faisaient trop chier.

— Ils habitent où ?

— Nancy.

— Et qu’est-ce que tu fais par ici ?

— Je suis allé voir des copains à Bouillon, des types que j’ai rencontrés sur la Côte cet été. Vachement cools...

— Et tu ne les as pas trouvés ?

Isabelle fit la moue et secoua la tête :

— L’adresse qu’ils m’ont donnée n’existe même pas...

— Et maintenant, tu comptes faire quoi ?

— N’importe quoi, sauf retourner à Nancy en tout cas !

Solange réfléchissait à toute vitesse. Elle avait une chance incroyable : le destin venait de placer sur sa route la victime idéale. Elle insista :

— Personne ne sait que tu es ici ?

— Non.

— Je vais te proposer une chose. J'ai un ami qui possède un château pas loin d’ici avec plein de chambres libres. Si tu veux, on y va toutes les deux, tu prends une bonne douche, on dîne, on se fait une bonne nuit de sommeil et demain on avise. Qu’est-ce que tu en penses ?

Isabelle la regarda et, pour la première fois, un pâle sourire vint éclairer son visage :

— Ça serait cool. Il va rien dire votre ami ?

— Penses-tu ! Je ne sais même pas s’il est là en ce moment. Mais ça ne fait rien : j’ai la clé. Alors, on y va ?

Un quart d’heure plus tard, Solange arrêtait sa moto sur l’esplanade du château. Elle nota avec satisfaction que le hasard continuait de la servir : il n’y avait aucune voiture, preuve que de Moers n’avait pas de visiteurs.

— Viens ! dit-elle à Isabelle en lui prenant la main, je vais te montrer tes appartements.

Elle la guida jusqu’à la chambre où, deux jours plus tôt, Virginie de Pottère avait passé sa dernière nuit. Isabelle ouvrit des yeux ronds en découvrant le décor luxueux de la pièce, et surtout le grand lit à baldaquin.

— Mince ! On se croirait dans un film !

Solange lui sourit et lui effleura la joue du bout de ses ongles :

— La salle de bains est derrière cette porte.

Prends une bonne douche. Sans vouloir te vexer, tu en as besoin ! Moi, pendant ce temps-là, je vais voir ce qu'il y a à manger en cuisine. A tout à l'heure !

Solange redescendit un étage et se dirigea droit vers le salon où devait se tenir de Moers, comme à son habitude. Elle le trouva en train d'arpenter nerveusement la pièce, une bouteille de bière brune à la main. Dès qu'il la vit, il s'avança vers elle à grandes enjambées.

— Qui est-ce ? demanda-t-il d'un ton agressif. Qu'est-ce qu'elle vient faire chez moi ?

Solange lui passa une main câline entre les jambes et, par jeu, frotta ses seins contre la chemise tendue à craquer de son amant épisodique :

— Comme si vous ne le saviez pas, ce qu'elle vient faire ici ! Ou plutôt : ce qu'on va lui faire ici. Car elle ne ressortira jamais de ce château. En tout cas, pas vivante...

De Moers eut une sorte de gémissement pitoyable et se laissa choir dans le fauteuil le plus proche :

— Ainsi, vous n'avez pas renoncé à votre projet insensé ! Je vous ai pourtant dit ce que je pensais de cette horreur. Je refuse que ça ait lieu chez moi !

— Vous n'avez rien à refuser et vous le savez parfaitement. Je croyais que le Grand-Prêtre avait été assez clair à ce sujet ! Ça aura lieu et pas plus tard que demain soir, si le Grand-Prêtre est d'accord. Tenez-vous-le pour dit !

Solange quitta le salon sans attendre la réaction de De Moers. Elle remonta au premier et trouva Isabelle assise sur le lit, son corps frôle enveloppé dans une immense serviette de bain rose tendre.

A son entrée, Isabelle lui sourit d'un air ravi :

— Je me sens beaucoup mieux, assura-t-elle. J'en reviens pas : ce que vous ôtes gentille avec moi !

Solange s'approcha et déposa un léger baiser au coin de ses lèvres, sans qu'Isabelle s'en offusque :

— Je suis gentille parce que tu m'es très sympathique. Tiens, allonge-toi sur le ventre, je vais te faire un massage qui te détendra complètement.

Solange alla chercher un pot de crème relaxante dans la salle de bains. Quand elle revint, Isabelle avait défait la serviette et s'était allongée nue sur le lit. Solange admira la courbe de ses reins et ses fesses, petites mais parfaitement rondes, ainsi que ses cuisses admirablement proportionnées. Décidément, elle avait eu la main heureuse : cette gamine allait faire une victime de choix.

Quand Solange posa ses mains sur ses épaules, Isabelle poussa un profond soupir de bien-être et ferma les yeux.

— Comme ta peau est douce ! murmura Solange à son oreille, excitée par la passivité de sa victime. Tu as un corps fait pour être caressé...

Solange laissa ses mains descendre le long du dos un peu trop maigre et emprisonna les globes charnus des fesses qui se contractèrent imperceptiblement.

— Laisse-toi faire ma chérie, souffla Solange. Tu vas voir comme c'est bon. Je suis sûre que tu vas adorer ça.

Elle insinua deux doigts entre les cuisses soyeuses. Quand elle atteignit les premiers poils follets de la toison peu abondante et blonde comme les blés, Isabelle se cabra et eut un petit cri de surprise.

— Non, ce n'est pas bien, protesta-t-elle d'une voix mal assurée. Il ne faut pas faire ça !

Mais très vite, vaincue par l'habileté diabolique de Solange, emportée par sa propre sensualité en train de s'éveiller, elle se laissa retomber sur le lit et ouvrit les jambes pour permettre aux doigts qui la caressaient de pénétrer en elle.

Le visage empourpré, Solange ne résista pas longtemps à son désir de posséder complètement ce corps offert. Elle retourna Isabelle sur le dos et enfouit sa bouche avide dans l'intimité humide de rosée amoureuse.

Sous l'assaut de la langue experte, Isabelle eut un violent sursaut et attrapa les cheveux de Solange à pleines mains.

Pas pour l'écarter d'elle, mais au contraire pour souder son visage à son ventre en feu.

Elle poussait de petits cris inarticulés à chaque coup de langue et son corps ondulait comme une mer démontée, semblant s'empaler sur un sexe imaginaire.

Sa flamboyante chevelure en bataille, Solange se redressa. Ses yeux lançaient des éclairs. Rarement, elle s'était sentie aussi excitée. Une excitation nouvelle, d'une puissance irrésistible. Si elle ne s'était pas retenue, elle aurait été capable de tuer Isabelle, là, tout de suite, sans attendre la cérémonie rituelle.

Mais ça, elle n'en avait pas le droit. Le Grand-Prêtre ne le lui pardonnerait pas.

En attendant, elle voulait posséder ce corps agité par les spasmes du plaisir. Le posséder totalement.

Elle se redressa brusquement et arracha plus qu'elle ne l'ôta sa combinaison de cuir. Isabelle, qui avait rouvert les yeux, la dévorait du regard.

— Qu'est-ce que vous êtes belle ! souffla-t-elle. Je ne sais pas ce qui m'arrive, c'est la première fois que je fais ça avec une femme...

— Et je parie que tu aimerais bien avoir une belle grosse queue à ta disposition, en ce moment, pas vrai ?

Isabelle rosit légèrement :

— Oui, je crois que j'en ai envie...

— Eh bien, tu vas l'avoir !

Solange ouvrit le tiroir de la table de chevet et en sortit un godemiché de caoutchouc rose qui imitait à la perfection un sexe de belle dimension.

Devant les yeux d'Isabelle, écarquillés par l'étonnement, elle le noua autour de sa taille.

— Regarde, dit-elle d'une voix rauque, je me suis transformée en homme pour mieux te baiser !

Sans lui laisser le temps de réagir, elle empoigna les genoux d'Isabelle et les écarta le plus possible, faisant ressortir les replis nacrés de sa fleur intime. Elle se laissa tomber de tout son poids et l'engin de caoutchouc s'engloutit dans le ventre ouvert.

Isabelle poussa un cri de douleur sous cette intrusion brutale. Mais quand Solange se mit à la labourer à grands coups de reins, elle noua ses jambes derrière son dos pour l'enfoncer plus profondément en elle.

Le plaisir la faucha avec une violence extraordinaire, lui faisant pousser de petits cris ininterrompus, un peu comme des sanglots d'enfant.

Un quart d’heure plus tard, vaincue par la jouissance et la fatigue, elle dormait profondément. Solange resta un long moment à contempler son visage apaisé et souriant dans son sommeil, sa gorge douce et fine.

Cette gorge qu’elle rêvait de voir ouverte en deux par le couteau sacrificateur du Grand-Prêtre.

CHAPITRE XIII



— Tu prends une bière, Mémé ?

— Oui, s’ils ont de la bière anglaise. A la rigueur irlandaise.

Boris regarda Aimé avec des yeux ronds :

— Tu ne trouves pas que tu pousses ton anglomanie un peu loin ? On est à deux pas de la Belgique et tu veux leur faire un affront pareil ?

Aimé grommela quelque chose d’indistinct et se laissa tomber dans le fauteuil « club », en face de sa flèche qui l’attendait depuis une dizaine de minutes au bar du *Strasbourg.* Dix minutes tout à fait intéressantes d’ailleurs.

A la table voisine se trouvaient un couple d’une quarantaine d'années, du genre « moderne », anciens soixante-huitards, ayant bien négocié le virage

des années 80. Lui était vêtu d’un jean et d’une veste en lin gris anthracite, elle d’une robe vert bouteille, largement décolletée.

Avec eux, une gamine d’à peine vingt ans, en mini-jupe et tee-shirt orné d’un Snoopy, qui paraissait s’ennuyer ferme malgré les efforts de ses parents pour la faire participer à leur conversation sur l'intérêt de jouer en bourse plutôt que d’investir dans l'immobilier.

Quand Boris était entré dans le bar, elle l’avait dévoré du regard sans vergogne. Depuis, elle ne cessait de croiser et décroiser les jambes, lui offrant une vue imprenable sur le triangle rose de sa petite culotte.

Le tout accompagné d’œillades on ne peut plus égrillardes. A tel point que Boris avait cru bon de détourner les yeux pour ne pas se faire traiter de vieux satyre par les parents.

Le barman déposa devant Aimé la Guinness qu’il avait commandée, avec des airs de dignité outragée. Aimé trempa ses lèvres dans le breuvage épais et fit une moue dégoûtée :

— Bien trop fraîche. Décidément, ces gens-là ne savent pas vivre !

Boris alluma une Gallia et laissa tomber son allumette dans le lourd cendrier en onyx :

— Alors, Mémé, ça a donné quoi, ta petite visite chez notre cher député ?

Aimé haussa les épaules :

— Pas grand-chose. Mais ça s’est passé plutôt bizarrement. Au début, j’ai eu l’impression qu’il faisait des efforts surhumains pour être aimable, un peu comme s’il appréhendait ma visite. Cela dit, le naturel est revenu au galop et il s’est montré parfaitement désagréable durant presque tout notre entretien.

— Et tu as appris quoi ?

— Qu’il n’était pas chez lui, le soir de la mort de Virginie de Pottère. Il est sorti avec sa Rolls pour se rendre... devine chez qui ?

— Chez José de Moers.

Boris éclata de rire en voyant la déception qui se lisait sur le visage d’Aimé :

— Allez, ne fais pas cette tête-là !

— Et comment tu l’as su ?

— Simple déduction. A vrai dire, j’en étais presque sûr.

Aimé sortit précipitamment son mouchoir de sa poche et éternua un grand coup, faisant pouffer la gamine de la table voisine qui en profita pour décroiser ses jambes une nouvelle fois en regardant Boris droit dans les yeux. Mais celui-ci ne lui accorda pas la moindre attention.

Beaucoup trop excité par la confirmation que venait de lui apporter Aimé.

— Vois-tu Mémé, cela fait déjà un petit bout de temps que je sens qu'on a mis la main sur un truc important. Un truc dont la mort de Virginie n'est sûrement qu'un épisode. Peut-être même un simple accident.

— Explique-toi.

Boris prit une profonde inspiration. Ce qu'il avait à dire n'était pas si facile. Môme à quelqu'un comme Aimé qui le comprenait au quart de tour et lui faisait une confiance quasi aveugle.

— Mémé, je n'ai malheureusement pas les preuves de ce que je pense, mais je suis à peu près certain que tout tourne autour de De Moers et Saint-Luc, ainsi que de sa cousine, Solange d'Artenay.

Aimé le regarda, l'air inquiet, comme s'il craignait que Boris ait perdu brusquement la raison :

— Tu ne veux quand même pas dire que...

— Je veux dire que l'un de ces trois-là, peut-être même les trois ensemble sont responsables de la mort de Virginie. A un degré ou à un autre.

Aimé avala une grande lampée de Guinness et essuya sa moustache d'un revers de l'index.

— Tu oublies une chose, dit-il. Une chose qui fout ton affirmation par terre : c'est Saint-Luc qui est venu chercher l'aide de Baba, alors que personne ne lui demandait rien !

Boris balaya l'argument d'un revers de la main :

— Qu'est-ce que ça change ? Au contraire, ça le dédouane à première vue, ta réaction en est la preuve. Et puis, tu oublies une chose : il était coincé.

— Comprends pas...

— Réfléchis : son collègue de Pottère lui demande instamment d'activer les choses, de tout mettre en œuvre pour retrouver les coupables, le plus

discrètement possible. Qu'est-ce qu'il peut faire, à part faire jouer l'amitié de son père avec Baba pour que nous intervenions sur la pointe des pieds ?

— Mouais... ça se tient... D'autant que, si tu as raison à son sujet, moins il y a de pub sur l'affaire et plus il est à l'abri.

— Bravo, Mémé, tu as tout compris !

Aimé fit signe au barman de renouveler leurs consommations et se pencha au-dessus de la table :

— Seulement, ce que je comprends moins bien, c'est ce qui te permet une telle affirmation.

Boris se passa la main dans les cheveux et resta pensif quelques secondes.

— Evidemment, c'est là que le bât blesse, admit-il. C'est vrai qu'on n'a rien de décisif. Mais je sens que j'ai raison. Et tu sais que mon flair me trompe rarement. Et puis, tous les indices convergent dans cette direction.

— Vas-y, je t'écoute...

— Il y a d'abord la croix gammée que Virginie serrait dans son poing quand on l'a repêchée. Elle l'a forcément arrachée quelque part, à l'insu de celui ou celle qui l'a jetée à l'eau. Et comme par hasard, de Moers a été pendant longtemps un membre important des groupes clandestins néo-nazis.

— Mais tu m'as dit qu'il prétendait ne plus en faire partie depuis longtemps.

— On n'est pas obligé de le croire. D'autant moins qu'il a failli tomber faible quand je lui ai parlé de la croix. Je suis sûr qu'il sait d'où elle vient.

Le couple de la table voisine se leva à ce moment-là et se dirigea vers la sortie, suivie par leur fille qui frôla Boris de sa hanche en passant et lui adressa un clin d'œil sans équivoque possible. Boris soupira en se disant que, décidément, il n'y avait vraiment plus de jeunesse.

— Bon, je continue, reprit-il. La deuxième chose, c'est le témoignage de l'éclusier et son histoire de très grosse voiture « genre américaine », a-t-il précisé, tu te souviens ? Or, qu'est-ce que tu m'as dit que Saint-Luc avait comme voiture ?

— Une Rolls, mais...

— Je sais ce que tu vas me dire : que ça ne prouve rien. Et qu'en plus l'éclusier a l'air plutôt porté sur la bouteille. Il n'empêche qu'il ne doit pas

y avoir à Sedan beaucoup de voitures suffisamment grosses pour marquer un homme habitué au gabarit des bagnoles européennes.

Aimé gratta son crâne dégarni du bout de son index.

— Je t'accorde que ça fait un deuxième indice possible. Et le troisième ?

— Le troisième, Mémé, c'est ton mystérieux kidnappeur, « petit et fluet », sur une grosse moto rouge.

— Et alors ?

— Alors, pendant que j'étais chez de Moers, Solange d'Artenay est arrivée. Devine comment ?

— Sur une grosse moto rouge ? hasarda Aimé.

— Vingt sur vingt ! Et je me suis dit qu'au lieu d'un homme petit et mince, ton kidnappeur pouvait parfaitement être...

— ... une « kidnappeuse », si j'ose m'exprimer ainsi ?

— Re-bravo, Mémé !

Aimé vida sa chope de Guinness et regarda Boris d'un air dubitatif :

— J'admets que tout ça est troublant. Ce que je ne vois pas, c'est le pourquoi de la chose. Pourquoi ces gens-là se seraient-ils amusés à tuer Virginie de Pottère, sachant que ça risquait fort de leur attirer de gros ennuis ?

Boris décroisa les jambes et s'avança sur le bord de son fauteuil, le regard brillant :

— C'est là que j'ai fait travailler mon imagination, figure-toi.

— Et ça a donné quoi, on peut savoir ?

— Ceci. Imagine que le 7 décembre, Solange d'Artenay passe à moto devant ta boîte de nuit. Elle voit une fille seule qui titube sur le trottoir. Elle l'embarque et la conduit dans un endroit isolé et sûr... par exemple le château de De Moers, dont je suis à peu près sûr qu'elle est la maîtresse, soit dit en passant.

— Jusque-là je te suis...

— Imagine encore que nos trois lascars aient décidé de s'amuser un peu avec elle. C'est facile, puisque personne ne sait qu'elle est là. Pour anéantir ses résistances, on la bourre de drogue. Eventuellement, on lui refile un paquet de fric pour qu'elle se taise.

— Je te vois venir, intervint Aimé : manque de chance, la petite partouze tourne mal, car la gamine a le cœur usé prématurément et elle meurt en pleine orgie.

— C’est à peu près ce que je pense.

— Et la croix gammée dans tout ça ?

Le visage de Boris s’assombrit brusquement et il hésita un instant avant de répondre.

— Ça, Mémé, c’est ce qui risque d’être le plus moche. Il est probable que Virginie l’a arrachée en essayant de se défendre contre les viols qu’elle a dû subir. Ce qui voudrait dire que l’on a affaire à une sorte de secte d’illuminés, genre messe noire et tout le tremblement.

— Ça ne serait pas la première fois, nota Aimé. Et souvent, ce sont finalement plutôt des types inoffensifs.

— Oui, seulement là, il faut mettre ça en rapport avec le passé néo-nazi de De Moers. Pas précisément inoffensif, celui-là. Et qu’un tel personnage ait des liens étroits avec un député européen, qui plus est candidat probable à la mairie de Sedan, c’est plutôt inquiétant, non ?

Aimé resta un long moment sans répondre. Le pli qui barrait son front dégarni indiquait qu’il réfléchissait intensément au scénario bâti par Boris.

— Tu as peut-être raison, dit-il enfin. Mais franchement, je ne suis pas totalement convaincu. Tout ça c’est du vent, même si je reconnais que certaines coïncidences sont troublantes.

Boris tapa du poing sur la table basse, faisant trembler son verre vide :

— Mémé, je suis à peu près sûr de ce que j’avance. Il ne me manque qu’une preuve, une toute petite preuve, pour coffrer tout ce joli monde.

— Et tu comptes l’obtenir comment, sans indiscrétion ?

— Par la méthode la plus radicale qui soit : en donnant un grand coup de pied dans la fourmilière !

— C’est-à-dire ?

— Je vais m’arranger pour faire croire aux uns et aux autres que j’en sais beaucoup plus long que je ne veux bien le dire. Je suis à peu près sûr que l’un d'eux se trahira, ou prendra peur et fera une Connerie.

Aimé regarda sa flèche d’un air ennuyé :

— Je vais peut-être te paraître timoré, mais tu ne penses pas qu'on devrait d'abord en référer à Baba ?

— Non, Mémé. Je sais trop ce qu'il me dirait : que Saint-Luc est un personnage important et que nous ne devons sous aucun prétexte le mettre en cause sans être sûr de nous à 100 %. En agissant de ma propre initiative, je le dégage de ses responsabilités... et je prends les miennes.

Aimé poussa un profond soupir résigné :

— Décidément, Boris, tu ne changeras jamais. A quel âge vas-tu en avoir assez de jouer les justiciers solitaires ?

Boris prit un air grave et plongea son regard dans les yeux de son coéquipier :

— Quand il n'y aura plus de salopards bien à l'abri derrière leur fortune ou leur pouvoir, ou leur naissance, qui s'amusent à détruire la vie d'une pauvre gamine paumée pour assouvir leurs fantasmes minables. Quand on aura mis le dernier sous les verrous, je te promets de m'arrêter !

Aimé leva les bras au ciel et ferma les yeux.

— Eh ben, soupira-t-il, dans ces conditions, on n'est pas près d'être à la retraite, toi et moi !

Boris éclata de rire, tandis qu'Aimé se dirigeait vers les lavabos, situés au fond du bar.

Dès qu'il fut seul, il redevint grave, le front barré par un pli soucieux.

Il était bien décidé à foncer dans le tas et rien n'aurait pu le faire reculer. Mais s'il se trompait, un Bernard de Saint-Luc avait largement assez de pouvoir pour ouvrir la trappe sous ses pieds.

Une trappe dont il ne ressortirait jamais.

CHAPITRE XIV



Boris prit une profonde inspiration avant de franchir la porte du commissariat. Il se sentait frais et dispos, après une bonne nuit de sommeil, seulement troublée vers une heure du matin par le couple d'Allemands de la chambre voisine qui s'étaient prouvé leur amour fort bruyamment.

Et il allait avoir besoin de toutes ses ressources pour l'affrontement auquel il était résolu.

Celui avec le commissaire Vauchelais.

Il grimpa l'escalier en petite foulée et frappa discrètement à la porte du bureau de Chantai. Elle vint lui ouvrir elle-même et se plaqua contre lui avec fougue. Boris posa ses mains dans son dos et les fit descendre lentement, provoquant un long frisson de plaisir chez Chantai.

Elle s'écarta de lui à regret et lui sourit :

— Tu viens voir Vauchelais ? souffla-t-elle avec un regard vers la porte capitonnée.

— Oui. Tu crois que c'est possible ?

— Je pense. Mais je te préviens : il est d'une humeur exécrable.

Boris haussa les épaules. Peu lui importait finalement. Il était décidé à avoir une conversation avec le commissaire et rien ne le ferait reculer.

D'un pas décidé, il se dirigea vers la porte de communication. La voix qui lui dit d'entrer était encore plus rogue qu'à l'accoutumée.

Vauchelais leva les yeux du rapport qu'il était en train de lire et grimaça en reconnaissant Boris.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? Je vous préviens : j'ai du boulot par-dessus la tête.

— Moi aussi, répondit Boris du tac-au-tac. Pourtant, je crois qu'il est temps que nous ayons une conversation sérieuse.

Vauchelais se frotta les mains l'une contre l'autre et braqua sur lui son regard métallique :

— Tiens donc ! Et à quel sujet, je vous prie ?

Boris serra les mâchoires et parvint à se dominer.

Il aurait fichu son poing dans la figure de Vauchelais avec un plaisir indicible.

— Je pense qu'il est plus que temps de reprendre l'affaire Virginie de Pottère depuis le début. En fonction de ce que l'inspecteur Brichot et moi-même avons découvert.

Vauchelais se leva et vint se planter face à Boris. Ils étaient sensiblement de la même taille, mais le commissaire dégageait une impression de force brutale et dangereuse.

— Et qu'avez-vous découvert de si important ?

— D'abord, que vous gardez des informations pour vous, sans même en avoir fait part au commissaire Badolini qui vous les avait demandées. Notamment l'insigne nazi que tenait Virginie dans la main quand on l'a sortie du canal.

Vauchelais haussa les épaules :

— Un simple badge. De mauvais goût, je vous l'accorde, mais sans signification aucune.

— Sauf si on s'avise de le mettre en parallèle avec les liens étroits d'un certain de Moers avec les néonazis.

Durant une fraction de seconde, le regard de Vauchelais devint d'une fixité et d'une dureté insoutenables. Il se reprit très vite et esquissa un sourire :

— Je connais le personnage dont vous parlez. Ses liens étroits, comme vous dites, avec les néo-nazis sont une vieille histoire. Si c'est tout ce que vous avez à me proposer en guise de découverte, permettez-moi de vous trouver bien léger.

Boris laissa passer l'ironie sans réagir. Ce n'était pas le moment d'avoir des états d'âme. Il avait l'impression que, quoi qu'il dise, Vauchelais était par avance fermé à toute discussion.

— Ce n’est pas tout, reprit-il. Votre piste des Hollandais ne tient plus.

— Encore une de vos brillantes découvertes ?

— Le soir de sa mort, Virginie de Pottère a été vue à la sortie d’une discothèque de Charleville. Elle a été embarquée par une grosse moto rouge... Exactement la môme que celle pilotée habituellement par mademoiselle d’Artenay.

Vauchelais pâlit brusquement, ses mâchoires se crispèrent. Boris eut un instant l’impression qu’il allait lui sauter dessus comme un fauve. Mais le commissaire se contint et secoua la tête.

— Inspecteur Corentin, on m’avait dit que vous étiez l’un des plus brillants éléments de la police, je vois que votre réputation est très surfaite. Vous savez combien il doit y avoir de ce genre de véhicules dans la région ?

— Ce n’est pas tout. Il y a aussi la grosse voiture qu’a vue l’éclusier quitter le chemin de halage à peu près à l’heure où le corps a été immergé, si j’en crois le rapport du médecin-légiste.

— Et alors ?

— Alors, Bernard de Saint-Luc possède une Rolls...

— Le Premier ministre anglais aussi circule en Rolls : vous voulez peut-être que je l’inculpe ?

Boris sentit qu’il perdait patience. Il avait l’impression de frapper contre un mur.

— Ce que je trouve étrange, monsieur le commissaire, c’est qu’apparemment, je suis le seul à avoir mené une véritable enquête...

Il prit une profonde inspiration avant de se jeter à l’eau :

— Comme si vous n’aviez pas très envie de découvrir ce qui est vraiment arrivé à Virginie de Pottère !

Vauchelais bondit sous l’allusion de Boris :

— Est-ce que vous insinuez que j’essaie de couvrir les coupables, si coupables il y a ? Je ne tolérerai pas que vous me parliez sur ce ton, je vous avertis ! Ça va vous retomber sur la gueule, mon petit vieux ! Et maintenant, sortez de ce bureau, j’ai assez supporté vos divagations stupides !

Boris n’insista pas. Il savait qu’il ne pourrait plus rien tirer du commissaire en fureur. Il sortit directement sans passer par le bureau de

Chantai et retrouva la rue mouillée de pluie avec soulagement.

Il entra dans le premier café et demanda un double express. Tandis qu'il remuait la cuiller dans le liquide fumant, son cerveau tournait à six mille tours. Il était de plus en plus certain d'avoir raison en ce qui concerne la complicité de Saint-Luc et de Moers. Ce qui le chiffonnait, c'est qu'aucun des deux ne lui paraissait avoir la carrure nécessaire pour être à la tête de l'organisation qu'il devinait derrière tout cela. Il devait y avoir quelqu'un d'autre. Mais qui ?

Et surtout, il commençait à se demander si Vauchelais n'avait pas été acheté pour étouffer l'affaire.

*
**

Isabelle flottait dans un brouillard cotonneux. Elle ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Les objets, les meubles, tout valsait autour d'elle.

S'efforçant de rester le plus immobile possible, elle tenta de rassembler ses souvenirs. Elle se rappelait bien être arrivée au château avec Solange, puis de s'être laissée aller à faire l'amour avec elle, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. En tout cas, elle était sûre d'une chose : elle ne le regrettait pas, au contraire.

C'est après que ça devenait plus flou. Il lui semblait que Solange lui avait fait respirer une poudre blanche, mais elle ignorait ce que c'était.

De la drogue sûrement, à en juger par l'état où elle se trouvait encore.

Elle rouvrit les yeux, prudemment. C'était mieux déjà. Elle se sentait encore nauséeuse, mais les murs avaient cessé d'onduler comme des vagues.

La suite lui revenait par bribes. Solange lui avait parlé d'une cérémonie... Oui, c'était ça : une sorte de rite où des hommes et des femmes allaient lui faire l'amour devant tout le monde. Ou quelque chose comme ça.

En tout cas, ce qu'elle se rappelait très bien, c'était la somme promise par Solange si elle se soumettait à leur caprice : cinquante mille francs.

Elle avait dit oui.

Avec tout ce fric, elle n'était plus obligée de retourner chez ses parents à Nancy. Et c'est cette perspective qui l'avait décidée.

Seulement, maintenant, elle n'était plus tout à fait aussi sûre d'elle. Les effets de la drogue ne cessaient pas et ça lui faisait peur. Pourquoi Solange avait-elle éprouvé le besoin de la droguer, puisqu'elle était d'accord pour participer à leur cérémonie bizarre ?

— Je te préviens honnêtement, lui avait-elle dit, les participants seront nombreux et tu devras te soumettre à tous leurs caprices.

Elle lui avait même parlé de sodomie, ce qui avait effrayé Isabelle, car elle était vierge de ce côté-là, comme elle l'avait avoué à Solange en rougissant un peu. Mais ça aussi, elle l'avait accepté. A cause des cinquante mille francs.

Seulement, tout ça c'était dans l'ivresse du plaisir que Solange avait su lui donner.

Maintenant, la peur lui nouait le ventre et elle n'avait plus qu'une envie : quitter ce château si étrange.

Elle se leva en titubant. Il lui semblait que l'épaisse moquette était vivante et se tortillait sous ses pieds nus comme un gigantesque serpent.

En s'appuyant aux murs, elle parvint à gagner la porte. Une sueur glacée coulait le long de ses tempes. Elle s'agrippa à la poignée et la fit tourner dans un sens puis dans l'autre, mais rien ne se passa.

Isabelle, à bout de force, se laissa tomber à terre et se mit à sangloter, roulée en boule comme un bébé.

Elle était prisonnière.

*

**

Dès que Boris fut sorti de son bureau, Vauchelais se précipita vers la porte qui le séparait de Chantai Virieu. Il était pâle et tous ses traits étaient crispés par la fureur qui le possédait.

Il ouvrit la porte à la volée et braqua son regard d'acier sur Chantai qui le dévisageait d'un air apeuré :

— Venez dans mon bureau immédiatement !

Chantai poussa un profond soupir et se leva, résignée à ce qui allait suivre. Elle avait parfaitement entendu les éclats de voix entre les deux hommes et se doutait bien que ça allait lui retomber sur la figure dans pas longtemps.

Elle entra et resta debout devant le bureau, encombré de papiers comme à l'ordinaire, en se mordillant la lèvre inférieure.

Vauchelais laissa filer d'interminables secondes avant de lever les yeux vers elle :

— Mademoiselle, attaqua*t-il d'une voix neutre, il va vous falloir choisir votre camp. Et vite !

Chantai se sentit pâlir et appuya sa main sur le rebord du bureau :

— Je... je ne comprends pas...

— Vous comprenez très bien au contraire ! tonna Vauchelais en se redressant si brusquement qu'il fit tomber sa chaise. Qui vous a demandé d'aller raconter à ce flic à la manque ce qui ne le regardait pas ?

— Mais patron, je pensais que...

— Vous n'êtes pas payée pour penser, Virieu, mais pour obéir ! Et pour obéir à qui ? A moi et à personne d'autre. Il vous a baisée si bien que ça pour que vous perdiez tout sens de votre devoir ?

Chantai sursauta, frappée de plein fouet par l'attaque méchante de Vauchelais. Elle sentit les larmes monter en elle et affluer au bord de ses cils. Elle se mordit violemment la lèvre pour se dominer. Elle ne devait pas pleurer, elle ne devait pas lui faire ce plaisir-là.

Elle parvint in extremis à refouler les sanglots qui l'étouffaient.

— Patron, c'est... c'est ignoble. Vous n'avez pas le droit de...

— Taisez-vous ! J'ai tous les droits, sachez-le une fois pour toutes 1

— Pas celui de vous mêler de ma vie privée ! Hurla presque Chantal, révoltée. Et de plus, vous savez très bien que Corentin a raison : je ne sais pas ce qui se passe, mais cette enquête est menée en dépit du bon sens. Ou plutôt, elle n'est pas menée du tout !

Chantal se laissa tomber dans l'un des deux fauteuils réservés aux visiteurs, les jambes coupées, tremblant de sa propre audace.

Vauchelais semblait s'être transformé en statue de marbre. Il vint vers Chantal sans se presser, les yeux mi-clos. Ses lèvres minces avaient presque

disparues tant il les serrait l'une contre l'autre.

— Inspecteur Virieu, je veux bien oublier ce que vous venez de dire, ça vaudra mieux pour tout le monde. Mais ne recommencez jamais, sinon je n'hésiterai pas à vous briser les reins. Vous pouvez me croire.

Soudain, Chantal fut saisie de frayeur. Cette voix caverneuse, implacable, ce n'était pas celle de Vauchelais, pas sa voix habituelle. Brusquement, elle découvrait un être impitoyable et cruel qu'elle sentait capable de mettre n'importe quelle menace à exécution, quel qu'en soit le prix. Elle se tassa dans son fauteuil et baissa les yeux.

— D'autre part, reprit Vauchelais d'une voix redevenue normale, Je vous signale que, contrairement à ce qui était prévu, vous assurerez une permanence ici ce soir. Et comprenez bien que ce n'est pas une mesquine vengeance de ma part. Simplement, je dois absolument conduire ma femme à Reims chez notre fille et je tiens à ce qu'il y ait quelqu'un de responsable au commissariat, au moins jusqu'à deux heures du matin. C'est bien compris ?

Chantal se releva péniblement et parvint à affronter le regard de Vauchelais.

— C'est entendu, patron. Vous pouvez compter sur moi.

— Parfait. Et maintenant, laissez-moi, voulez-vous, j'ai énormément à faire d'ici ce soir.

Ce n'est qu'une fois la porte de son bureau refermée derrière elle que Chantal s'avisa que sa soirée en tête à tête avec Boris était à l'eau.

« Il l'a fait exprès, se dit-elle, furieuse. Je ne comprends pas bien pourquoi, mais il m'en veut. Comme si j'étais devenue son ennemie d'un seul coup.

Elle se ressaisit aussitôt : Vauchelais ne pouvait pas savoir qu'elle devait voir Boris le soir même, puisqu'elle n'en avait parlé à personne. A moins d'avoir des pouvoirs surnaturels.

Mais depuis qu'elle avait entendu sa voix se transformer tout à l'heure, depuis qu'elle l'avait vu devenir ce monstre froid qui se dressait devant elle, elle n'était plus tout à fait certaine que Vauchelais soit un homme ordinaire.

CHAPITRE XV



Brusquement, au lieu de continuer tout droit dans la rue Thiers, pris par une impulsion soudaine, Boris tourna à gauche dans la rue Mirbritz, juste après le petit square au fond duquel se trouvaient les bâtiments de la sécurité sociale.

Cette rue longeait les casernes du quartier MacDonald et, avec ses trottoirs défoncés où çà et là l'herbe sauvage réapparaissait obstinément, avait un aspect lugubre, à l'abandon.

Mais surtout, elle longeait le mur arrière de la propriété de Bernard de Saint-Luc. Et c'est la curiosité qui avait poussé Boris à prendre ce chemin détourné.

Il dépassa le mur de la sous-préfecture et s'arrêta, le nez en l'air. Derrière l'immense sapin qui trônait au centre du parc, il pouvait apercevoir, dans la lumière déclinante de l'après-midi, les deux derniers étages de l'hôtel particulier du député, aux fenêtres soigneusement closes et aux murs ocres envahis par le lierre.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? songea-t-il durant plusieurs minutes. Et si je me trompais ? Après tout, Vauchelais n'a pas entièrement tort : je n'ai pratiquement aucune carte dans les mains et je tente un gros coup de bluff.

Il s'ébroua et donna un coup de pied dans un éclat de pierre détaché du trottoir qui alla rouler dans le caniveau, sous l'œil un peu inquiet d'une

vieille dame courbée en deux, occupée à promener son chien minuscule.

Boris lui adressa un grand sourire rassurant et tourna dans la petite rue Baudin qui rattrapait le boulevard Fabert en contournant le parc de Saint-Luc.

« Non, après tout, je dois me faire confiance, se morigéna-t-il en passant sous les branches nues du grand marronnier qui débordait largement du mur d'enceinte. Je suis sûr de ne pas me tromper. Il y a quelque chose à découvrir ici. Et je trouverai quoi. Ou alors, je ne m'appelle plus Corentin ! »

La grille du parc était ouverte à deux battants. Avant d'entrer, Boris scruta la Prairie, de l'autre côté du boulevard, pour essayer d'apercevoir Aimé.

Il l'avait envoyé questionner de nouveau André Berteaux, l'éclusier, ainsi que les riverains ayant des fenêtres donnant sur le canal. Il n'y croyait guère, mais il ne fallait négliger aucune possibilité, si minime fût-elle.

En entrant dans le parc, à sa gauche, derrière la haie de troènes, il vit, dans l'encadrement de sa fenêtre, la femme dont Aimé lui avait parlé comme d'une demi-folle. En l'apercevant, elle lui cria quelques mots, incompréhensibles à cette distance, et agita les bras en tous sens.

Apparemment, Aimé ne s'était pas trompé.

Au moment où il abordait la première marche du perron, la porte s'ouvrit sur Solange, vêtue d'une jupe ultra-courte en cuir brun et d'un chemisier rouge, largement ouvert sur sa poitrine et dont elle avait noué les pans sur son ventre, juste au-dessus du nombril.

Quand Boris fut devant elle, elle envoya ses deux bras autour de son cou et écrasa ses lèvres pulpeuses sur les siennes. Boris sentit la pointe chaude de sa langue tenter de forcer le barrage de ses dents. Il la repoussa doucement, mais avec fermeté.

— Vous accueillez toujours comme ça les visiteurs de votre cousin ? demanda-t-il en souriant.

— Non, seulement ceux qui m'excitent, répondit-elle d'un ton parfaitement naturel. Je vous choque ?

Boris faillit lui répondre qu'après tant d'années passées à la Mondaine, il en fallait beaucoup plus pour le choquer. Il préféra entrer dans le vif du sujet :

— Monsieur de Saint-Luc est là ?

— Pas de chance : il est sorti il y a à peine dix minutes. Entrez quand même un moment : je m'ennuie quand je suis toute seule...

Boris la suivit dans le large couloir où s'alignait une série de portraits d'hommes, tous graves et pénétrés de leur importance.

— La dynastie des Saint-Luc, commenta logiquement Solange. Pas très bandants, hein ?

En d'autres circonstances, le langage cru de Solange aurait sûrement amusé Boris. Mais il était trop tendu pour l'apprécier en ce moment.

Solange le fit entrer dans une pièce minuscule, entièrement tendue de rose et encombrée de bibelots de prix. Au centre trônait un immense canapé de velours, rose lui aussi, débordant de coussins de satin. Il régnait dans ce boudoir une chaleur suffocante, saturée par les effluves de « Rive Gauche », de Saint-Laurent.

Solange se laissa tomber avec grâce dans le canapé et fit signe à Boris de venir la rejoindre. Au lieu de s'asseoir, il se planta devant elle et lui brandit la photo de Virginie :

— Mademoiselle d'Artenay, je suis certain que vous avez déjà vu cette personne.

Solange jeta un regard distrait sur le cliché et sourit de toutes ses dents de nacre :

— Je suppose qu'il s'agit de la fille du député belge ami de mon cousin ? dit-elle d'une voix un peu moqueuse. Mais vous vous trompez, je ne l'ai jamais vue. Et puis, vous pouvez m'appeler Solange... quand nous sommes entre nous.

Elle se cambra et écarta les cuisses, suffisamment pour que Boris s'aperçoive qu'elle était nue sous sa mini. Elle en fut pour ses frais :

— Je suis certain que vous me mentez, insista-t-il d'une voix froide. Et pas seulement vous !

— Je vous assure que vous faites « fausse route, beau flic ! De toute façon, je n'ai pas pour habitude d'aller draguer les minettes à la sortie des boîtes de nuit. Je préfère les hommes, surtout quand ils sont bâtis comme vous !

Elle se leva, dénoua brusquement les pans de son chemisier et se plaqua contre Boris. Celui-ci sentit la masse tiède et veloutée de ses seins s'écraser

contre lui et il ne put empêcher son corps de réagir. Solange s’en aperçut et eut un petit rire de triomphe :

— Je savais bien que je vous troublais, susurra-t-elle.

Boris la repoussa, sans ménagement, cette fois.

— Il y a une chose qui me trouble bien davantage, gronda-t-il. C’est qu’une pauvre gamine est morte et qu’on m’empêche de découvrir la vérité. Mais je trouverai quand même. Vous pouvez en avertir vos amis, mademoiselle d’Artenay !

Il sortit du boudoir à grandes enjambées, sans voir le regard chargé de haine et de dépit que lui lançait Solange.

— Fais le malin, mon beau connard, siffla-t-elle quand il eut disparu. Tu ne trouveras rien, parce que nous sommes les plus forts !

Boris traversa le parc, plongé dans ses pensées, sans rien voir des massifs de fleurs impeccablement entretenus. Confusément, sans être capable de mettre le doigt dessus, il avait l’impression que dans ce qu’avait dit Solange, il était passé à côté de quelque chose.

Quelque chose de décisif.

Le Grand-Prêtre balaya du regard l’immense cave voûtée et eut un sourire satisfait.

Tout était en ordre pour la cérémonie du soir.

Il se frotta les mains l’une contre l’autre et, au lieu de s’en aller, il s’assit sur le trône de pierre grossièrement taillée, juste derrière l’autel.

Il n’avait pas envie de sortir. Pas encore.

Dehors, c’était le monde, c’était la société. C’est-à-dire un univers où lui, le Grand-Prêtre, n’avait pas sa place. Du moins pas celle qu’il estimait lui revenir de droit : la première.

Dehors, c’était les compromissions, les lâchetés, la loi du plus grand nombre, le pouvoir de la médiocrité auquel les esprits supérieurs comme lui devaient se plier sans murmurer, sous peine de se voir réduits en miettes par la foule stupide et asservie.

— Un troupeau, grinça-t-il pour lui-même. Un abject troupeau prêt à suivre le premier qui leur passe la corde autour du cou. Des larves bêlantes qui se cachent la tête dans la boue au moindre souffle venu des hauteurs. Mais qui peuvent aussi bien se transformer en bêtes furieuses et

sanguinaires si la peur les empoigne. Une marée imprévisible et dangereuse...

Dehors, c'était tout ce que le Grand-Prêtre vomissait. Tout ce contre quoi il luttait depuis des années, contre quoi il lutterait jusqu'à son dernier souffle.

Il avança le bras et appuya sur le bouton dissimulé sous l'autel. Aussitôt, les *Hojotoho !* des Walkyries triomphantes emplirent l'espace, bientôt interrompus par la voix surhumaine du maître du Walhalla[16] : le dieu Wotan.

Le Grand-Prêtre ferma les yeux, envahi par un intense bonheur.

Wotan...

Là, dans cette cave qui avait vu défiler des siècles d'histoire, bien caché du monde du dehors, il était Wotan.

Et tous pliaient devant sa volonté. Hommes ou femmes, les fidèles étaient tous riches et puissants dans le monde du dehors.

Mais ici, ils n'étaient rien.

Des pantins, des poupées de chiffon que lui, le Grand-Prêtre, manipulait à sa guise et qu'il jetterait au feu le jour où il n'aurait plus besoin de leur concours pour asseoir sa domination sur le monde du dehors.

Même Solange, la flamboyante Solange, sa « Brünnhilde » à lui, sa Walkyrie préférée, il la sacrifierait sans remords si son grand dessein l'exigeait.

A moins que...

Le visage de Boris passa devant ses paupières mi-closes et son visage fut déformé par un rictus ironique.

Non, ce Corentin n'était pas Siegfried, il n'était pas taillé dans l'étoffe sublime des héros. Et lui aussi serait écrasé s'il s'avisait de se mettre en travers du chemin tracé par le Grand-Prêtre.

Et déjà, tout était en place. Grâce à l'argent ramené par les fidèles des messes noires, il pouvait armer de plus en plus de groupuscules surentraînés dans le plus grand secret, au plus profond des Ardennes belges.

Des combattants fanatisés grâce à la suprême habileté du Grand-Prêtre qui avait compris tout ce qu'on pouvait tirer de la mythologie nazie.

Encore plus efficace que le Walhalla.

Ça, plus la fascination sexuelle, exercée par le côté rituel et secret de la secte qu'il avait fondée, formaient un cocktail détonnant auquel même les esprits les plus bornés pouvaient difficilement résister. De Moers en était la meilleure preuve.

Le Grand-Prêtre sourit en évoquant l'industriel dont il occupait la cave. Cet imbécile qui se demandait encore comment le Grand-Prêtre parvenait jusqu'à chez lui sans qu'il le vît jamais arriver.

Il l'aurait su si, comme le Grand-Prêtre, il avait consulté les vieux registres poussiéreux qui encombraient le grenier quand il avait acheté le château.

C'est dans l'un d'eux que le Grand-Prêtre avait découvert l'existence d'un souterrain de plusieurs kilomètres, reliant le château à un relais de chasse aux trois quarts en ruine.

Il n'avait eu qu'à racheter la masure et à déblayer, puis consolider le souterrain qui existait toujours.

Sortant de sa rêverie, le Grand-Prêtre se leva et actionna le mécanisme qui commandait l'ouverture du souterrain. Le lourd socle de pierre sur lequel l'autel était posé pivota rapidement sur la gauche, dévoilant les premières marches d'un escalier étroit qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre.

Avant de s'y engager, le Grand-Prêtre eut un dernier regard autour de lui. Tout était en place pour la cérémonie qui allait débuter dans moins de deux heures.

Cérémonie à l'issue de laquelle la jeune fille enfermée quelque part au-dessus de sa tête serait égorgée sur l'autel.

Le Grand-Prêtre savait bien qu'en s'engageant dans cette voie, il prenait des risques énormes. Des risques qu'en toute logique, il aurait dû repousser, pour ne pas mettre son organisation en péril.

Mais une force supérieure, presque indépendante de sa volonté, le poussait vers ce défi à la morale du monde du dehors. Ce monde qu'il abhorrait.

Il allait leur montrer, à tous, de façon aveuglante, qui était le plus fort.

Il descendit une dizaine de marches et déboucha dans la partie horizontale du souterrain. Avant de s'y enfoncer, il abaissa un levier fixé

dans la roche noircie par l'humidité. La lourde pierre se referma rapidement et sans un grincement.

La dernière chose que le Grand-Prêtre entendit fut l'adieu de Wotan à Brünnhilde, endormie sur son rocher, dans un cercle de feu.

Il disparut dans l'étroit boyau, ivre de sa propre puissance.

CHAPITRE XVI



Isabelle tremblait sans discontinuer, malgré la chaleur qui régnait dans la chambre où elle était enfermée. Solange était passée la voir une fois dans l'après-midi. Isabelle l'avait suppliée de la laisser partir, mais Solange avait éclaté de rire :

— Tu partiras quand nous le voudrons bien ! avait-elle répondu d'une voix dure.

Elle l'avait ensuite forcée à inhaler une forte dose d'héroïne pure. Puis elle avait quitté la chambre sans se retourner. Un peu plus tard, la porte s'était rouverte et Isabelle, au milieu du brouillard qui l'environnait, avait vu le visage d'un homme qui l'observait. Un visage barré d'une grosse cicatrice.

Ses yeux se posèrent sur la pendulette qui trônait sur la cheminée, en face du lit à baldaquin où elle gisait, sans force. Les aiguilles indiquaient neuf heures. Il y avait belle lurette que la nuit était tombée derrière les épais rideaux de velours rouge.

D'un coup, Isabelle se sentit de nouveau envahie par une terreur insurmontable. Il fallait absolument qu'elle essaie de fuir cet endroit maudit. Elle rassembla ses quelques forces :

— Monsieur ! appela-t-elle faiblement, d'une voix qu'elle ne reconnut pas. S'il vous plaît !

La porte s'ouvrit presque aussitôt sur René Lanton, l'homme qu'elle avait entrevu quelques heures plus tôt :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— S'il vous plaît, je ne peux plus bouger mes jambes. Dites à mademoiselle Solange de venir... J'ai besoin d'aller à la salle de bains...

Lanton grommela quelque chose et referma la porte derrière lui.

Isabelle sentit son cœur bondir dans sa poitrine : il n'avait pas tourné la clé. Contre toute attente, sa ruse avait fonctionné.

Elle sortit du lit et, malgré sa faiblesse, parvint à enfiler son jean et son pull de grosse laine qui traînaient sur le dossier d'une chaise recouverte de tissu beige et rouge.

Elle entrouvrit imperceptiblement la porte. Le couloir était désert. Aucun bruit ne parvenait à ses oreilles. Comme si elle était seule dans le château.

C'était maintenant ou jamais.

*
**

Plongée dans ses pensées moroses, Chantal sursauta quand la sonnerie du téléphone, posé sur son bureau, retentit. Elle reconnut tout de suite la voix fluette de l'agent Boivin, de service au standard :

— J'ai en ligne une personne qui prétend être séquestrée, mais du diable si je comprends un traître mot de plus. Qu'est-ce que je fais ?

— Passez-la-moi.

Deux secondes plus tard, Chantal entendit un chuchotis indistinct. Une voix de femme, assez jeune, qui paraissait morte de terreur.

— Parlez plus fort mademoiselle, je ne comprends pas ce que vous me dites.

A l'autre bout du fil, le débit s’accéléra encore :

— Peut pas... ils vont venir... Je suis prisonnière... Venez vite, je vous en prie !

— Où êtes-vous ? Dites-moi où on vous retient prisonnière ?

— Je ne sais pas... dans la forêt... une espèce de ch...

Chantal entendit un bruit sourd, puis un cri de terreur, poussé par son interlocutrice. Tout de suite après, la communication fut coupée.

Chantal reposa le combiné sur sa fourche et se prit la tête entre les mains. Des coups de fil de ce genre, ils étaient habitués à en recevoir. Le week-end surtout. La plupart du temps, il s’agissait de gens à l’esprit un peu dérangé ou carrément de plaisantins.

Mais là, Chantal avait la quasi-certitude que ce n’était pas du bidon et que la jeune femme qui lui avait parlé de cette voix terrorisée était réellement en danger.

Un danger mortel.

*

**

La main de Lanton s’abattit lourdement et Isabelle alla rouler contre la balustrade de fer forgé.

Avec l’impression qu’on venait de lui décoller la tête.

En voyant cet homme qui la terrifiait marcher sur elle l’air menaçant et les poings serrés, elle porta ses bras devant son visage pour tenter de se protéger.

Malgré sa frayeur, elle aurait voulu pleurer de dépit. En sortant de sa chambre-prison, elle avait tout de suite vu le téléphone, au bout du couloir, sur un petit guéridon de bois noir. Avec un annuaire posé sur la tablette, en dessous.

Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour trouver le numéro du commissariat de Sedan, la ville la plus proche de la frontière qu'elle avait traversée la veille, sur la moto de Solange.

C'était trop bête : quelques secondes de plus et elle aurait pu expliquer où elle était. Maintenant, le piège se refermait sur elle. Inexorable.

Lanton l'empoigna par lès cheveux et tira de toutes ses forces pour l'obliger à se relever.

— Petite salope, gronda-t-il. Je vais t'apprendre à essayer de me prendre pour un cave !

Il la traîna jusque dans la chambre dont il referma la porte à clé derrière eux.

Paralysée par la peur qui lui tordait les reins, Isabelle n'esquissa pas un geste de défense quand Lanton lui arracha son jean et son pull.

Quand elle fut nue, elle resta inerte sur l'épaisse moquette de laine, sans même songer à cacher son intimité offerte au regard brillant de son bourreau.

Elle avait dépassé le stade de la pudeur.

Elle ne broncha pas non plus quand Lanton ouvrit son pantalon et exhiba un membre comme elle n'en avait jamais vu. Pratiquement aussi gros que son bras.

Il s'agenouilla et lui écarta brutalement les cuisses, faisant éclore la fleur nacrée de son sexe.

— C'est pas vraiment prévu, souffla-t-il, mais après tout, vu ce qui t'attend après, je ne vois pas pourquoi je prendrais pas un petit acompte.

Il se laissa tomber de tout son poids sur le ventre fragile.

Isabelle hurla de douleur quand le pieu raide et noueux l'ouvrit en deux. A chaque coup de boutoir, c'était comme si on lui enfonçait des aiguilles de feu dans le ventre.

Enfin, au bout d'un temps qui lui parut plus long que l'éternité, il se retira d'elle et Isabelle sentit un liquide chaud et épais couler dans le sillon de sa croupe.

Elle ferma les yeux et laissa sa tête retomber sur le côté. Elle n'avait plus qu'un désir : que ce cauchemar se termine au plus vite.

Même si cela devait signifier sa propre mort.

*

**

Pour la dixième fois, Chantal se leva, fit quelques pas nerveux dans son bureau et vint se rasseoir dans son fauteuil à roulettes.

Elle avait beau tourner et retourner le problème dans sa tête, elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire. Désemparée, elle avait essayé de joindre Boris à son hôtel, mais personne ne répondait dans sa chambre. Et dans celle de son collègue non plus. A tout hasard, elle avait laissé un message au cas où ils repasseraient à l'hôtel.

Chantal respira un grand coup. Elle venait de prendre la décision qu'elle différait depuis cet étrange coup de téléphone : celle d'appeler Vauchelais pour lui demander conseil.

Seulement, pour cela, il fallait d'abord le joindre et le commissaire était parti sans lui donner l'adresse où il se trouvait, à Reims.

Chantal eut un instant la tentation d'appeler à son domicile, mais elle se ravisa : c'était idiot, puisque Vauchelais lui avait dit qu'il emmenait sa femme chez leur fille. Il ne devait donc y avoir personne chez eux.

Elle poussa la porte de communication qui séparait son bureau de celui du commissaire et s'arrêta sur le seuil. Le bureau de son supérieur l'impressionnait toujours. Même quand il n'était pas là. Comme si son ombre continuait à hanter ces quatre murs.

Elle haussa les épaules en se traitant de folle et s'avança vers le grand bureau encombré de papiers.

Elle savait que Vauchelais, en plus de son agenda personnel, en conservait toujours un double dans l'un des tiroirs de gauche.

Elle glissa ses doigts derrière l'armoire de bois vernie et trouva la clé. Elle n'aurait sans doute pas dû faire ça, mais tant pis. Un soir que leur porte était restée entrouverte, Chantal avait aperçu Vauchelais cacher la clé de son bureau à cet endroit.

Elle débloqua la rangée de tiroirs et ouvrit le premier. Il ne contenait qu'un fouillis de papiers divers, ainsi qu'un porte-buvard en bois écaillé.

Le deuxième était quasiment vide, à l'exception d'une enveloppe assez épaisse. Chantal l'ouvrit et tomba sur un carnet de moleskine noire fermé

par un gros élastique.

Elle l’ouvrit et retint un petit cri de déception : ce n’était pas l’agenda du commissaire. Dans le carnet qu’elle tenait en main étaient notés des rendez-vous, des initiales, des listes de prénoms, tous féminins avec, en face de chaque, une somme d’argent.

Chantal tourna les pages rapidement pour trouver celle correspondant au 11 décembre. Quand elle y arriva, elle lut : « 23 h — J. de M. »

Chantal resta perplexe. Qu’est-ce que ça voulait dire ? A quoi correspondaient ces initiales qui lui rappelaient vaguement quelque chose ?

Sans qu’elle sut bien pourquoi, le visage de Boris passa devant ses yeux. C’est à ce moment-là qu’elle trouva : ce matin, quand il était dans le bureau de Vauchelais, il lui avait parlé de José de Moers. Ils criaient suffisamment fort pour qu’elle les entende distinctement à travers la cloison. J de M, ce ne pouvait être que lui.

Sans réfléchir, Chantal sortit dans le couloir et trouva ce qu’elle cherchait, sous Ie téléphone public accroché au mur : un annuaire.

Elle revint dans le bureau et composa le numéro de l’industriel. Occupé.

Elle raccrocha, mal à l’aise. Pourquoi Vauchelais avait-il noté ce rendez-vous alors qu’il était censé être à Reims au même moment ?

Pour en avoir le cœur net, elle redécrocha le combiné et composa cette fois le numéro du domicile de Vauchelais. A la troisième sonnerie, elle reconnut la voix un peu geignarde de Pierrette Vauchelais.

— Bonsoir madame, Chantal Virieu à l’appareil. Je suis désolée de vous déranger à pareille heure, mais j’aurais besoin de parler au commissaire...

— Ah, mais c’est qu’il n’est pas là.

— Est-ce que par hasard vous pourriez me dire où il est ?

— Malheureusement, non. Je sais qu’il doit passer la soirée chez des amis, mais c’est tout. Vous savez, il ne me tient pas beaucoup au courant de ce qu’il fait...

Chantal coupa court aux jérémiades de la femme du commissaire et raccrocha, perplexe.

Qu’est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi Vauchelais lui avait-il menti ? Pour se venger d’elle et la forcer à perdre sa soirée au commissariat ?

Chantal repoussa cette idée : Vauchelais avait un sale caractère, d’accord, mais il n’avait pas l’esprit assez mesquin pour se conduire comme ça.

Alors ?

Chantal passa la main dans ses cheveux et revint dans son bureau. Elle décrocha son manteau de fourrure synthétique de la patère et sortit.

Il n’y avait qu’une chose à faire : un saut en voiture au château de De Moers pour en avoir le cœur net.

Ce n’est que quand elle arriva au Fond de

Givonne, à la sortie de Sedan, qu’elle s’aperçut qu’elle avait oublié de ranger le petit carnet noir et de remettre la clé du bureau en place derrière l’armoire.

CHAPITRE XVII



— Que s’avance l’agneau du sacrifice dont le sang va rejaillir sur le monde pour le laver de ses corruptions !

A ces mots, prononcés d’une voix tonnante par le Grand-Prêtre, Solange ouvrit la porte de la cave et poussa Isabelle devant elle.

Dès que la victime entra, vêtue d’une longue robe blanche transparente, tous les regards convergèrent vers elle. En plus du Grand-Prêtre, debout

derrière l’autel, il y avait une quinzaine de fidèles dans la cave, dont Saint-Luc, René Lanton et de Moers. Tous masqués et revêtus de la chasuble prévue par les règles de « l’Esprit des Ténèbres ».

Chacun tenait un cierge dans la main droite, dont la flamme vacillante faisait danser des ombres énormes sur les plafonds en ogive.

Isabelle tituba et Solange, vêtue de sa combinaison de cuir et le visage masqué par un simple loup noir, dut la retenir pour ne pas qu’elle s’effondre.

Son visage livide n’exprimait plus rien et ses yeux vides allaient d’un coin à l’autre de l’immense cave sans paraître rien voir des immenses croix gammées et des portraits nazis qui ornaient les murs.

Anéantie par l’héroïne qu’on lui faisait absorber à haute dose depuis la veille, elle n’était plus qu’un pauvre pantin dont on a brisé le ressort.

Toujours poussée dans le dos par Solange, elle s’avança en trébuchant presque à chaque pas jusqu’à l’autel, entre les deux haies formées par les fidèles qui scandaient à mi-voix des incantations incompréhensibles.

Quand elle fut devant lui, le Grand-Prêtre leva les bras au ciel et sa voix résonna, terrible, sous la voûte :

— Mes frères, le temps est venu de montrer au monde notre puissance. Enfin le Bien et le Mal vont se fondre, pour établir à jamais le règne de notre Maître, l’Esprit des Ténèbres ! Que cette cérémonie soit le début de sa gloire !

Tandis que les fidèles s’agenouillaient, le Grand-Prêtre saisit Isabelle à bras-le-corps sans aucun effort et la déposa sur la pierre froide.

Il empoigna le long couteau qu’il dissimulait dans les plis de sa robe et Ie brandit au-dessus du corps d’Isabelle, faisant scintiller la lame à la lumière des cierges.

— Il est l’heure, mes frères de ténèbres, de rendre ce corps à sa terrible vérité. Mais avant, qu’il soit sanctifié par votre semence, afin de se présenter aussi pur qu’au premier jour à l’Esprit qui règne en secret sur toutes choses !

Le Grand-Prêtre était environné par les lourdes vapeurs qui s’échappaient des deux encensoirs tombant du plafond, comme si elles émanaient directement de lui.

Il abaissa lentement le couteau vers Isabelle qui le fixait de ses yeux vides sans paraître le voir. Il saisit la robe blanche par le col et la découpa jusqu'en bas d'un geste précis. Il écarta les pans, dévoilant le corps nu de sa victime aux fidèles qui s'étaient relevés tous ensemble. Ils s'approchèrent lentement et entourèrent l'autel.

Quand ils furent serrés contre la pierre, ils s'immobilisèrent, attendant les ordres du Grand-Prêtre. Celui-ci fit un signe à Solange, restée un peu en arrière. Elle s'avança et les fidèles s'écartèrent pour la laisser s'approcher.

Le Grand-Prêtre avança les bras vers elle et posa ses mains sur son front :

— Ce corps dénudé doit être purifié par moi en premier, comme il est écrit dans nos règles. Mais il n'est pas digne que j'entre en contact avec sa chair impure. Tu vas donc servir d'intermédiaire entre nous. Va : accomplis l'œuvre sacrée.

Solange plongea la main entre les plis de la chasuble richement brodée du Grand-Prêtre et en sortit son membre assez court, mais épais et dur.

A sa vue, les fidèles entonnèrent une nouvelle psalmodie, aussi incompréhensible que la précédente, aux sonorités gutturales.

Le Grand-Prêtre s'avança jusqu'au bord de l'autel, de façon à ce que son sexe soit juste au-dessus du visage livide d'Isabelle.

Solange entama un lent mouvement de va-et-vient du poignet, tandis que les fidèles psalmodiaient de plus en plus fort, comme si leurs voix suivaient la courbe exact du plaisir du Grand-Prêtre que Solange caressait de plus en plus vite.

Son corps se tendit brusquement et sa semence gicla sur le visage d'Isabelle qui eut un brusque sursaut. Aussitôt, l'un des fidèles se précipita sur elle pour la lécher avec ferveur.

Solange s'agenouilla devant le Grand-Prêtre et engloutit son membre encore raide en geignant de désir.

Au bout de quelques secondes, il la repoussa et joignit les mains au-dessus de sa tête :

— Mes glorieux frères, ce corps vous appartient ! Sanctifiez-le et portez-le vers la lumière de l'Esprit !

Aussitôt, l'un des fidèles se précipita vers le corps inerte d'Isabelle, exhibant un membre long et luisant, il la pénétra d'un violent coup de reins.

Sous l’intrusion brutale, elle poussa un cri de douleur qui se termina en un pitoyable gémissement.

Malgré la drogue qui embrumait son esprit, elle comprenait qu’elle ne pouvait rien faire pour échapper à ces fous qui allaient abuser d’elle autant qu’ils le voulaient.

Elle comprenait surtout que sa descente aux enfers ne faisait que commencer.

*
**

Chantal écrasa brutalement la pédale du frein et faillit être projetée dans le pare-brise de sa 205 GTI gris métallisé. Elle venait de dépasser le chemin qui conduisait au château de De Moers et qu’elle avait repéré auparavant sur une carte d’état-major.

Elle fit demi-tour et s’y engagea. A mesure qu’elle avançait, elle était de moins en moins sûre d’elle. Si jamais il était là, qu’allait dire Vauchelais en la voyant débarquer à cette heure, pour une vague histoire d’appel en détresse au téléphone ?

Après tout, elle était son adjointe el devait être capable de prendre ses responsabilités en pareil cas.

— Ma fille, tu es nulle, se dit-elle à haute voix. La seule chose à faire aurait été d’attendre sagement à ton bureau en espérant un second appel. Au lieu de te précipiter sur les routes comme une idiote !

Elle allait faire demi-tour lorsque la masse sombre du château se découpa dans ses phares.

— Tant pis, songea-t-elle en descendant de sa voiture. Puisque je suis là, autant aller jusqu’au bout. Advienne que pourra !

Trois des fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Preuve au moins qu'il y avait quelqu’un au château. Elle actionna le lourd marteau de la porte d’entrée qui résonna avec un bruit énorme dans le grand hall.

« Apparemment, se dit Chantal qui commençait à se reprendre, on n’est pas pressé de venir ouvrir aux visiteurs égarés ! »

Elle actionna le marteau une seconde fois. Sans plus de résultat.

Intriguée, elle poussa la porte qui, à sa grande surprise, s’entrebâilla sans résistance.

Le cœur un peu battant de ce qu’elle était en train de faire, elle pénétra dans le hall.

— II y a quelqu'un ?

Sa voix se répercuta sur les hauts plafonds et lui revint amplifiée et déformée. Mais personne ne lui répondit.

Elle allait se diriger vers la droite, là où elle avait vu de la lumière, quand il lui sembla entendre un cri de femme, mais très étouffé.

Elle tendit l’oreille, retenant son souffle. Un deuxième cri, plus fort celui-là, lui parvint. Et le plus étrange c’est que Chantal eut l’impression qu’il montait du sol.

« C’est peut-être à la cave, songea-t-elle. Quelqu’un qui est tombé dans l’escalier et qui réclame du secours... »

Elle se dirigea au jugé, essayant de trouver un escalier qui permettrait de parvenir au sous-sol. Après un quart d’heure de recherche, elle le découvrit, dans la grande arrière-cuisine.

Etonnée, elle eut l’impression d’entendre une sorte de mélopée incantatoire sortir des profondeurs d’où parvenait une faible lueur.

D’un pas décidé, elle s’engagea dans l’escalier de pierre...

*

**

Boris repoussa ses profiteroles au chocolat, l’un de ses desserts favoris, sans pratiquement y avoir touché.

— Toi, observa Aimé, je te connais assez pour savoir qu’il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Boris ne répondit pas tout de suite. Quand Aimé avait proposé d’aller dîner au *Bon Vieux Temps,* le restaurant gastronomique de la place de la Halle, il avait dit oui, espérant oublier un peu ce qui le tracassait.

Mais même le succulent civet de lièvre aux baies sauvages que leur avait servi une petite blonde qui rougissait dès qu’elle s’adressait à eux, n’avait pu le distraire des pensées qui s’entrechoquaient sous son crâne.

Pour la vingtième fois, il se remémora son entretien de l'après-midi avec Solange d'Artenay. Il était sûr d'être passé à côté de quelque chose d'important. Sans parvenir à discerner quoi. Et il n'y avait pas que ça.

— On ne peut rien te cacher, Mémé, soupira-t-il. C'est vrai que je suis inquiet.

— On peut savoir ?

— Oh, c'est sans doute moi qui me fais des idées, mais ça fait trois fois que j'appelle au commissariat et Chantal n'est toujours pas là. Elle est sortie il y a près d'une heure, sans dire où elle allait et depuis, plus de nouvelles.

Aimé prit le temps de remplir son verre de Châteauneuf-du-Pape avant de répondre :

— Effectivement, je trouve que tu t'affoles pour pas grand-chose. Elle a dû être appelée en urgence et elle a oublié de signaler sa sortie, voilà tout.

Boris trempa ses lèvres dans le vin auquel il n'avait pas encore touché :

— Oui, tu as certainement raison.

Aimé eut un petit sourire taquin :

— Ou alors, elle a profité que son patron était obligé de se rendre à Reims pour aller se dévergonder dans une quelconque boîte de nuit. Si bien que...

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que je suis con !

Boris avait crié à pleine voix en bondissant de sa chaise. Il se rassit avec un sourire d'excuse pour la vieille dame qui dînait à la table voisine avec sa fille et son gendre.

— Mémé, tu es mon sauveur.

— Je peux savoir ce qui se passe ?

— C'est tout simple : tu viens de me donner la preuve de la culpabilité de Solange d'Artenay dans la mort de Virginie de Pottère !

Aimé le dévisagea d'un air ahuri :

— Alors là, j'aimerais que tu m'expliques comment j'ai fait ça !

Boris, les yeux brillants, frappa du poing dans sa paume ouverte :

— C'est tout bête, Mémé. Depuis cet après-midi, je tourne dans ma tête tout ce que Solange m'a dit, en sachant que j'ai laissé passer quelque chose d'important. Ht tu viens de me le faire retrouver, quand tu as parlé de boîte de nuit.

— Tu ne pourrais pas être un peu plus clair, des fois ?

— Tu vas comprendre. Quand je lui ai parlé de Virginie, Solange s’est défendue par l’ironie en me disant qu’elle n’était pas du genre à draguer les minettes à la sortie des boîtes de nuit.

— Et alors ?

— Alors, Mémé, personne à part toi et moi ne sait que Virginie est allée en boîte ce soir-là. Et encore moins que c’est à la sortie qu’elle s’est fait embarquer et qu’on ne l’a jamais revue. Donc si Solange est au courant...

— C’est que c’est bien elle qui pilotait la moto rouge, compléta Aimé.

— Exactement ! La voilà la preuve qui me manquait, Mémé. Viens, il n’y a pas une minute à perdre si on veut cueillir tout ce petit monde.

Il empoigna Aimé par le revers de sa veste de tweed :

— Car je suis de plus en plus persuadé que de Moers et Saint-Luc sont également dans le coup !

*

**

Chantal resta clouée sur place.

Elle venait de déboucher dans la cave du château et, à quelques mètres devant elle, se déroulait la plus incroyable des cérémonies. Eclairées par de nombreux cierges, une quinzaine de personnes masquées étaient en train de s’acharner sur une femme étendue nue sur un autel de pierre.

En détournant la tête, Chantal eut un frisson de dégoût en apercevant les immenses croix gammées le long des murs, ainsi que les portraits des dignitaires nazis.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre qu’elle venait de débarquer en pleine messe noire. Une messe durant laquelle une femme était en train d’être torturée par les participants.

Ce furent quelques secondes de trop.

Au moment où elle tournait les talons pour remonter donner l’alerte, une poigne d’acier lui saisit le bras et la poussa avec une force incroyable dans un petit couloir sombre qui débouchait sur une pièce rectangulaire, très basse de plafond.

L’inconnu la propulsa dans ce réduit et Chantal alla cogner violemment de la tête contre une des aspérités du mur de pierre.

Elle eut l’impression que tout explosait à l’intérieur de son crâne. Puis un gigantesque trou noir s’ouvrit sous ses pieds et elle s’y engloutit.

Quand elle revint à elle, sa première sensation fut le froid. Elle frissonna et ouvrit les yeux. Aussitôt, une terreur sans nom lui tordit les entrailles.

Elle était entièrement nue le long du mur rugueux qui lui meurtrissait la peau. Ses poignets étaient retenus au-dessus de sa tête par deux gros anneaux de fer scellés dans la pierre.

Mais le plus terrible était ce qui se passait en face d’elle.

Elle était attachée devant une glace sans tain qui lui permettait de voir tout ce qui se passait dans la cave. Et ce qui se déroulait devant elle dépassait en horreur tout ce qu’elle aurait été capable d’imaginer.

Tous les personnages masqués semblaient en proie à une fureur sexuelle démente. A l’exception d’un seul, le plus richement vêtu, qui regardait sans bouger, à gauche de l’autel de pierre.

Les autres, par groupes de deux ou trois, hommes et femmes, la chasuble relevée jusqu’au cou, se possédaient en poussant des grognements inhumains.

Chantal vit une femme au corps lourd et fatigué ramper vers l'homme qui venait de s’agenouiller devant elle et engloutir entre ses lèvres avides son membre raide et luisant.

Aussitôt, un autre homme vint prendre place derrière elle et, plantant ses doigts dans ses hanches grasses, la pénétra d’un seul coup de reins.

Mais le plus terrifiant était encore ce qui se passait sur l’autel où Isabelle était toujours étendue. Pour qu’elle cesse de se débattre, on lui avait lié les poignets et les chevilles au sol, écartelant son corps au maximum.

Tremblant d’horreur, Chantal vit une femme s’approcher de la malheureuse. Son sourire respirait la cruauté et ses yeux, sous le loup noir, lançaient des éclairs d’une sauvagerie inouïe.

Malgré son masque, Chantal la reconnut tout de suite à cause de son opulente chevelure flamboyante.

C’était Solange d’Artenay.

Elle se pencha sur le corps agité de soubresauts d’Isabelle et enfouit ses lèvres avides dans sa toison intime. A ce moment, Chantal vit un homme au

membre gigantesque venir se placer derrière elle et lui enfoncer son énorme pieu dans le ventre.

Solange rejeta la tête en arrière en poussant un long cri. Un cri presque animal. Un cri de femelle heureuse et comblée.

Tandis que l'homme la labourait à grands coups de reins, elle planta ses ongles incroyablement longs et acérés dans les seins fragiles d'Isabelle, arrachant à moitié l'un de ses mamelons rose pâle.

Isabelle eut un terrible soubresaut et hurla à s'en faire éclater les cordes vocales.

Solange la griffa sauvagement jusqu'à la naissance de sa toison, laissant sur son ventre de profondes rigoles de sang vermeil.

Soudain Chantal vit le Grand-Prêtre lever les bras au ciel.

Aussitôt, tous les fidèles cessèrent de bouger comme si cet homme avait le pouvoir de commander à leur désir.

Le Grand-Prêtre fit signe à Chantal de défaire les liens d'Isabelle. Quand ce fut fait, il la retourna sur le ventre et lui rattacha les mains, laissant ses jambes pendre dans le vide et sa croupe offerte aux regards de tous.

— L'instant suprême est arrivé, prononça-t-il d'une voix caverneuse que Chantal eut l'impression d'avoir déjà entendue. Sois heureuse, car tu as été élue pour être sanctifiée par la semence de vie. Et dans quelques instants, tu seras dans les glorieuses ténèbres, au côté de notre maître, « l'Esprit des Ténèbres » !

Dès qu'il eut fini de parler, l'homme qui auparavant besognait Solange, et qui n'était autre que René Lanton, vint se placer derrière Isabelle, son formidable sexe toujours en érection.

Sur un signe de tête du Grand-Prêtre, il l'agrippa à pleines mains, tandis que les fidèles avaient repris leur mélopée gutturale.

Plaçant l'extrémité de son membre noueux contre la petite rosette brune et plissée, il pénétra dans ses reins de toute sa longueur.

Isabelle eut un cri horrible qui vrilla les tympans de Chantal et résonna jusqu'au plus profond d'elle-même.

Elle ouvrit la bouche pour crier son horreur mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Le Grand-Prêtre venait de saisir Isabelle par les cheveux et lui tirait la tête en arrière pour bien dégager son cou.

Dans l’autre main, il brandissait un couteau.

Chantal eut le temps de penser qu’il ne pouvait s’agir que d’une mise en scène, qu’il n’allait pas le faire, qu’il ne pouvait pas sacrifier à sa folie ignoble une pauvre gamine innocente...

Il le fit.

Abaissant sa lame, il l’enfonça dans la gorge tendre, juste sous l’oreille gauche, tandis que les Fidèles poussaient une énorme clameur.

D’un geste précis et rapide, il trancha le cou de sa victime jusqu’à l’autre oreille et le sang se mit à jaillir de la carotide sectionnée nette.

Le hurlement d’Isabelle s’acheva en un immonde gargouillis. Derrière elle, Lanton s’agitait de plus en plus, les yeux exorbités. Quand il prit son plaisir en grognant, sa semence se répandit dans les reins d’une morte.

A bout de nerfs, Chantal éclata en sanglots. Elle se tordait en tous sens, faisant des efforts dérisoires pour essayer d’arracher les gros anneaux de fer qui la retenaient prisonnière de ces monstres.

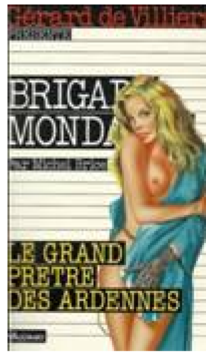
Soudain, elle s’immobilisa, glacée d’épouvante. Une idée effroyable venait de lui traverser l’esprit de façon fulgurante.

Si on l’avait fait assister à cet écœurant spectacle, cela ne pouvait signifier qu’une chose : qu’on ne lui laisserait pas le loisir d’aller le raconter à l’extérieur.

Elle laissa retomber sa tête sur son épaule, écrasée par une affreuse certitude.

Cette cave allait être son tombeau.

CHAPITRE XVIII



— Pas une minute à perdre, Mémé : si on se débrouille bien, tout peut être terminé dans la nuit !

Boris bondit hors de sa voiture de service, Aimé sur les talons.

La lourde grille qui condamnait l'entrée du parc de Saint-Luc était fermée. Boris alla sonner à la petite porte qui donnait sur la maison de gardien habitée par René Lanton et sa femme.

Sans plus de succès.

— On n'a plus qu'à revenir demain matin, grogna Aimé. C'est la poisse, ça.

Boris ne répondit pas. Il réfléchissait à toute vitesse, pesant le pour et le contre. D'un côté, Aimé avait raison : il était tenu d'attendre le lendemain ou, à tout le moins, de passer la nuit dans sa voiture en espérant que Solange allait rentrer.

D'un autre côté, un petit signal d'alarme était allumé en permanence dans son cerveau, qui lui disait qu'il fallait agir vite, battre le fer pendant qu'il était chaud.

Pour cela, il n'y avait pas trente-six solutions : il fallait entrer quand même, porte fermée ou pas. Et tenter de savoir où était Saint-Luc et sa cousine.

Boris fonça vers le coin de la rue Baudin et examina le mur d'enceinte surplombé par les branches du gros marronnier. Sous l'œil plus que méfiant d'Aimé.

— Dis donc, commença celui-ci, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais j'ai l'impression que tu t'apprêtes à faire une grosse Connerie...

Boris lui tapa sur l'épaule avec un petit sourire vite évanoui :

— On ne peut rien te cacher ! Je sais que ce que je vais faire est parfaitement illégal, mais j'ai la certitude qu'il faut agir vite. Alors, tant pis, je prends mes responsabilités. Si tu veux rester en dehors, tu peux...

— Ne fais pas l'imbécile ! grommela Aimé. Ce n'est pas parce que tu as une tête de cochon que je vais me défiler et te laisser tout seul dans la mélasse ! Je fais quoi, moi, pendant que monsieur joue les gentlemen-cambrioleurs ?

— Rien, Mémé. Ou plutôt si : tu vas t'asseoir au volant et tu donnes deux petits coups d'avertisseur si quelqu'un rapplique. OK ?

Sans attendre la réponse d'Aimé, Boris fléchit les mollets et se détendit brusquement. Il parvint à attraper de justesse la branche la plus tombante du marronnier. Ramenant ses jambes sous lui, il donna un puissant coup de reins et réussit à accrocher du pied le faîte du mur.

Il se rétablit en souplesse et Aimé l'entendit tomber de l'autre côté avec un bruit mou de feuilles mortes. Il rejoignit la voiture et se rencogna contre la portière, tous les sens en éveil.

Pendant ce temps, Boris était parvenu au pied de l'hôtel particulier dont la masse sombre se découpait dans le gris soutenu du ciel.

Il longea le mur nord et découvrit sans peine un vasistas ouvert, donnant sur une vaste cave dont les murs étaient recouverts de casiers à bouteilles. Tous pleins.

Il remonta rapidement au rez-de-chaussée et s'engagea sans bruit dans l'escalier qui menait au premier. Grâce à Aimé, il savait que le bureau de Saint-Luc se trouvait juste en face. II n'était pas fermé à clé.

Craignant de se faire repérer du dehors, Boris marcha à tâtons jusqu'au bureau d'acajou et alluma la lampe tamisée qui s'y trouvait.

Il étouffa un juron : les tiroirs étaient fermés à clé. Il s'était mis en infraction pour rien.

Son regard se posa sur l'agenda de cuir noir, posé à côté de la lampe. Machinalement, il l'ouvrit à la date du jour. Trois rendez-vous étaient notés pour la journée, dont un avec les représentants de la Chambre de Commerce.

La dernière annotation était on ne peut plus laconiques : « soir — château ».

Boris se frotta le menton, perplexe. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il remit soigneusement l'agenda en place et éteignit la lumière, déçu.

Il escalada de nouveau le mur, sans aucune difficulté, et rejoignit Aimé dans la voiture.

— Chou blanc, annonça-t-il en refermant la portière.

— Tu n'as pas trouvé où ils étaient ?

— Non. Juste une indication incompréhensible : soir, trait d'union, château.

— C'est peut-être le château de De Moers, suggéra Aimé, puisqu'ils se connaissent si bien.

Boris sursauta et mit aussitôt le moteur en marche :

— Mémé, je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi ! On y va. Mais avant, on va repasser par le commissariat, au cas où Chantal serait rentrée. De toute façon, c'est sur notre route.

Cinq minutes plus tard, la voiture stoppait rue du Rivage. Le policier de faction reconnut Boris et le laissa monter sans faire de difficultés.

Boris poussa la porte du bureau de Chantal. Désert. De nouveau, il sentit une sourde appréhension l'envahir. Aimé avait beau dire, cette absence prolongée n'était pas normale.

A moins que Vauchelais ne soit revenu sur sa décision et lui ait permis de rentrer chez elle plus tôt que prévu.

De plus en plus inquiet, Boris décida d'appeler chez Vauchelais, au cas où il serait rentré de Reims où Chantal lui avait appris qu'il devait se rendre.

On décrocha à la deuxième sonnerie. Une voix de femme, ensommeillée et geignarde.

— Pardon madame, je suis l'inspecteur Boris Corentin. J'aurais besoin de parler au commissaire. Est-il rentré de Reims ?

— Reims ? fit la voit étonnée. Mais il n'est jamais allé à Reims. 11 passe la soirée chez des amis. Je l'ai déjà dit tout à l'heure à Mlle Virieu. Vous pourriez vous renseigner, jeune homme, avant de réveiller les gens en pleine nuit !

Boris s'excusa et raccrocha, perplexe.

— Mémé, dit-il d’une voix grave, il se passe vraiment des choses bizarres. Des choses que j’aime de moins en moins. Pourquoi Vauchelais a-t-il dit qu’il allait à Reims alors qu’il passe la soirée chez des amis ?

Son regard tomba soudain sur la porte de communication entre les deux bureaux. Elle était entrebâillée. La curiosité poussa Boris à pénétrer chez Vauchelais, suivi par Aimé.

— Décidément, marmonna ce dernier, ça devient une manie, chez toi, d’entrer sans y être invité !

Boris poussa une exclamation surprise. Il venait de voir, ouvert sur le bureau, le carnet de cuir noir que Chantal avait oublié de ranger dans le tiroir.

— Regarde ça, Mémé : « 23 heures, J. de M. » C’est clair, non ?

— En tout cas, ça commence à faire beaucoup de monde chez de Moers, ce soir...

Boris ne répondit pas. Une idée était en train de naître dans son esprit. Un truc tellement énorme qu’il osait à peine en faire part à Aimé.

Fébrilement, il feuilleta le carnet. Quand il arriva à la page du 7 décembre, il sentit le sang se retirer de son visage. Il venait de lire l’inscription suivante : « V. de P. : 50000 francs ». Inscription qui avait ensuite été barrée d’un trait rouge.

D’un seul coup, il venait de tout comprendre. Il se précipita vers l’escalier, sous l’œil ébahi d’Aimé qui se demandait quelle mouche venait de piquer sa flèche.

Il le rejoignit en bas, tandis que Boris faisait déjà tourner le moteur.

— Mais enfin, commença Aimé tandis que Boris enclenchait la première vitesse, est-ce que tu vas m’expliquer ce que...

— Plus tard, Mémé, plus tard. Tu vas réquisitionner le plus d’hommes que tu pourras et vous me rejoignez au château de De Moers. Vous arrêtez tout ce qui bouge sans aucune exception. Tu m’as bien compris : sans aucune exception.

Sans laisser à Aimé le temps de poser la moindre question, il démarra en trombe, faisant hurler les pneus.

Les mâchoires crispées, Boris dévala l’avenue du maréchal Leclerc à toute vitesse et déboula comme un malade sur la place d’Alsace-Lorraine.

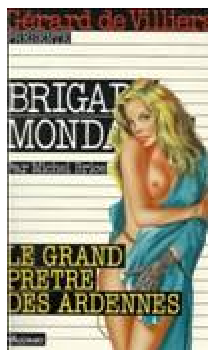
Il grilla le feu de l'avenue Philippoteaux, poursuivit par les coups d'avertisseurs furieux d'une Rover bleu nuit qui avait été obligée de piler pour ne pas se faire emboutir.

Mais Boris s'en fichait.

Il était à peu près sûr que Chantal était partie chez de Moers. Et il espérait encore arriver à temps.

Car si ce qu'il venait de comprendre était exact, elle n'avait sûrement plus beaucoup de temps à vivre.

CHAPITRE XIX



— Ça y est, ils sont tous partis.

De Moers referma derrière lui la porte de la cave et poussa un profond soupir. Il était livide. Il avait encore devant les yeux les spasmes d'agonie d'Isabelle, le sang bouillonnant hors de sa gorge ouverte de part en part, tandis que Lanton la violait avec des grognements de bête.

En temps que maître de maison, il avait raccompagné les fidèles jusqu'à l'esplanade où étaient garées les voitures. Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir aller s'enfermer directement dans sa chambre et tenter

d'oublier la cérémonie insoutenable qui venait de se dérouler. Mais le Grand-Prêtre avait été catégorique :

— Redescendez aussitôt : nous avons un petit supplément de programme.

De Moers se laissa tomber lourdement sur le banc de pierre, à gauche de l'autel, un peu en retrait, où Saint-Luc était prostré, les traits encore plus défaits que lui.

Ni l'un ni l'autre ne parvenait à détacher ses regards de l'autel où le sang d'Isabelle achevait de sécher en longues traînées brunâtres.

René Lanton avait disparu avec le corps pour aller l'enterrer quelque part, au plus profond de la forêt.

Il ne restait plus dans la cave que le Grand-Prêtre, toujours masqué, de Moers, Saint-Luc et Solange, tous trois à visage découvert.

Solange ne parvenait pas à retrouver sa respiration normale, tant le sacrifice l'avait plongée dans des abîmes de jouissance dont elle ne soupçonnait même pas l'existence auparavant.

Elle n'avait plus qu'une idée : recommencer au plus vite. Tuer, tuer encore.

Le Grand-Prêtre se tourna vers eux :

— Mes chers amis, il y a eu un petit imprévu durant la cérémonie : une visite inattendue.

A ces mots, de Moers et Saint-Luc devinrent verdâtre et leurs traits s'affaissèrent un peu plus.

— Je vous rassure, poursuivit le Grand-Prêtre, grâce aux excellents réflexes de notre ami Lanton, tout danger est écarté. Venez, je vais faire les présentations.

Il passa derrière l'autel et actionna un petit levier de bois. Aussitôt, la grande glace murale glissa sur la gauche, dévoilant le réduit où Chantal était attachée.

— Mes amis, dit le Grand-Prêtre, laissez-moi vous présenter l'inspecteur principal Chantal Virieu qui ne va pas tarder à comprendre qu'il aurait mieux valu pour elle ne pas mettre le nez dans nos affaires.

En entendant la voix du Grand-Prêtre, Chantal releva péniblement la tête et regarda les quatre personnes qui lui faisaient face. En reconnaissant de Moers et Saint-Luc, elle poussa un gémissement pitoyable.

Malgré la terreur qui lui tordait le ventre, elle était assez lucide pour comprendre que si les deux hommes s'avançaient vers elle à visage découvert, c'est parce qu'ils étaient certains qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion de raconter ce qu'elle savait.

De Moers se tourna vers le Grand-Prêtre, les yeux remplis d'appréhension :

— Mais qu'est-ce qu'on va faire d'elle ? demanda-t-il d'une voix blanche. Elle va tout raconter...

Dans son dos, Solange éclata d'un rire strident.

— Mon pauvre ami, vous êtes bien naïf, s'exclama-t-elle d'une voix joyeuse. Vous ne comprenez donc pas qu'on va faire en sorte qu'elle ne raconte plus jamais rien à personne ?

De Moers sursauta violemment, le regard toujours fixé sur le Grand-Prêtre qui restait d'une impassibilité parfaite :

— Mais vous êtes devenus fous, cria-t-il. Vous ne vous rendez pas compte ce que ça coûte de tuer un flic ? On va avoir toutes les polices de France sur le dos !

Le Grand-Prêtre eut un ricanement bref :

— Les polices de France, je m'en charge. Vous, occupez-vous de m'obéir !

A ce moment précis, Saint-Luc poussa un cri strident et se précipita sur le Grand-Prêtre qu'il agrippa par les plis de sa chasuble :

— Ça suffit ! gémit-il d'une voix sanglotante, je n'en peux plus ! Vous ôtes tous cinglés. Je veux rentrer chez moi... Je veux rentrer à la maison !

Avec une force incroyable, le Grand-Prêtre, d'un revers du bras, se débarrassa de lui et l'envoya rouler contre la muraille où Saint-Luc resta étendu, le corps replié en position fœtale, secoué de sanglots silencieux.

— Nous ferons exactement ce que j'ai décidé, tonna le Grand-Prêtre. Rien ne pourra m'arrêter !

Il s'avança vers Chantal qui le fixait, les pupilles dilatées par la peur. Il brandit son couteau, mais Solange l'arrêta d'un geste :

— Puisqu'elle doit mourir, dit-elle d'une voix rauque, on pourrait peut-être s'amuser un peu avec elle avant ?

Une ombre de sourire se dessina sur les lèvres minces du Grand-Prêtre :

— Pourquoi pas, murmura-t-il lentement. Je vais même faire mieux : je vous la donne. A vous de montrer de quoi vous êtes capable. Prouvez-moi que vous êtes digne de ma confiance !

Solange passa une langue gourmande sur ses lèvres pulpeuses. Ses yeux lançaient des éclairs sauvages.

— Portez-la sur l'autel, dit-elle, je vais lui faire comprendre ce qu'il en coûte d'essayer de se mettre en travers de votre route !

Le Grand-Prêtre détacha Chantal et la chargea sur ses épaules. Il la déposa sur la pierre encore humide du sang d'Isabelle et lui lia les poignets et les chevilles.

— Elle est à vous, dit-il d'un ton neutre.

*

**

Pied au plancher, Boris fonçait sur la route de Bouillon. Tout en faisant attention à ne pas partir en tête à queue sur le macadam mouillé, il repassait dans son esprit tous les éléments qu'il avait désormais à sa disposition.

Non, c'était impossible : malheureusement, il ne pouvait pas se tromper. Tout concordait, tout s'emboîtait à merveille. Pourtant, il n'arrivait pas à y croire.

Le visage sensuel et souriant de Chantal passa devant ses yeux. Il crispa ses mains sur le volant. S'il arrivait trop tard, il aurait du mal à se le pardonner. Même si au fond, il n'y était pour rien.

Il freina en catastrophe en reconnaissant le petit chemin qui sinuait entre les sapins. Le chemin qui menait au château de De Moers.

Il s'y engagea au ralenti après avoir éteint ses phares. Quand il vit la masse noire et compacte de la bâtisse se découper devant lui, il coupa le moteur et descendit de voiture.

Zigzaguant entre les grands arbres qui dégageaient une odeur prenante de résine fraîche, il se dirigea en petite foulée vers le château où pas une lumière ne brillait.

Il évita la façade et contourna le bâtiment.

Pas une lumière non plus.

Boris resta un instant immobile, perplexe. Le doute commençait à s'insinuer insidieusement dans son esprit.

Et si le château était désert ? Et s'il s'était trompé du tout au tout ?

Il s'ébroua et reprit sa marche. Non, plus il y réfléchissait, plus il était certain que la clé de l'énigme était là, tapie quelque part dans l'un des innombrables recoins de cette étrange construction.

Le tout était de trouver où.

Il parvint à l'angle sud du château, une grosse excroissance de pierre qui avait dû être rajoutée postérieurement à la construction du gros œuvre.

La porte de bois, basse et étroite, n'était pas fermée à clé. Elle s'ouvrit avec un gémissement sourd.

Boris comprit qu'il se trouvait dans les communs. Plus précisément dans la pièce, jouxtant la cuisine, qui servait de garde-manger. Partout, le long des murs, étaient disposées des étagères croulant sous des denrées diverses. A droite se trouvait un énorme congélateur.

Juste à côté, une petite porte en bois et verre dépoli.

Boris l'entrouvrit. Elle donnait sur un escalier qui s'enfonçait dans le sous-sol.

Il allait la refermer quand un hurlement de terreur montant des profondeurs lui vrilla les tympans.

D'un geste précis, Boris fit jaillir son RMR « spécial Police » et fit sauter le cran de sécurité. L'arme au poing, il s'engagea dans l'escalier, le cœur battant d'appréhension, tous les sens en alerte.

Cette voix qui venait de crier, c'était celle de Chantal.

— Cette salope reste sèche comme un coup de trique malgré mes caresses !

Le visage de Solange était déformé par un rictus de dépit. Depuis dix minutes, elle s'obstinait à déployer toute sa science amoureuse pour essayer de tirer de sa victime un semblant d'émotion.

Mais Chantal était à mille lieues de toute idée de plaisir. Elle avait plutôt l'horrible impression d'être plongée en plein cauchemar. Un cauchemar dont elle savait qu'elle ne sortirait qu'en mourant.

De Moers et Saint-Luc, assis sur le banc de pierre, l'un contre l'autre, jetaient des regards hallucinés vers Solange, incapables de supporter ses

instincts de plus en plus pervers et sanguinaires.

Le Grand-Prêtre s'était assis sur son trône et gardait une immobilité de pierre, ses yeux métalliques braqués sur le corps offert de Chantal.

Solange revint vers l'autel avec un rictus cruel. Brutalement, elle enfonça deux doigts dans le ventre écartelé de Chantal qui eut un sursaut et poussa un bref gémissement :

— Je vous en prie, geignit-elle, je sais que vous allez me tuer. Alors faites-le vite ! Arrêtez de me torturer !

— Du calme ma belle, siffla Solange, ne sois pas si pressée. Puisque tu es insensible aux caresses, on va essayer autre chose de plus radical...

Elle posa ses mains sur les seins fermes de Chantal, agaçant leur pointe de ses ongles. Malgré elle, Chantal sentit ses mamelons s'ériger.

— Ah, tu commences à y prendre goût ! s'exclama Solange. Le problème c'est qu'il est un peu tard. Maintenant, moi, j'ai envie de trucs plus corsés...

Elle avait à peine finit de parler qu'elle enfonça de toutes ses forces ses ongles acérés dans la peau tendre des seins, faisant jaillir le sang. Chantal se cabra sous la douleur et secoua la tête en tous sens, en se mordant la lèvre inférieure.

— Bon, ça suffit, décréta Solange, la voix grondante. J'ai assez perdu de temps avec toi !

Un instant, Chantal eut l'espoir fou que son bourreau avait changé d'avis, qu'on allait la détacher. Elle ouvrit les yeux et vit Solange se pencher au-dessus d'elle avec un sourire bestial.

Chantal la vit brandir un couteau à la lame étincelante. Comme dans un mauvais film, elle eut l'impression que l'acier tranchante s'approchait de sa gorge au ralenti.

Quand la pointe dure piqua sa peau, juste sous l'oreille droite, elle poussa un long hurlement de terreur.

*

**

Boris descendit les marches inégales quatre à quatre et s'immobilisa, son arme au poing, devant la lourde porte de fer qui barrait l'entrée de la cave.

Il n’hésita qu’une fraction de seconde. Il savait exactement ce qu’il risquait. S’il entrait, les malades qui se trouvaient de l’autre côté, saisis par la peur, pouvaient commettre l’irréparable.

Mais s’il ne faisait rien, il y avait de grandes chances pour que cet irréparable se réalise malgré tout.

Aussi doucement qu’il le put, Boris tourna la poignée de la porte, priant pour qu’elle ne grince pas. Il l’entrouvrit d'une dizaine de centimètres à peine. Mais cela lui suffit pour enregistrer toute la scène. Il vit de Moers et Saint-Luc, sur la droite.

Il vit un homme masqué d’une cagoule, assis sur une sorte de trône.

Il vit Solange qui brandissait un couteau au-dessus du corps nu de Chantal.

Il comprit que l’heure de la prudence était passé et qu’il n’avait plus qu’une chose à faire.

Agir.

Tout son corps se tendit, son regard devint d’une fixité absolue. En même temps, il se sentit envahi par un grand calme. Le calme d’un fauve au moment où il va bondir sur sa proie et qui sait que tout se joue au dixième de millimètre. Au centième de seconde.

Son corps se détendit avec une force et une rapidité incroyables. Sous son poids, la porte s’ouvrit à la volée dans un fracas métallique assourdissant.

Boris jaillit au milieu de la cave.

— Police ! hurla-t-il de toutes ses forces, l’arme braquée en direction de Solange.

Celle-ci fit un bond en arrière en poussant un cri de rage.

A la même seconde, le Grand-Prêtre jaillit de son trône et se précipita vers le pilier qui se trouvait à sa gauche, tandis que de Moers et Saint-Luc s’engouffraient dans une ouverture pratiquée dans la pierre, juste derrière l’autel.

Boris se précipita derrière eux. Il bondit dans l’ouverture et atterrit dans un petit réduit assez sombre, juste à temps pour voir les deux hommes disparaître au bout d’un étroit corridor.

« Tant pis, se dit-il à la vitesse de l’éclair, les autres d’abord ! »

Il se retourna juste à temps pour voir Solange, le visage méconnaissable, déformé par la haine, se jeter sur lui, le couteau en avant.

Il n'eut que le temps de faire un bond sur le côté gauche. La lame dérapa sur le cuir de son blouson.

Aussitôt, Solange leva de nouveau le bras pour frapper. Mais elle ne fut pas assez rapide.

Boris lui saisit le poignet et lui tordit violemment le bras.

Incapable de résister à sa force, Solange tournoya sur elle-même en hurlant de rage.

Boris la plaqua durement contre lui et lui arracha le couteau qu'il envoya d'un coup de pied à l'autre bout de la pièce.

Il poussa un cri de douleur : Solange venait de lui envoyer un violent coup de tête dans le menton.

Boris, envahi par une colère froide, l'envoya dinguer de toutes ses forces droit devant lui.

Solange vint percuter le mur plein d'aspérités, la tête la première. Elle poussa un gémissement sourd et s'écroula, assommée net.

Sans perdre un instant, Boris jaillit de nouveau dans la cave.

Juste à temps pour voir l'autel de pierre, où Chantal était toujours ligotée, pivoter lentement pour reprendre sa place initiale.

Boris poussa un formidable juron. L'homme à la cagoule avait disparu.

*

**

— Regardez ! Là, sur le côté gauche !

L'inspecteur Janvier, l'un des policiers réquisitionnés en hâte par Aimé sur les instructions de Boris, écarquilla les yeux pour tenter de percer l'obscurité qui entourait le château et d'apercevoir ce que lui montrait Aimé.

— Ils sont deux, reprit celui-ci, ils essaient de couper par la forêt. Vite, démarrez ! Et pleins phares encore !

Janvier fit hurler le moteur de sa R 25 et démarra en faisant voler les graviers sous ses pneus.

Il parcourut une cinquantaine de mètres dans la direction indiquée par Aimé et alluma ses phares.

— Tenez, ils sont là ! hurla Aimé en dégageant son arme. Arrêtez-vous !

Janvier freina brutalement et Aimé jaillit hors de la voiture.

— Halte, cria-t-il, police ! Arrêtez-vous immédiatement ou je tire !

Les deux fuyards s'immobilisèrent d'un seul coup et se retournèrent.

Malgré leurs traits déformés par l'épouvante, Aimé reconnut de Moers et Saint-Luc.

*

**

Le Grand-Prêtre mit à peine dix minutes pour parcourir les quelques centaines de mètres de souterrains qui reliaient le château à son relais de chasse.

En débouchant dans l'unique pièce de la maison, il referma la porte d'accès derrière lui et s'y adossa pour tenter de reprendre son souffle.

Un rictus amer abaissait le coin gauche de sa bouche dont les lèvres disparaissaient presque totalement.

C'était incroyable, mais il devait bien se rendre à l'évidence : il avait perdu.

Ce Corentin avait été plus fort que lui.

Et ça, il ne pouvait l'admettre. C'était une question d'honneur.

Il se dirigea calmement vers le centre de la pièce, uniquement occupé par une large chaise au haut dossier de bois sculpté, et une chaîne « Bang et Olufsen », réplique exacte de celle se trouvant dans la cave du château.

Il engagea un disque laser dans le compartiment et appuya sur le bouton. Aussitôt, le prélude du dernier acte du « Crépuscule des Dieux » envahit l'espace avec une présence sonore exceptionnelle.

Le Grand-Prêtre ferma les yeux et sourit.

Il se sentait d'un calme absolu. Les autres, ceux du monde du dehors, ne l'auraient pas.

Bientôt, la musique de Wagner allait s'achever et le rideau tomberait sur les flammes embrasant le Walhalla. C'en serait fini de Wotan, le dieu des

dieux.

Mais avant, il restait un petit détail à régler.

Le Grand-Prêtre rouvrit les yeux et se dirigea vers le petit appentis accolé à la maison. Il en revint avec deux gros bidons d’essence.

Le Crépuscule des dieux pouvait s’accomplir.

*

**

— Merde, rien à faire !

Une dernière fois, Boris poussa de toutes ses forces sur l’autel dont il avait auparavant détaché Chantal, toujours inconsciente.

Il avait beau s’escrimer, la pierre ne bougeait pas d’un millimètre.

« Plus qu’une solution, songea-t-il. Trouver le mécanisme d’ouverture : Et vite ! »

Boris tâtonna sous l’autel, cherchant une quelconque manette. Il poussa une exclamation de joie : ses doigts venaient de rencontrer un bouton de métal.

Il le pressa, le cœur battant.

Il sursauta quand les fracas de cuivres emplirent la cave. Dépité, Boris comprit qu’il venait juste de déclencher la mise en marche d’une chaîne stéréo cachée quelque part.

Il poursuivit ses recherches, au son de l’empoignade entre Wotan et Brünnhilde.

Soudain, il s’arrêta de tâtonner. Ça ne servait à rien de chercher au hasard. Il fallait faire fonctionner son intelligence.

Il ferma les yeux, faisant repasser dans sa mémoire le fil des événements depuis qu’il avait fait irruption dans la cave.

Il y avait Solange, le couteau à la main.

Puis de Moers et Saint-Luc qui avaient fui dès qu’il était entré. Il avait bondi derrière eux et...

Boris claqua des doigts. C’était ça, il y était : au moment où il s’était lancé à leur poursuite, il avait eu le temps d’apercevoir l’homme masqué se précipiter vers la gauche.

Boris alla se mettre à la place qu'occupait le Grand-Prêtre et regarda attentivement à sa gauche. Il y avait le mur de la cave, orné de portraits nazis. Et, un peu en avant, un lourd pilier circulaire où était accrochée, comme aux quatre autres, une immense croix gammée.

Boris tiqua.

Cette croix-ci était accrochée plus haut que les trois autres. Pris d'une brusque inspiration, il fonça vers le pilier. Empoignant le bas de l'étoffe rouge, il tira vers le bas.

L'étendard descendit d'une vingtaine de centimètres. Aussitôt Boris entendit un glissement feutré derrière lui.

Il se retourna et son cœur bondit dans sa poitrine : l'autel était en train de pivoter sur lui-même.

Boris découvrit un escalier de pierres inégales, suintant d'humidité.

L'arme au poing, il s'y engagea.

Il compta vingt-cinq marches avant de prendre pied sur un sol de terre battue.

Il alluma son briquet et vit devant lui un boyau étroit s'enfoncer en pente douce dans le sol.

Il se mit à marcher lentement, la main le long de la muraille humide.

Il eut l'impression d'avoir parcouru environ deux cents mètres quand le souterrain se mit à remonter vers la surface.

A mesure qu'il marchait, des bruits sourds et réguliers lui parvenaient de plus en plus forts. Un peu comme des coups de marteau.

En avançant encore, il comprit que ce n'était que les notes les plus graves d'une musique dont il percevait à présent la ligne mélodique.

Il lui sembla que la chaleur augmentait de façon sensible et, une cinquantaine de mètres plus loin, une odeur d'essence brûlée vint frapper ses narines.

Il alluma de nouveau son briquet. A dix mètres devant lui, le souterrain était barré par une porte de bois.

Boris s'approcha et colla son oreille contre le montant. 11 poussa un cri et se recula vivement.

La porte était brûlante.

Il prit son élan et se précipita, épaule en avant. La porte vola en éclat.

Boris se mit à suffoquer. La pièce où il venait de jaillir était complètement en feu.

Boris mit son mouchoir devant son nez pour se protéger de l'épaisse fumée noire qui bouillonnait dans l'air surchauffée.

Il comprenait parfaitement ce qui se passait : l'homme qu'il poursuivait avait mis le feu pour protéger sa fuite.

Il était coincé. Pourtant, un détail l'intriguait : la musique qui continuait d'envahir l'espace, luttant contre le ronflement sourd de l'incendie.

Boris allait faire demi-tour, quand ses yeux se posèrent de l'autre côté du rideau de flammes qui lui interdisait d'avancer.

Cerné par le feu, immobile sur sa chaise, l'homme au masque le regardait fixement. Stupéfait, Boris se demanda comment il faisait pour résister à la chaleur infernale qui devait régner au centre de ce cercle de feu.

Quand il vit que Boris s'était aperçu de sa présence, les yeux du Grand-Prêtre se mirent à briller d'une lumière sauvage, presque surhumaine.

« C'est impossible, songea Boris, tétanisé par l'hallucinant spectacle qui s'offrait à lui, il est cerné par les flammes et il ne brûle pas ! »

— Vous voyez que malgré tout, vous ne réussirez pas à m'avoir, dit le Grand-Prêtre d'une voix rendue haletante par la fumée qui empoisonnait l'air. Et vous ne saurez jamais qui je suis. Comme Wotan, j'emporterai avec moi le secret de ma puissance !

Boris remit son arme à sa ceinture et fixa l'homme à la cagoule d'un regard glacial. C'était maintenant que tout se jouait. Maintenant qu'il allait abattre sa dernière carte, la plus folle, la plus insensée. Maintenant qu'il allait savoir si ce qu'il avait deviné était exact.

— Vous vous trompez, dit-il d'une voix forte. Je sais qui vous êtes. Vous pouvez ôter votre masque, commissaire Vauchelais !

Le Grand-Prêtre eut un sursaut terrible et faillit bondir de sa chaise en entendant Boris l'interpeller. Finalement, il se ravisa et tout son corps se détendit.

Il attrapa le haut de sa cagoule et l'enleva lentement.

Le visage du commissaire Vauchelais apparut, ruisselant de transpiration.

— Eh bien oui, je suis Vauchelais, dit-il d'une voix de plus en plus haletante. Mais vous ne m'aurez pas quand même. Malgré tout votre savoir-faire, toute votre brillante intelligence, je reste à jamais inaccessible.

Il redressa fièrement la tête, les yeux étincelant d'un orgueil insensé :

— Comme Wotan dans son Walhalla, les flammes vont me prendre et me purifier ! Et vous ne pourrez ja...

Vauchelais s'interrompit brusquement. Il porta les mains à sa gorge et vacilla..

Boris comprit que la fumée était en train de l'asphyxier. Par réflexe, il bondit en avant pour tenter de l'arracher à une mort affreuse.

Il recula aussitôt, le sang à la tête. La chaleur du brasier était intenable. Même s'il parvenait à franchir le rideau de flammes, il n'aurait jamais la force de le repasser dans l'autre sens.

Vauchelais respirait de plus en plus difficilement. Chaque effort qu'il faisait pour aspirer un peu d'oxygène ne servait qu'à le tuer un peu plus vite.

Il s'affaissa lourdement et se laissa glisser sur le sol. Au même moment, il y eut un éclair bleuté et la musique cessa brusquement dans un grésillement bref. Les fils électriques de la chaîne venaient de fondre, provoquant un court-circuit.

Vauchelais releva la tête vers Boris. Ses yeux semblaient prêts à jaillir de leurs orbites.

— La musique, haleta-t-il d'une voix presque inaudible. La musique se meurt... Les dieux doivent disparaître... Je vous abandonne le monde... Pourtant... Pourtant Wotan méritait de...

Vauchelais n'acheva pas. Il eut un râle étranglé et retomba face levée vers le plafond chauffé à blanc.

Au moment où il allait partir, Boris resta en arrêt devant un phénomène hallucinant : la croix gammée que le Grand-Prêtre portait en sautoir sur la poitrine, rougeoyait sous l'action des flammes qui en chauffaient le métal.

Comme si l'énergie vitale de Vauchelais s'était brusquement échappée de son corps en fusion pour venir se concentrer dans ce symbole maléfique.

Suffoquant, les yeux emplis de larmes, le sang aux tempes, Boris reprit le souterrain dans l'autre sens.

Poursuivi par l'image de Vauchelais, possédé par son orgueil dément jusqu'au seuil de la mort.

*

**

Dans un hurlement de pneus crissant sur le gravier blanc, Boris arrêta sa voiture à l'entrée du parc de Saint-Luc. Il avait mis à peine plus de dix minutes pour revenir du château.

Aimé l'avait prévenu de l'arrestation de Saint-Luc et de De Moers, effectuée par lui à la sortie du château.

Mais Lanton avait disparu.

Boris regarda la maison de gardien, derrière l'allée de troènes. La fenêtre du premier étage, celle où il avait déjà vu Suzanne Lanton, était éclairée.

Pris d'une brusque inspiration, Boris poussa la porte d'entrée qui s'ouvrit sans résistance. Il s'engagea dans l'escalier qui grimpait en tournant jusqu'au premier étage.

Arrivé sur le petit palier, il hésita entre la porte de droite et celle de gauche. Saisissant son arme, il ouvrit cette dernière en grand.

Il avait vu juste : René Lanton était là. Le visage affaissé, les yeux mi-clos, il était agenouillé au pied de sa femme, assise dans son fauteuil roulant, ses jambes mortes à tout jamais enveloppées dans une couverture écossaise.

Quand Boris entra, Lanton releva la tête. Une lueur dangereuse passa dans son regard et il acquiesça un mouvement vers l'intérieur de sa veste.

Mais sa femme posa sur $on front une main décharnée et le caressa doucement comme elle l'aurait fait avec un enfant. Elle adressa un sourire grimaçant à Boris :

— Le mauvais homme a péri dans les flammes de l'enfer, dit-elle d'une voix atone, comme si elle se parlait à elle-même. Je l'ai senti, c'est comme si on m'avait brûlée moi-même. Le diable est venu reprendre sa créature !

Elle éclata d'un rire dément qui s'éteignit aussi vite qu'il avait explosé. Elle leva vers Boris, toujours immobile, des yeux suppliants :

— Vous allez l'emmener, n'est-ce pas ? Vous allez emmener mon René ? Ne soyez pas trop méchant avec lui, il a été envoûté par l'homme du diable, mais ce n'est pas un méchant homme vous savez. Il est juste un peu influençable...

Remué par le spectacle de cette demi-folle qui essayait, contre vents et marées, de protéger son homme, Boris s'avança jusqu'au milieu de la pièce :

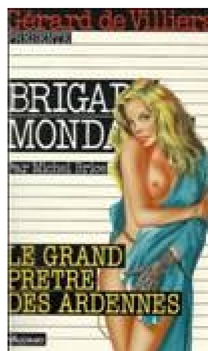
— René Lanton, vous allez devoir me suivre. N'essayez pas d'opposer la moindre résistance...

Comme si tout esprit de résistance, toute agressivité l'avaient abandonné, Lanton se leva. Au moment où il s'apprêtait à quitter la pièce, escorté par Boris, Suzanne poussa un cri strident et fit un violent effort pour s'extraire de son fauteuil :

— Ne me le prenez pas ! hurla-t-elle, ne me prenez pas mon homme ! Je le savais ! Je savais que la malédiction était sur nous et qu'elle nous engloutirait tous ! Vous aussi vous êtes maudit. Ah ! ah ! ah !

Boris referma la porte et poussa Lanton vers l'escalier. Poursuivi par le rire dément, insupportable, de la pauvre vieille femme folle.

CHAPITRE XX



— Vous parlez d'une histoire, je n'en suis pas encore remis !

Aimé se laissa tomber dans le fauteuil de cuir qui faisait face au bureau de Charlie Badolini. Celui-ci alluma une Celtique au mégot de la précédente

qui était en train de lui brûler les doigts.

Décidé à combattre le mal par le mal, Boris, qui avait pris place dans l’autre fauteuil, alluma une Gallia. En se disant que l’atmosphère du bureau du patron était presque aussi irrespirable que celle de la maison où avait péri Vauchelais, quelque quinze heures plus tôt.

Aimé et lui avaient pris le premier train du matin, une fois que tout avait été réglé. Ce qui n’avait pas traîné.

Quand Boris avait redébouché dans la cave du château, Solange était en train de reprendre péniblement ses esprits. Elle n’avait pas opposé la moindre résistance.

De Moers et Saint-Luc, arrêtés par Aimé dans le parc, n’avaient fait aucune difficulté pour tout avouer en bloc : la mort accidentelle de Virginie et celle, préméditée, d'Isabelle.

— Messieurs, attaqua Badolini, vous avez réussi un superbe coup de filet. Je vous félicite.

Aimé rougit jusqu’aux oreilles de plaisir.

— J’ai l’impression que ça va faire un joli ramdam dans la région, fit observer Boris. Ce n’est pas tous les jours qu’on arrête un député et l’un des plus gros industriels du coin. En tout cas, je trouve extraordinaire que Vauchelais ait pu maintenir une telle activité clandestine pendant tant d'années sans même être soupçonné de quoi que ce soit. Et d’après les premières constatations, il a implanté un nombre impressionnant de groupuscules néo-nazis, aussi bien en France qu’en Belgique. Il n’y a plus qu’à démanteler tout ça.

Badolini épousseta la pluie de cendre qui venait de se répandre sur le revers de son veston bleu nuit :

— Heureusement qu’il a eu le bon goût de mourir, observa-t-il cyniquement.

— On va présenter les choses comment ? demanda Aimé en réprimant un éternuement qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

— Le plus simplement du monde : le commissaire Vauchelais a trouvé la mort dans un incendie accidentel qui s’est déclaré dans le relais de chasse où il aimait venir méditer seul et écouter de la musique.

— Vous ne trouvez pas ça un peu gros tout de même ? demanda Boris.

Badolini posa sur lui un regard sévère :

— Ça nous avancerait à quoi de clamer partout que Vauchelais, perdu par son immense orgueil et ses frustrations, était devenu un monstre ? Vous trouvez que la police a besoin de ça, vous ?

Boris ne répondit rien. Evidemment, la position de Badolini se tenait. Et puis, après tout, le principal était que Vauchelais ne puisse plus s'attaquer à de pauvres gamines sans défense.

Le visage de Chantal passa devant ses yeux. Elle était profondément choquée, mais les médecins avaient assuré à Boris qu'elle se remettrait rapidement.

D'ailleurs, quand il lui avait promis, juste avant de partir, qu'il viendrait passer un week-end en amoureux avec elle dès qu'elle serait sur pied, elle avait déjà repris des couleurs...

— En tout cas, poursuivit Badolini, la fouille systématique des papiers de Vauchelais a donné de bons résultats. On a tous les noms des participants aux messes noires. Et je puis vous dire que c'est rien que du beau linge ! Intouchables, évidemment, mais on va pouvoir enrichir leurs dossiers... ou leur en ouvrir un s'ils sont encore vierges !

Aimé toussota et se tourna vers Boris :

— Excuse-moi si j'ai l'air un peu en retard sur l'événement, mais je ne comprends toujours pas comment tu as fait pour tout deviner d'un coup.

Boris eut un petit sourire modeste :

— Pas compliqué. L'attitude de Vauchelais me semblait de plus en plus suspecte. Et quand je me suis retrouvé dans son bureau, face à son carnet noir, j'ai eu l'idée d'aller voir ce qu'il avait écrit le jour de la mort de Virginie. J'ai lu V. de P. — 50000 francs. Et l'inscription était rayée. Là, j'ai tout pigé : que c'était lui le cerveau de tout ça, qu'il avait donné cette somme à Virginie de Pottère pour qu'elle participe à leur orgie minable. Comme elle est morte, il a récupéré son fric et, en comptable avisé, il l'a tout simplement rayée de sa liste.

Aimé resta un moment songeur.

— Je me demande à combien de pauvres filles ces tordus ont refilé du fric pour se servir d'elles, finit-il par dire.

Boris poussa un profond soupir :

— Sûrement beaucoup, Mémé, ne te fais pas d'illusion là-dessus. D'ailleurs, je suis sûr que...

Boris fut interrompu par deux coups frappés énergiquement au montant de la porte capitonnée.

— Entrez ! dit Badolini.

La porte s'ouvrit sur une femme au corps parfait, moulé dans un tailleur de soie grège sous lequel elle ne portait rien.

Boris ne put retenir une exclamation de surprise :

— Ghislaine ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ! Je te croyais au Japon jusqu'à Noël !

Ghislaine Duval-Cochet sourit d'un air malicieux. Ghislaine, l'imprévisible maîtresse de Boris, celle qu'il retrouvait toujours avec le même plaisir, même si, chacun de son côté, restait entièrement libre de faire ce que bon lui semblait.

— J'ai trois heures de battement avant de présenter ma collection « printemps-été » à Kyoto, expliqua-t-elle de sa voix veloutée. Comme ça a super bien marché à Tokyo, je me suis dit qu'une petite récréation ne me ferait pas de mal.

Elle se tourna vers Badolini et le fixa d'un œil faussement sévère :

— Monsieur le commissaire, je me permets de vous signaler que nous sommes dimanche aujourd'hui. Est-ce que vous avez réellement besoin de l'inspecteur Corentin pour assurer la bonne marche de vos services ?

Badolini leva vers elle un œil amusé et attendri :

— Eh bien, commença-t-il, c'est-à-dire que je comptais...

— Parfait, coupa Ghislaine en se retournant vers Boris, dans ce cas, je vous l'enlève. J'ai besoin de lui pour une enquête urgente.

Elle adressa un large sourire à Aimé et à Badolini, tout en se blottissant dans les bras de Boris :

— Une enquête... sur le terrain, bien sûr !

TABLE


Gérard de Villiers
LE GRAND
PRETRE
DES ARDENNES

[1] L'héroïne se négocie entre 1000 et 1 500 francs le gramme. Un drogué vraiment « accroché » peut en consommer jusqu'à un gramme par jour.

[2] Principale place de Charleville-Mézières, construite à l'imitation des « plaza mayor » espagnoles. Elle a ensuite servie de modèle à la place des Vosges, à Paris.

[3] Château médiéval de Sedan est le plus long d'Europe, n possède sa réplique quasi exacte à Bouillon, de l'autre côté de la frontière franco-belge.

[4] OAS : « Organisation armée secrète », organisation terroriste créée en 1962 pour lutter contre l'indépendance algérienne.

[5] Le premier des deux dans une équipe de policiers.

[6] Surnom d'Aimé Brichot.

[7] Célèbre magasin de vêtements anglais, situé boulevard des Capucines à Paris.

[8] Surnom donné à Charlie Badolini par ses inspecteurs... entre eux !

[9] Chausseur parisien de qualité, tenant boutique aux Champs-Elysées.

[10] Service régional de police judiciaire.

[11] Bières d'abbayes belges.

[12] Colline boisée au sud de Sedan.

[13] « Louche », en verlan, cet argot qui consiste à inverser les syllabes des mots.

[14] Flagstad, Lehmann (sopranos), Melchior (ténor) et Schorr (baryton) furent les grands chanteurs wagnérien. * des années 30. Inégalés depuis.

[15] Bière belge très fruitée.

[16] Le lieu de résidence des dieux dans la mythologie germanique, l'équivalent de l'Olympe grec.